

**Les services pour la petite enfance comme lieux d'accueil et
d'étayage pour les mères migrantes.**

Alessandra MONACHESI RIBEIRO

Diplôme Universitaire en Psychopathologie du Bébé
UFR – Santé, Médecine et Biologie
Université de Paris 13

Année 2016 / 2017

Pour Clara et Noah qui ont fait que l'ailleurs devienne chez moi...

Remerciements

Je tends tout d'abord à remercier aux professeurs Baubet, Riand et Plard ainsi qu'à tous les enseignants du DU de Psychopathologie du Bébé pour le partage généreux de leurs connaissances. De même qu'à toutes mes collègues de promotion pour l'échange d'expériences toujours dans la bienveillance. En particulier à Emmanuelle Briot et Evelyn Sampaio pour le « trio de choc » lors du dossier sur Chilland.

C'est fondamental aussi de remercier aux professionnels m'ayant accueilli dans chaque service pour la petite enfance : Carole Le Saout, éducatrice des jeunes enfants de la *PMI* de Perpignan Sud dont l'énergie, la disponibilité, les réflexions et le soutien m'ont été indispensables à plusieurs niveaux. Cathia Rodor, directrice de la *crèche Jordi Barre* et son enthousiasme dans l'échange qui m'a beaucoup poussé au tout début. Zohra Iguedlane, référente familles du *Centre Social Saint Mathieu* et son implication, ses questionnements et son ouverture dans l'accueil de toute et de chaque personne. Sylvie Delthil-Tarayre, directrice de la *Halte Garderie les Petits Princes* et sa disponibilité, son enthousiasme et son respect de l'autre.

Lors de cette recherche, c'est *l'Association Femmes Espoir* qui m'a accueilli pour les entretiens et le partage des expériences avec les mères migrantes. Je remercie infiniment à Pascale Benoit, sa directrice, Catherine Metregistre, sa psychologue et Adila Mechai, son interprète du travail courageux réalisé auprès des femmes migrantes ainsi que de l'ouverture et de la transparence dans lesquelles elles m'ont reçu. Et tout particulièrement à chacune de ces femmes qui se sont rendues disponibles pour venir aux groupes de parole raconter leurs expériences, leurs parcours et leurs vécus concernant la maternité et la migration. Leurs discours ont été pleins de sentiments, d'intensités et de vérité et ils m'ont beaucoup marqué.

Je remercie aussi à mes interlocuteurs dans le champ de la psychanalyse, les collègues du groupe *Kaliméros* du Nouveau Réseau CEREDA de l'Association de la Cause Freudienne – Via Domitia qui m'ont autant inspiré par leurs réflexions libres et enrichissantes sur l'enfance et sur la parentalité. Et aussi à mes collègues de *l'Association de Psychanalyse Encore* à Paris, mon premier groupe d'appartenance et mon point d'appui et de référence même à distance.

En tant que mère et migrante, je tiens à remercier tout un chacun m'ayant accueilli en France dans la bienveillance, l'ouverture d'esprit, la tolérance et le respect aux différences. Outre les personnes antérieurement mentionnées : Conrad Stein, Simone Wiener, Michel Plon, Radmila Zygouris, Sylvie Baudier, Alice Pézé, l'équipe d'éducatrices de jeunes enfants de la M.E.J.E.66, l'équipe d'enseignants de l'École Maria Montessori à Pollestres.

Un merci spécial, plein de gratitude et d'affection, à toutes les personnes qui, de près ou de loin, ici ou ailleurs, ont souhaité nourrir et conserver les liens de notre amitié : Rachel Hoshino, Hudson Marchiori, Eduardo Fragoaz, Paula Galeano, Pedro Mindlin, Ana Beatriz Queiróz, André Meller, Flávia Opúsculo, Alessandra Sapoznik, Élcio Mascarenhas, Carlos Godoy, Beatriz Godoy, Adriana Ottoni, Juliana Leporati, João Frayze-Pereira, Norma Le Breton, Isabelle Reffas, Kariny Torres, Tereza Pinto, Jurema Peixoto, Sabah Bensadia, Xavier Delecroix, Fabien Legresy, Renata Mattos-Avril, Brice Courtois, Marc Mongie, Manu Casana, Emmanuelle Damour.

Et à Christophe Daclin qui m'a accompagné dans l'écriture de ce mémoire pour qu'il soit un lieu de métissage entre la langue portugaise et la langue française et, plus important, qui m'accompagne dans l'écriture d'un chapitre de ma vie dans lequel l'ailleurs devient l'ici et où deux deviennent quatre : Alessandra, Christophe, Clara et Noah.

« Last but not least », un profond merci à ma famille, le lieu de mes racines primaires et les plus fondamentales, celles qui m'ont permis d'être qui je suis : Jane, Marcos, Juliana, Marquinhos, Mirna, Dante et Geny. Vous m'avez appris l'amour, le sens de famille, le courage, la dignité, le respect des autres et l'honnêteté. Merci.

Table des matières

1) En guise d'introduction	p.06
2) La méthodologie	p.20
3) Le maillage théorique	p.23
3.1) Les isolements possibles dans l'expérience de maternité	p.23
3.2) La maternité et la migration : un double isolement ?	p.37
3.2.1) Le choc des cultures, la pression de s'adapter	p.37
3.2.2) Le manque de la famille et du savoir faire familial	p.41
3.2.3) La langue et la façon de dire et de vivre le devenir	p.44
3.3) Une insertion possible pour la mère migrante	p.47
4) L'accueil des mères migrantes dans les espaces dédiées à la petite enfance ...	p.49
4.1) Le lieu d'accueil enfants parents de la PMI Perpignan Sud	p.49
4.2) La crèche Jordi Barre	p.59
4.3) Le Centre Social Saint Mathieu et sa Joujouthèque	p.61
4.3.1) La Joujouthèque	p.64
4.4) La Halte Garderie les Petits Princes, ses ateliers et son café des parents ...	p.67
4.4.1) L'atelier de langue des signes	p.69
4.4.2) Le Café des Parents	p.70
4.5) Quelques considérations à propos des entretiens et des observations	p.71
5) Le partage du vécu des mères migrantes	p.78
5.1) Les femmes migrantes devenues mères en France	p.79
5.2) Quelques considérations à propos des entretiens	p.83
6) Quelques réflexions en guise de conclusion	p.88
7) Références bibliographiques	p.102

1) En guise d'introduction

« Il faut écrire. Il faut surtout ne jamais arrêter d'écrire. Ces écrits, je les dédie à mon père dont le silence a tout caché sur ses origines. »

Le Brésil est un pays de migrants. Par souhait, par espoir, par condamnation ou par force, le peuple que nous avons réussi à constituer est un peuple de venus d'ailleurs. Tout le monde a une histoire d'exil dans ses origines, une histoire proche ou lointaine, plus ou moins connue, plus ou moins mise en valeur. De ce fait il n'est pas rare que dans n'importe quelle conversation, la plus superficielle qu'elle soit, on aborde le thème des origines. Vous venez d'où ? Cela renvoie aux ancêtres toujours présents à travers les noms qui se cumulent tel un héritage qu'on porte avec plus ou moins de fierté. Moi, je suis italienne du côté de ma mère et portugaise du côté de mon père. Ce sont qui les italiens ? Mes arrières grands-parents. Et les portugais ? Je ne sais pas trop. Monachesi Ribeiro.

Les origines des gens au Brésil s'inscrivent dans le quotidien des noms portés et prononcés lors des situations les plus courantes. Tout le monde en porte un de nom étranger, la trace du parcours de ses ancêtres proches ou lointains venus peupler ce nouveau monde. Certes, il y a les véritables gens du pays, les indigènes, les autochtones. Mais ils ont été tellement décimés, isolés ou enfermés dans une situation de précarité qu'on les oublie facilement dès que le sujet des origines voit le jour. Tout le monde au Brésil vient d'ailleurs. Et ceux qui n'y viennent pas ont du subir une transformation de leur chez eux en ailleurs. Leur propre exil a été forcé par l'arrivée des exilés.

Tout le monde vient d'ailleurs mais, contrairement à ce qu'il aurait pu se passer, personne ne s'y est installé que de force ou de façon provisoire. Contrairement à la colonisation de l'Amérique – c'est à dire, les Etats-Unis – dont le mythe des origines raconte l'histoire des gens qu'y vont afin de fonder un nouveau monde, au Brésil les fondateurs arrivent plutôt dans un but prédateur. Cela veut dire que les gens y viennent pour exploiter les richesses de la terre : l'or, la nature, la canne à sucre, le café... Pendant une longue période, le Brésil a été un lieu de passage, un lieu transitoire servant à fournir une richesse qui serait dépensée ailleurs. L'or du Brésil est parti briller dans les palais, les églises et les maisons du vieux monde. Cette mentalité de colonie servant de source à quelque chose qui se réalise toujours ailleurs n'a pas

cessé de nous marquer. Au delà d'être un peuple d'exilés, nous voici comme un peuple qui se croit toujours « de passage ». On veut partir briller là où notre or brille, on envisage la valeur là où nos valeurs sont parties.

De ce fait toutes les conversations qui portent sur les origines, les plus superficielles qu'elles soient, débordent inmanquablement sur le thème du passage. Êtes-vous ici de façon transitoire ? Êtes vous de passage vers un autre monde ? Vers là où les valeurs sont allés elles aussi s'installer ? Voici les questions usuellement traduites par des formulations telles que : Ah bon ? Tes arrières grands-parents étaient-ils italiens ? As-tu déjà demandé la citoyenneté italienne ? As-tu un passeport italien ? C'est très bien de l'avoir, tu sais ? Et tout d'un coup les expressions s'animent face à la perspective qu'un d'entre nous soit finalement reconnu par ce que nous sommes véritablement : des étrangers dont la place légitime est ailleurs. Être reconnu comme italien par ses liens d'origine avec ses ancêtres c'est être promu dans la catégorie de véritable citoyen de premier lignage. Un italien portant un passeport italien et voici toutes les portes qui semblent s'ouvrir. Il ne manque que de faire le chemin de retour.

Je me suis un peu étendue dans ces premiers paragraphes à écrire en et à propos des images. Des images ancrées sur un vécu personnel ainsi que sur une expérience collective typiquement brésilienne. Un peuple est constitué aussi par les images que ses origines véhiculent, qui portent son histoire et qui parlent de ses valeurs. L'un des aspects, ou bien l'une des images qui composent cet « inconscient collectif » de l'être brésilien c'est précisément celle d'un peuple de migrants installés perpétuellement de façon provisoire et toujours en quête d'une reconnaissance et d'une mise en valeur placées quelque part ailleurs que là où on est. Voici l'une des raisons pour laquelle la migration n'est pas perçue comme exil, ne générant pas pour la plupart d'entre nous aucune gratitude concernant le pays qui nous a accueilli. Ce qui mène, à son tour, à un rapport avec le pays, l'idée de pays, l'idée de peuple, les idées de collectivité et de bien commun assez précaire. Rien n'appartient à personne et tout peut être utilisé jusqu'à être usé et détruit. On reste, dans une certaine mesure, encore des prédateurs d'une terre qu'on ne voit pas comme notre.

Comme toute image, celle-ci reste partielle et biaisée, même si elle traduit de façon assez précise la manière dont nous nous approchons des thèmes des origines. On peut dire qu'au Brésil les origines sont toujours ailleurs ainsi que la fin. On vient de quelque part où la richesse habite et on n'y est que provisoirement, jusqu'à ce qu'on puisse repartir. L'exception,

certes, apparaît lors que nos origines nous semblent, une autre image, moins valables que d'être venu d'Europe ou d'Asie. Si on vient d'Afrique par force comme esclave ou si on vient des autres pays de l'Amérique Latine, alors les origines sont l'occasion d'avoir honte. Ce qui ne fait pas pour autant qu'en tant que migrant on puisse se projeter dans cette nouvelle communauté comme dans un monde qui vaut plus que le notre et où, en s'installant, on gagnerait en valeur. Voici que dans ce cas c'est ce monde d'accueil, provisoire, tout ce monde qui nous méprise en regardant toujours ailleurs. Ce monde qui ne veut pas de nous. Ce qu'ils rejettent, ceux qui ont des origines « plus nobles », cette « aristocratie de migrants », cette « élite », tous les autres ne peuvent pas y souhaiter construire leurs rêves, leur nation. Le Brésil ne serait pour personne. Et le patriotisme exacerbé et violent qui émerge lors des situations ponctuelles comme la coupe du monde de football ou les élections ne se traduit pas pour autant en actions véritablement patriotiques : prendre en compte et privilégier la collectivité et le bien commun. Elles ne servent qu'à renforcer le mépris du pays et l'ignorance des besoins des autres, le tout masqué par l'image d'amour à la patrie. Passons à autre image.

J'arrive en France par le biais de mes études, ce qui me renvoie d'avantage à une position privilégiée. Pas une migrante, mais quelqu'un qu'y est venu de passage. Encore une fois le thème du passage, cette fois-ci de son côté « positif » : un étranger de passage est le plus souvent un invité bienvenu qui suscite notre hospitalité, telle que Derrida (1997) la conçoit. Ce qui est encore plus visible lorsque cet étranger y arrive pour une raison tout à fait « noble » : d'abord, en ce qui me concerne, les études dans le cadre d'un stage doctoral. Ensuite, une deuxième venue comme scientifique invitée par une école réputée dans le cadre d'une recherche postdoctorale. Des motivations d'étude, de recherche, liées au monde universitaire, à l'univers intellectuel font de moi une migrante à la valeur ajoutée. Cela m'a épargné plusieurs contraintes au tout début de mon séjour en France et a bien évidemment rendu mon chemin plus simple que celui des gens qu'y arrivent de manière illégale ou en tant que réfugiés.

Néanmoins, tout en étant rentrée par la « bonne porte », je n'ai pas été totalement épargnée et j'ai tout autant été « mise à ma place » d'étrangère de façon plus ou moins explicite, plus ou moins agressive, plus ou moins raciste un certain nombre de fois. Le pays des Lumières a bien

son côté d'ombre et l'un de ses visages est la violence raciste banale et quotidienne. Mon accent, mon incompréhension des démarches, des chemins à suivre, des gestes et des codes quotidiens partagés par tout le monde, mes gaffes, mes faux-pas, ma façon d'approcher, de rire, de parler... tout cela dénonce une étrangeté et met en avant un décalage, un bruit de fond qui nuit au contact, une espèce d'interférence continuellement présente entre les gens, dans les rapports humains, entre les mots. Le fait que je sois « autre » est au premier plan dès que je prononce un mot. Et par conséquent, cela marque toute la suite de n'importe quel échange. Le contact est biaisé par le fait que je sois étrangère, pour le meilleur et pour le pire.

Ce n'est jamais un aspect anodin celui d'être étranger. Mais peut être qu'il n'y a jamais d'événement anodin dès lorsqu'il s'agit d'une rencontre entre deux êtres dans un cadre quelconque, dans un système de valeurs et de classifications établi, voire dans le contexte d'une culture. Et peut être que cet impossible de la rencontre se fixe sur l'étrangeté lorsqu'il s'agit d'une personne venue d'ailleurs de la même façon qu'il pourrait se fixer sur autre chose, sur une autre caractéristique, la non rencontre faisant toujours surface quelque part d'une manière ou d'autre. En tout cas, dès qu'il y a un étranger, c'est sur son étrangeté que ça se pose. Et être étrangère en France, d'après le cadre social, culturel et historique, revient le plus souvent, au moment actuel, à être non souhaitable, non désirée, non bienvenue.

D'où venez vous ? Moi ? Je suis française. Mais quelles sont vos origines ? Je suis née en France.

En France, toutes les différences se gomment sous l'égide de la République. Pour ce qui est l'essentiel tous sont également et principalement français : et pour l'école républicaine, et pour la santé, et pour la protection sociale... Ce long travail de quête de l'égalité est même l'un des arguments de base pour justifier plusieurs mesures actuelles face à des conflits sociaux. Un exemple : pour ce qui est de l'utilisation des signes religieux ostentatoires dans des lieux publics, c'est l'argument de l'égalité de l'être français qui a soutenu leur interdiction. Bien avant d'être catholiques, juifs ou musulmans, on est tous français. Bien avant d'être arabes, asiatiques, africains ou latino-américains, dans cette utopie républicaine, on se rencontre tous sous la rubrique « français » désignant notre nationalité. C'est pour cette raison que la question si brésilienne à propos des origines des gens n'a aucune valeur dans la

construction des rapports en France. Les origines sont censées être dissoutes dans la liberté, l'égalité, la fraternité – le projet républicain par excellence. Au droit du sang s'ajoute le droit du sol, créant en et pour tous une expérience de l'égalité qui pourrait ou devrait servir de base et de garantie de ce qui est commun à tous. L'égalité, idée fondatrice, inscrirait une sorte de point zéro à partir duquel chaque citoyen serait censé travailler au nom du bien commun. Malheureusement, ce projet n'est pas sans failles.

La soumission des différences à un principe commun unique devient, dans certains cas, un déni de la différence laquelle, empêchée d'existence, explose en affirmations radicales de sa présence. Voici un phénomène qu'on constate assez fréquemment lorsqu'une différence liée à la condition de migration est niée et duquel plusieurs auteurs ont déjà parlé, tels que Daubigny (2002), Moro (2002), Baubet & Moro (2009), pour n'en citer que quelques uns. Ce déni de la différence ouvre la place au trauma et c'est dans son composant traumatique que plusieurs de ces auteurs analysent le vécu de la migration.

Entre le choc de cultures, la méconnaissance des codes sociaux et la difficulté de communication due à l'incapacité de parler la langue française avec aisance, le migrant se retrouve inscrit dans un effort colossal d'intégration. La quête d'adaptation, de faire part, d'être inclus c'est un élément constant du quotidien des étrangers qu'y se sont installés, une espèce de scénario qui colore toutes les situations, toutes les échanges, toutes les rencontres. Au delà de n'importe quelle action, si simple qu'elle soit, on retrouve toujours l'effort de comprendre et la quête de la bonne réponse. L'un des plus grands souhaits de l'étranger... serait de passer inaperçu.

Cette quête d'intégration, traduite autant de fois comme « un désir de réussite », peut amener avec elle un déni des origines. Un déni de la langue, des habitudes, des traditions culturelles : tout ce qui renvoie à l'ailleurs, à la différence est mis en suspension en faveur d'une dissolution dans l'ici et maintenant nécessaire à la survie. De ce déni advient une acculturation laquelle, au lieu de produire l'intégration, finit par créer des clivages et des silences qui reviennent, parfois, pour des futures générations en tant que symptôme, souffrance, maladie ou violence sociale.

Le déni des différences ne produit pas d'intégration mais, au contraire, crée des espaces d'isolement chez le sujet ainsi qu'entre lui et ce qui l'entoure. C'est ce qu'on pourrait nommer

suyant Abraham et Torok (1987) comme des cryptes, des lieux psychiques isolés où sont renfermés, dans le cas de la migration, tout ce du sujet qui est lié à sa différence. Ce sont des espaces d'absence de significations et d'impossibilité d'échange qui mènent à l'isolement, au ressentiment et, en dernière instance, à la violence. Voici l'une des clés de l'analyse actuelle de l'augmentation constante des tensions sociales et de la violence dans les grandes villes françaises et leurs périphéries habitées notamment par des migrants et leurs descendants. Tel qu'on dit en psychanalyse, suivant Lacan (1954) : ce qui reste nié (forclos) dans le champ des possibilités symboliques (la différence en tant que valeur légitime de l'existence) réapparaît dans le réel des gestes racistes, xénophobes, extrémistes.

Dans le domaine de l'ethnopsychanalyse et de l'ethnopsychiatrie on développe un nombre d'études qui mettent l'accent sur cette impossibilité d'existence des migrants dans une différence légitime et porteuse de valeur à leurs yeux, aux yeux de leurs descendants ainsi qu'aux yeux de ceux qui les reçoivent dans leur pays d'accueil. (Moro, 1994, 2002) De cette impossibilité et de ce déni adviennent des conséquences et pour eux et pour leurs descendants, ainsi que des conséquences en termes de conflits sociaux. Ce que ces chercheurs proposent c'est l'examen de ces expériences de migration en ce qui concernent les renoncements venus de l'effort d'adaptation ainsi que les conséquences de ces renoncements pour ce qui est de l'isolement, de l'acculturation et de la déterritorialisation. Revisiter la différence dans son aspect négatif et dénié ayant par but de lui redonner la lace d'une richesse nécessaire pour la construction de l'égalité.

Résinifier la différence en mettant l'accent sur sa légitimité et sa valeur c'est quelque chose qu'on ne fait pas qu'en termes théoriques, mais concrètement, dans les champs des interventions sociales et de la pratique clinique, soit-elle psychiatrique ou psychanalytique. L'expérience de Moro (2002), pour n'en donner qu'un exemple, part et revient à la possibilité d'une clinique transculturelle qui agit là où toute tentative d'insertion, de communication et de partage d'une souffrance psychique et/ou social n'a pas pu avoir lieu dans ces dispositifs institutionnels nombreux qui constituent le complexe dispositif sanitaire et médico-social français. Là où les institutions n'ont pas réussi à toucher les gens la clinique transculturelle essaie d'intervenir : à cet endroit de frontière où les mots manquent, où les silences règnent, où les malentendus sont la règle et où toutes tentatives antérieures ont été faites dans le sens de l'adaptation, pas dans celui de l'écoute. Ce qu'ils proposent c'est justement de réactiver l'écoute de l'autre, du différent dans sa différence afin de construire des ponts entre ici et là et

de permettre que des nouvelles significations puissent habiter les coins où il n'existait avant que le silence, l'isolement et la souffrance.

Néanmoins, l'autre et ses questions, ses silences et ses non rencontres n'apparaît pas que là, à l'endroit qui lui est destiné pour son écoute et/ou pour son assimilation. L'étranger et sa différence, une fois entrés dans le territoire, apparaissent partout, sous les formes les plus inattendues, souterraines ou implicites, anecdotiques, perturbatrices ou bouleversantes. Une fois dedans, l'étranger contamine tout par sa trace d'étrangeté : ses couleurs, ses savoirs, ses accents, ses gaffes, ses sons, ses mouvements, ses perplexités, ses souffrances.

Je suis un autre. Je est un autre, dit Rimbaud (1871). Depuis Freud et la psychanalyse on est confronté au constat qu'on n'est plus le maître dans sa propre maison (Freud, 1916). Il y a un ailleurs en nous qui nous échappe, nous traverse et nous agit malgré notre 'moi', notre conscience et tout ce que nous concevons à propos de qui nous sommes. Cet étranger en nous Freud l'aura nommé l'inconscient (Freud, 1900, 1015b), le désir (Freud, 1900), ainsi que le ça (Freud, 1923). **On pourrait peut-être dire que la psychanalyse c'est la conséquence de cet autre en nous**, découvert par la clinique et examiné par la théorie psychanalytique, dans le but d'amener la lumière là où il se fait ombre.

Freud mettra l'idée d'inconscient en rapport directe et explicite avec celle de l'étranger dans son petit texte de 1919, *L'inquiétant familier*. À partir de l'analyse du compte *Le marchand de sable* de E.T.A. Hoffmann (1817) il montre comment tout rapport à l'étranger est lié à l'expérience que cette étrangeté provoque chez le sujet, l'expérience d'une rencontre avec quelque chose de terriblement familière. L'étranger ferait que ce qui restait caché et inconnu, voire refoulé chez le sujet, réapparaisse, émerge, incarné sur quelqu'un, sur une trace quelconque, sur un détail. Face à l'étranger le sujet est renvoyé à lui même et ce qu'il voit miroité hors de lui l'inquiète et lui déplaît. D'où sa réaction de rejet, de déni et même de violence. La réponse qu'on donne à l'étranger ne peut qu'être marqué par ce qui, de soi, on envisage en lui.

Celle-là ne sera pas la seule fois dont Freud discutera directement de l'étranger en tant qu'imgo du sujet, incarné quelque part ou sur quelqu'un qui attirerait sur soi tout le rejet et

l'hostilité qu'on peut diriger vers ce qu'on aime le moins en soi. Lorsqu'il se centre sur les analyses sociales en *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921) ou bien en *Le malaise dans la culture* (1929) l'étranger refait surface comme celui sur lequel toute l'hostilité est dirigée, conséquence d'un mouvement identificatoire responsable pour maintenir l'intégrité d'une idée de soi ainsi que l'intégrité d'une idée de groupe. L'identification ne peut se faire que par opposition à ce qui diffère, cette différence étant la preuve même de ce qui nous maintient unis. Freud (1921) analysera cet aspect identificatoire comme essentiel pour la formation du moi ainsi que pour tous les mouvements de masse débouchant sur des manifestations religieuses ou politiques. Le racisme, ou la haine de l'étranger, serait l'une des conséquences possibles de ce travail d'identification. Face au 'je suis autre', face au 'je ne suis plus le maître chez moi', le sujet ainsi que les collectivités réagissent par des tentatives de défense basées pour la plupart sur le renfermement, le repli sur soi ou sur le groupe de référence, le rejet de la différence et la conviction que tout ce qui est autre représente une menace à son intégrité.

Et pourtant l'autre réapparaît. Il existe. Il se fait présent. Il fait surface dans toutes formes possibles. En tant que ça, il ne cesse pas de ne pas s'inscrire. **En tant qu'étranger, il ne cesse pas... de ne pas être assimilé.**

À la fin des années 70, Françoise Dolto et son équipe démarrent à Paris le projet de la Maison Verte (Dolto, 2009 / Neyrand, 1995). Il s'agit d'un dispositif ayant pour but agir sur le rapport initial entre les parents et leurs enfants de façon à éviter que les difficultés liées au début de vie puissent mener à des troubles et à des souffrances ultérieurs.

Le constat paraît évident : la façon dont on conçoit l'enfance ainsi que la manière dont on reçoit nos enfants dans ce monde ont beaucoup changé. Dans le monde occidental et surtout dans des grandes villes, la famille est devenue un petit noyau composé à peine de la mère, du père et de l'enfant, voire de la mère et de son enfant tout court. La famille nucléaire. Du coup, le réseau familial historique, et qui servait de référence à ces nouveaux parents pour ce qui est de l'ordre de la maternité ou de la paternité a disparu. Tout comme le réseau responsable du partage des soins d'un nouveau né : la famille élargie, les voisins, les membres d'une collectivité de soutien. On disait qu'il faut tout un village pour élever un enfant (proverbe

africain). Le village n'existe plus, les parents sont livrés à eux mêmes. Et le nouveau né est livré à des parents presque si désemparés que lui.

Du coup, l'arrivée d'un bébé peut être une expérience très solitaire, marqué par des angoisses qui ne retrouvent pas de place pour être nommées. Une expérience à laquelle on est livrés seuls, sans modèles et sans réseau d'appui sur lesquels compter. C'est la prise de conscience de cette souffrance liée à l'expérience de devenir parent de nos jours et dans notre société qui a animé Dolto et lui a inspiré de répondre par la création d'un lieu. Un lieu d'accueil pour les enfants accompagnés de leurs parents où on essaierait de faire en sorte que cette souffrance et cet isolement dont les parents et notamment les mères sont atteintes ne puissent pas engendrer sur les tout petits des conséquences néfastes : leur abandon affectif, l'impossibilité de s'en occuper, ou bien la mise sur eux de tout ce poids si difficile à porter pour les adultes. Les enfants tomberaient malades des impossibilités, des non-dits, des souffrances de leurs parents, y compris de tout ce qui est du au fait même d'être devenus parents. Contre ça, il fallait agir, avant même que la maladie s'installe, agir de façon préventive.

Quand Dolto crée la Maison Verte, ancrée sur son expérience clinique avec les enfants ainsi que sur ses références psychanalytiques, ce qu'elle veut privilégier c'est l'enfant et son vécu. Qu'il puisse avoir un lieu où il est vu comme un sujet à part entière, où il a sa voix et où ce qu'il communique est légitime. En donnant la voix et la place à l'enfant elle envisageait de faciliter la communication entre celui-ci et ses parents. L'objectif c'était d'alléger les difficultés de cette période initiale en facilitant la reconnaissance de l'enfant en tant que sujet doté de besoins, de désirs et de souffrances. Pour cela, il fallait que les parents ou ceux qui s'en occupent soient présents avec l'enfant dans cet espace autre. Un espace autre que la maison, autre que le rapport duel enfant-parent, un espace où d'autres possibilités d'écoute et de rapport seraient possibles.

La présence des parents accompagnant leurs enfants dans cet espace porte aussi des effets sur eux. Au-delà de rendre possible de voir son enfant autrement, la forme même du dispositif fonctionne en établissant un réseau entre les adultes. La Maison Verte rend possible la constitution d'un réseau entre les parents, notamment entre les mères. Celui-ci agit contre leur isolement et peut fonctionner là où la famille répandue et la collectivité agissaient avant. Cela devient un espace de partage et d'échange.

Le projet de la Maison Verte vient combler un espace vide, celui des rapports précoces entre les parents et leurs enfants dans un cadre protégé, à mi-chemin entre l'intimité familiale et le social. En créant un espace intermédiaire où les adultes pourraient vivre l'expérience du rapport avec leurs enfants autrement – et ça va de même dans le sens inverse – cet endroit dévoile justement la précarité de ces rapports initiaux et l'état de manque de place ou d'opportunité pour les vivre aussi bien que possible. C'est d'autant plus vrai que la Maison Verte se répand en tant que projet un peu partout sur le territoire. Elle se répand aussi en tant qu'idée dans la création des maisons ouvertes, des lieux d'accueil parent enfant et de nombre de dispositifs plus ou moins ancrés sur les principes originaux même s'ils gardent tous l'idée d'offrir cet espace mixte et intermédiaire pour parents et enfants ensemble (cf. Scheu & Fraioli, 2007/2008).

La différence avec tout autre espace de socialisation ou d'inscription de l'enfant dans les rapports en société est frappante : les lieux d'accueil enfants parents sont les seuls où les deux côtés du binôme sont contemplés. Ils sont les deux présents au même moment au même endroit et tout est fait pour que quelque chose puisse y être vécu par tous les deux. Contrairement à ce qui se passe dans les autres services voués à la petite enfance, dans ces LAEPs le parent partage le dispositif avec son enfant, en faisant des activités avec lui, en l'observant vivre et éprouver des choses avec d'autres, en partageant ses expériences avec les autres adultes, soient-ils les membres de l'équipe ou d'autres parents. **C'est bien un espace intermédiaire** dans le sens où Winnicott (1953) décrivait l'espace et l'objet transitionnels : un espace qui n'est ni dedans, ni dehors, un objet qui n'est moi ni autre, une zone de frontière où cette frontière même peut ne pas encore être établie. Bref, un espace « entre » où les questions du dedans et du dehors, du moi et de l'autre peuvent être jouées en toute sécurité et en toute bienveillance.

Ainsi, le travail de recherche réalisé par l'association Le Furet (2007/2008) traçant un panorama des lieux d'accueil enfants-parents en France a pu proposer la socialisation comme principal aspect sur lequel agit ce dispositif et pour les enfants, et pour leurs parents. Socialisation dans le sens où ces espaces intermédiaires proposent une entrée en douceur en collectivité pour les enfants, une transition plus sereine entre monde privé et monde social ainsi qu'ils constituent des véritables espaces de partage et de socialisation pour les jeunes parents. Cela s'avère encore plus accentué lorsqu'il s'agit des jeunes mères fréquentant ces

espaces, à mesure qu'ils portent des effets sur la condition d'isolement souvent liée à leur vécu de la maternité récente.

Dans un moment où le rapport mère enfant est si proche et intime, ce n'est pas difficile de concevoir que la souffrance de l'un puisse déborder sur l'autre, créant le champ pour des difficultés en début de vie de l'enfant, passibles de produire des vrais enkystements et des véritables maladies psychiques. Ainsi, l'intervention sur le rapport entre eux ainsi que sur l'un et sur l'autre dans leurs difficultés spécifiques aura la fonction de créer les meilleures conditions pour l'enfant dans son développement ainsi que pour la mère dans sa nouvelle expérience de la maternité. On dit : enfant heureux, mère tranquille. Mais l'inverse est aussi valable.

En se penchant sur le fonctionnement des LAEPs en France ainsi que sur leur fonction de socialisation de l'enfant, les auteurs (Scheu & Fraioli, 2007/2008) constatent le même effet de socialisation pour les adultes accompagnants. Même si l'enfant est le centre des préoccupations et des investissements des stratégies des lieux d'accueil, les bénéfices portés aux parents et notamment aux mères lors de ces accueils sont visibles, perçus par l'équipe et nommés par les parents. Un dispositif contre l'isolement qui caractérise la souffrance présente dans l'expérience de la maternité à nos jours, voici l'un des « effets secondaires » des LAEPs.

Est-ce qu'il en aurait d'autres ?

Depuis les années 80 et la création de la Maison Verte, plusieurs espaces d'accueil pour enfants et leurs parents ont peuplé le territoire. Le constat de l'isolement des jeunes parents, voire des jeunes mères et de leurs difficultés dans le rapport avec le tout petit suivant cette situation de précarité des liens et le manque de réseau d'appui ont fait que ces espaces se prolifèrent et gagnent une reconnaissance. Travailler sur le lien parent enfant est essentiel pour le bien être de tous. Et c'est la seule façon de travailler avec les enfants en bas âge, vu la spécificité de leur présence dans le monde en lien et en dépendance, surtout avec leur mère. Bref, ce qu'on constate à partir de l'expérience de Dolto, entre autres, c'est que travailler avec les tous petits c'est travailler avec les mères et les enfants, les parents et les enfants et le lien entre eux tous.

Peu à peu, les autres services destinés à la petite enfance se rendent compte que cette même relation qui se présente dans les lieux d'accueil parents-enfants apparaît dans tous les espaces par lesquels les familles circulent. La mère qui amène son enfant à la crèche et qui prend son temps pour discuter avec quelqu'un de l'équipe à propos de son enfant, de ses difficultés, de ses doutes devient une scène trop fréquente pour ne pas être prise en compte en ce qu'elle veut dire : les parents et surtout les mères sont en quête d'espaces dans lesquels elles puissent déposer leurs angoisses et discuter de leur vécu en tant que mères.

La parentalité gagne de plus en plus d'importance dans le discours sur la petite enfance et la consigne c'est que les liens parentaux doivent être soutenus par les services de la petite enfance. Lors d'un décret dans l'année 2000 (Latuillière, 2015), on établit que les services pour la petite enfance doivent créer les conditions pour que les parents puissent y circuler et leurs besoins et attentes pris en compte. Une place dans le discours, dans le quotidien et dans les pratiques de chaque institution doit être faite aux parents et toute pratique doit aller dans le sens d'un partenariat avec eux dans le suivi de leur enfant. Ce que les équipes témoignaient lors du contact avec les parents dans des cadres moins formels dans leur quotidien institutionnel gagne une légitimité et peut être proposé en tant qu'une action spécifique destinée à l'accueil des parents dans le sein de chaque service. Les cafés de parents, les ateliers conjoints, les sorties prolifèrent et chaque initiative est la bienvenue si elle va dans la direction d'une intégration des familles dans les structures d'accueil.

Lorsque les expériences de la maternité et de la migration s'entrecroisent, nous pouvons supposer que l'isolement et la souffrance de l'une et de l'autre expérience s'ajoutent et se renforcent. Comment se passe-t-il quand la femme enceinte ou la jeune mère est aussi une migrante ? Comment a-t-elle vécue cette expérience de la maternité dans un pays autre, dans une langue autre, là où on est l'autre ? Comment vivre la maternité dans un autre cadre culturel que le notre, dans un autre ensemble de procédures, de traditions, d'habitudes ? Comment vivre la maternité isolée, par la migration, de celui qui aurait pu être le groupe de référence, le réseau d'appui ? Comment faire face aux conduites différentes, aux différentes orientations, aux gestes concernant le suivi d'une grossesse ou d'un nouveau-né auxquels nous sommes étrangers ? Comment pouvoir se construire en tant que mère dans un cadre où cet « être mère » est vécu autrement ?

Voici certaines des questions qui m'ont traversés l'esprit lorsque, de façon personnelle, la migration et la maternité se sont entrecroisées dans mon vécu, vécu pourtant privilégié. Mes méconnaissances, mes doutes et mes angoisses, j'ai eu l'occasion de les retrouver par la suite dans les discours d'autres femmes jeunes mères migrantes. Et cela d'une manière si systématique que le vécu personnel a ouvert la place à une question de recherche que je compte pouvoir développer dans le cadre de ce travail.

Perpignan est une ville de taille moyenne, la préfecture des Pyrénées-Orientales. Elle fait historiquement et culturellement partie de la Catalogne. A moins d'une heure de la frontière avec l'Espagne, elle est du fait de son histoire et de sa localisation déjà un carrefour de gens de multiples origines. Ce n'est pas rare d'entendre les gens parler en catalan dans les rues dont l'architecture fait penser aux bâtiments mauresques, la nourriture typique se basant plus sur le jambon serrano que sur le fromage. Entre la mer et la montagne, la région a été terre d'accueil des gens du voyage, a été lieu de passage des exilés de la Retirada, lors de la guère civile espagnole, puis lieu de transit et d'accueil des exilés d'Algérie, lieu d'accueil des exilés économiques d'Espagne et du Maghreb. Lieu de passage, d'exil et d'abri, lieu appartenant au royaume d'Espagne, lieu de sièges et de guerres avec les cathares. Le département est un lieu de frontière et en tant que tel il sert de passage. Le département est un lieu périphérique et il souffre de sa distance des grands centres urbains et des lieux de décision. Isolés et simultanément « envahis » de partout, la ville et la région se voient peuplés de toute une diversité : les français venus de partout, les catalans, les gitans, les maghrébins... Dans ce cadre si métis (Moro, 2002) c'est presque une évidence que les questions liées à la migration soient prenantes, présentes, provocatrices de réflexions, de tensions, d'inquiétudes, de projets.

C'est à cet endroit, où les questions liées à la parentalité sont aussi très investies¹ – les Pyrénées-Orientales ont un très haut taux de natalité – que je me trouve et que je rencontre le terrain où réaliser cette recherche. Dans les services destinés à la petite enfance dans les Pyrénées-Orientales, le faire avec les problématiques liées à la migration apparaît assez souvent comme un autre « effet secondaire » du dispositif, les mères migrantes étant un public

¹ Selon les rapports 2015/2016 du Reaap66 (Réseau d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents des Pyrénées-Orientales) retrouvé sous les liens : <http://www.msagrandsud.fr/lfr/documents/98815/15840297/REPertoire+DES+ACTIONs+DE+SOUTIEN+A+LA+PARENTALITE+Reaap+66+2015.pdf> et <http://www.ouillade.eu/wp-content/uploads/2016/10/Repertoire-actions-Reaap-66-2016-Maj-oct.pdf>

privilegié de certains d'entre eux de par leur localisation. Les mères migrantes trouvent peut-être dans ces services voués à leurs enfants un espace possible de partage de leurs vécus concernant la maternité qui tient compte de leur condition de migrantes ? Est-ce que ces services de la petite enfance travaillent autant pour la socialisation des mères migrantes sur ce qui est de leur condition d'étrangères que sur ce qui est de leur expérience en tant que jeunes mères ? Est-ce que ces dispositifs, même s'ils ne leur sont pas spécifiquement destinés, n'agissent-ils pas contre l'isolement de la migration en permettant de construire un espace de socialisation, d'insertion et d'identification possibles à partir de l'expérience de la maternité et sous le prétexte de s'en occuper de leurs enfants ?

Voici des nouvelles questions qui constituent aussi mon hypothèse.

2) La méthodologie

Ce travail se propose donc de réfléchir sur les potentialités des services pour la petite enfance sur les vécus des jeunes mères migrantes afin de saisir leur impact dans ces situations de double isolement lié à la maternité et à la migration. C'est à partir de l'observation des interactions et des possibilités d'insertion créées pour ces femmes dans les moments d'accueil ainsi que par l'analyse d'un entretien approfondi avec certaines d'entre elles à propos de leur vécu dans ces espaces que cette réflexion s'est construite.

Pour arriver à ces entretiens, il a fallu suivre un parcours passant par la prise de contact avec chacun des services pour la petite enfance qui s'en sont rendus disponibles par le biais d'un coordinateur d'activité, d'un responsable d'un espace d'accueil ou d'un directeur de service. Ensuite, il y a eu les observations de certains de ces espaces ou de ces moments d'accueil parent enfant. Pour en finir, la discussion avec les femmes migrantes sur le thème de cette recherche a eu lieu dans une association dérivée de l'un de ces services dans un contexte d'un groupe de parole.

De façon systématique, le travail s'est organisé sous les axes suivants :

- approfondissement de la discussion théorique présentée au long de cette introduction et concernant les défis de la maternité selon une approche psychanalytique. La création des dispositifs des lieux d'accueil a été abordée en tant que réponse à certaines de ces difficultés.
- approfondissement de la discussion théorique présentée au long de cette introduction concernant la migration selon une approche psychanalytique et ethnopsychanalytique.
- un compte-rendu des entretiens avec chaque coordinateur, directeur ou responsable pour les accueils parents enfants de chaque service pour la petite enfance ayant participé à cette investigation : PMI, crèche, centre social, halte garderie, association pour femmes. Lors de ces entretiens, un petit descriptif de chaque service a été présenté, ainsi que les réflexions de chaque professionnel interviewé concernant les parents qu'y fréquentent, les difficultés perçus par l'équipe dans leurs échanges avec les parents concernant leurs vécus en tant que mères ou pères, la perception des équipes quant à l'isolement des jeunes mères, leur perception des implications de la migration dans l'expérience de la maternité, leurs projets concernant l'accueil parents enfants et leurs réflexions à propos de ces projets. Les moments d'accueil de chacun de ces services lesquels j'ai pu intégrer pour une observation ont été présentés et une

analyse de ce travail, notamment sur ce qui touche l'entrecroisement entre maternité et migration a été faite.

- un compte-rendu et une analyse des entretiens avec les jeunes mères migrantes qui fréquentent une association pour femmes crée comme l'une des conséquences du travail dans un de ces espaces d'accueil, l'accueil parents enfants de la PMI. Leurs expériences individuelles concernant la migration et le vécu de la maternité en France ont été abordés, ainsi que les effets perçus par ces femmes de leur fréquentation de ces espaces d'accueil et de ces services pour la petite enfance sur leur vécu quant aux thèmes déjà mentionnés.
- des considérations finales, des questions, des indications pour une continuité de cette recherche.

Dans le cadre des entretiens avec les responsables des espaces d'accueil, les coordinateurs des groupes ou les directeurs de service, aucun enregistrement n'a été fait, bien que des notes ont été prises. Les questions posées ont suivi à peu près le schéma ci-dessous :

- présentation du service ;
- présentation de l'activité dans laquelle le parent participe avec l'enfant ;
- description du profil des parents et des enfants fréquentant le service et l'activité ;
- description de comment le professionnel interviewé perçoit les difficultés des mères fréquentant le service et l'activité ;
- description de comment il perçoit ou pas un lien entre ces difficultés des mères et une situation de migration ;
- description de comment le professionnel interviewé perçoit ce que le groupe et l'activité parent enfant apportent aux mères ;
- description de comment il perçoit ou pas un lien entre ces difficultés des mères et les bénéfices qu'elles tirent de la fréquentation de ces espaces dans ce qui est de leur condition de migrantes.

Dans le cadre des entretiens avec les mères migrantes de l'association Femmes Espoir pour le droit des femmes en lien avec un espace d'accueil parent enfant de la PMI, ce sont la directrice de l'association et la psychologue qui ont proposé les conditions dans lesquelles les entretiens auraient lieu. Puisque ces femmes ont l'habitude de fréquenter l'association pour des groupes de parole, il a été convenu qu'on garderait cette ambiance et ce cadre familial, histoire de créer une condition favorable à l'émergence de leurs discours. Du coup, les entretiens ont été réalisées en groupe, sans aucun enregistrement, mais avec des prises de

notes. Lors de ces entretiens, les femmes ont pu parler librement de leur expérience de maternité et de migration à partir d'une question de départ : comment avez-vous vécu l'expérience de devenir mère dans un autre pays ? Des questions complémentaires ont été posées de façon à élucider leur discours. Une question spécifique concernant leur fréquentation des services pour la petite enfance a été posée à chaque fois que ce sujet n'a pas apparu spontanément dans leurs discours.

La question du secret a été abordée autant avec les professionnels qu'avec les femmes et on a discuté de l'utilisation que je ferai de ce qu'on a évoqué. Toutes les personnes impliquées dans cette recherche ont donné leur accord pour que leurs paroles soient rendues publiques dans le contexte de cette recherche.

La référence théorique sur le mode d'investigation, d'analyse des résultats ainsi que dans l'approche du thème de la maternité et de la migration proprement dits a été la psychanalyse et notamment la psychanalyse de Freud et de Winnicott.

3) Le maillage théorique

3.1) Les isolements possibles dans l'expérience de maternité.

« Tout le monde vous croit sur les sentiers fleuris et rassurants de la maternité, vous êtes ailleurs, funambule, entre bonheur et bouleversement. Ne cherchez pas à ressembler aux icônes maternelles. Et tant pis si le monde vous fait les yeux doux, s'il vous croit tout harmonie quand vous n'êtes que cacophonie, tiraillée par les contradictions ». (Frydman, 2005, p.27)

La maternité est un point de bascule dans la vie d'une femme, provocateur d'un remaniement identitaire de grande envergure. Sur ce sujet, je pourrais citer Lebovici (1983), Bydlowski (2000), Moro (2002), le livre organisé par Solis-Ponton (2002) parmi une bibliographie quasiment « infinie », tellement le thème est prenant et demandeur de réflexion dans plusieurs domaines du savoir et des pratiques.

L'identité, c'est-à-dire, la façon dont cette personne aurait pu se définir et se reconnaître en tant qu'un « je » se voit totalement bouleversée par l'arrivée d'un bébé. Le quotidien éprouvant des soins, les nouvelles demandes, la dépendance absolue d'un autre être humain, les changements dans la routine, les empêchements, la fatigue... tout cela contribue pour que cette femme puisse ne plus se reconnaître en tout ce qui la définissait auparavant. Et en perdant tous ses repères identitaires sans que ceux qui viendront la reconstituer par la suite soient déjà en place, voici cette femme enceinte ou bien cette jeune mère en situation de grande vulnérabilité. Rien n'est plus comme avant et, néanmoins, rien n'est pas encore comme après.

Pendant la grossesse, on vit une suspension temporelle dans laquelle le continuum identitaire explose pour y faire entrer la mère qui, paradoxalement, on n'est pas encore. Et cet état de suspension va se répandre dans le temps dans la mesure où même la naissance du bébé ne fait pas qu'une mère y apparaisse magiquement du jour au lendemain. La mère est en devenir tout autant que son bébé et il va falloir un immense travail pour construire ces deux-là l'un par rapport à l'autre. Un travail étalé dans le temps. Quelque chose d'inattendu pour cette femme maintenant mère sans l'être et à qui on n'avait jamais raconté qu'il allait falloir un effort

psychique, émotionnel et physique pour se constituer en tant que tel. Être mère, on le croirait un don naturel inscrit dans les gènes. Et pourtant on est vite confrontées au constat qu'être mère, c'est une construction.

L'expérience de la maternité peut être un moment de grand isolement pour les femmes enceintes et les jeunes mères. Et ça en raison de plusieurs facteurs lesquels j'essayerai d'énumérer maintenant, allant de ce qui me paraît être l'isolement commun à toute femme enceinte ou jeune mère jusqu'à des conditions spécifiques qui ajoutent à cet isolement commun des doses plus ou moins intenses de gravité, de non-partage et de désarroi, créant des situations de risque potentiel pour la mère et pour son bébé.

Tout d'abord, **l'isolement commun**. Il s'agit du renfermement nécessaire au tout début pour que la mère et le bébé puissent se mettre sur la même longueur d'onde afin de créer une situation dans laquelle les besoins de ce bébé soient perçus et comblés. Cela est nécessaire pour le rassurer quant à la continuité de son existence. C'est ce que Winnicott (1956) décrit comme la préoccupation maternelle primaire, un état dans lequel la femme se met lorsque, en fin de grossesse et au début de la vie du bébé elle s'en dévoue totalement à ses soins. Dans cet état d'identification totale avec son bébé, elle s'adapte à ce dont il a besoin. Du point de vue du bébé, dans son état de dépendance absolue, il les reçoit ces soins comme une totale correspondance avec ce dont il nécessite. De ce fait, il peut éprouver une absence de manque, une expérience de toute puissance et une continuité de son être que lui donnent une existence corporelle. (Winnicott, 1963)

Encore selon Winnicott (1963), ce sont les failles dans cette adaptation qui introduisent le monde pour le bébé. Et dans le meilleur des cas, ce monde lui est présenté dans la mesure dont il est capable de le découvrir, comme si c'était lui qui l'inventait. C'est à dire que la mère peu à peu manque dans son adaptation absolue aux besoins du bébé et qu'il découvre ces inadaptations à son rythme et dans l'intensité dans laquelle il peut les supporter. Ce cheminement vers une dépendance relative donne au bébé une idée de monde, de quelque chose d'extérieur à lui sans que cela menace son intégrité corporelle ni son existence dans le temps. Le bébé découvre le monde en le créant. Et la mère peut se retourner peu à peu vers ce monde, créant des intervalles de présence et absence pour son bébé.

La mère suffisamment bonne (Winnicott, 1962) peut l'être dans la mesure où elle s'empare de son bébé et s'en dévoue totalement à ses soins dans un premier temps. Et pour que cette ouverture d'un espace psychique, physique et social pour l'expérience intensive de la maternité ait lieu pour une femme, elle a besoin d'être soutenue. Sans l'appui de son conjoint, de sa famille, de ses proches et de tout un réseau d'aides et de soutien de toute sorte, une femme seule se voit en difficulté pour se laisser porter par ce lien premier avec son bébé jusqu'au point de la fusion.

Puisqu'il s'agit d'une relation dans laquelle il y en a au moins deux, voire trois, pour en faire un seul avec le bébé et ses besoins du tout début, il faut aussi que le bébé en contribue. C'est Lebovici (1983) qui mettra l'accent sur le caractère actif du bébé dans ce rapport avec ses parents et notamment avec sa mère, tout en montrant qu'un bébé qui n'agit pas ou qui ne réagit pas à ses parents fait vaciller leur capacité à se « parentaliser ». Car être parent c'est quelque chose qu'on construit dans la relation avec l'enfant tout autant que l'enfant se construit en tant que tel dans le rapport avec ses parents. Ainsi, en se basant sur le postulat freudien de l'union du nouveau-né et des soins maternels si bien développé par Winnicott par la suite, Lebovici en rajoute deux autres afin de saisir cette co-existence nécessaire qui donne origine à une mère et un enfant en tant que tels :

« (...) – les soins maternels incluent la vie fantasmatique de la mère ;

– le jeune enfant, en investissant sa mère, contribue à lui donner son statut. »

(Lebovici, 1983, p.367).

Cela revient à dire que l'enfant réel est le fruit d'une espèce d'assemblage entre l'enfant fantasmatique (celui du désir de maternité), l'enfant imaginaire (celui du désir de grossesse et d'enfant), l'enfant narcissique (celui en identification primaire avec sa mère et ses parents), l'enfant de la réalité (celui qui entre en interaction avec sa mère et exhibe ses compétences, l'enfant dit réel) et l'enfant culturel (celui qui pénètre dans l'univers du système familial). (Lebovici, 1983 ; Solis-Ponton, 2002). Et que tout cela lui est transmis dans le rapport avec sa mère et avec le monde qui traverse cette mère et lui arrive à lui. De même, la mère en devient une à partir de son rapport avec son enfant dans tous ces différents angles. Et qu'elle est si dépendante de lui qu'il en est d'elle. D'où le constat winnicottien pour qui la dépendance absolue fonctionne dans les deux sens, mettant autant la mère que le bébé dans une situation d'extrême vulnérabilité.

Depuis la grossesse, le bébé imaginaire stimule le narcissisme primaire des parents tout en leur permettant de donner à l'enfant le sentiment d'être un enfant désiré. Dans la mesure où le lien parent enfant nourrit ce narcissisme primaire pour l'enfant, tout va bien. Il est en capacité d'en dériver son sentiment d'exister, y compris lorsque sa mère n'est pas présente, puisqu'il existe avec elle, dans un ensemble moi / monde non différenciés qui lui place comme « sa majesté, le bébé ». (Freud, 1913).

Le nouveau-né dépendant des soins maternels ne ressent aucun besoin grâce à l'adaptation de la mère à ses nécessités, tel que Winnicott (1963) l'aura si bien décrit. C'est de là qui vient son sentiment d'exister. Mais autant le bébé a besoin d'être « narcissisé » par le désir parental, les parents ont, eux aussi, le besoin d'être « parentalisés » par leur bébé.

Par conséquent, l'enfant joue un rôle actif dans la « parentalisation » de ses parents et ça, depuis le tout début. Selon Lebovici (2002) : « (...) l'être humain au moment d'être parent est démuné, il doit agir avec ses propres parents comme seul modèle. Construire la parentalité dans l'imaginaire, jouer avec ses propres parents permet de se préparer à cette tâche difficile. Pour être parent il faut être l'enfant de ses parents (...) » (p.21).

Dans cette expérience de « parentalisation », la mère occupe une place fondamentale. Et c'est à ce rapport initial mère bébé et à son importance que Winnicott se dédiera tout le long de son œuvre. C'est elle le premier contenant de ce bébé déjà dans son ventre. Et, après sa naissance, c'est à elle aussi de faire contenance et d'occuper cette place délicate et importante d'être au même temps une extension de son bébé et un point de rencontre entre lui et le monde. C'est à partir de cette dépendance absolue créée par le bébé et acceptée par la mère qu'il pourra, petit à petit, être présenté et s'apercevoir du monde, prenant conscience qu'il existe tout autant que ça existe tout un monde séparé de lui. La mère fonctionne comme le premier objet transitionnel du bébé (Winnicott, 1951), dans la mesure où elle occupera en premier cette place indistincte entre le dehors et le dedans alors qu'il n'y a pas encore dehors ni dedans et qu'il va falloir les construire.

Bref, **l'isolement commun** et souhaité dans l'expérience de la maternité, c'est la formation de la dyade mère-bébé. C'est cette jeune mère dans cet état proche de la folie qui est la préoccupation maternelle primaire (Winnicott, 1963) et son bébé dans cet état de dépendance

absolue (Winnicott, 1951). Et ils ont besoin d'un environnement protecteur qui veille pour qu'ils puissent vivre cette expérience en sécurité et pour que le monde ne fasse pas violence en s'introduisant par force alors qu'il n'aura pas été invité. Un monde qu'envahit et qui s'impose c'est un traumatisme possible pour ce bébé encore incapable de vivre le dehors en tant que tel. D'où l'intérêt à respecter le rythme du bébé dans cette présentation du monde. Cet environnement protecteur c'est la fonction du père au tout début, tout autant que de l'entourage, de la famille et, à la limite, de la « tribu » toute entière. Et cette protection peut se faire en garantissant que mère et enfant puissent vivre cette fusion tout autant que la séparation à leur rythme. L'un des aspects pour que cette expérience puisse avoir lieu c'est justement la contenance offerte à la jeune mère et à son vécu intense et paradoxal concernant la maternité et la relation avec son bébé.

On dit en psychanalyse que le bébé existe même avant ses origines physiques. Il est le bébé rêvé et désiré par ses parents. Aussi, il est le bébé idéal, le bébé tel qu'il est conçu par cette famille à travers toutes ses générations jusqu'à celle de ses parents. En plus, il est le bébé de la culture, de la culture de ses ancêtres tout autant que de la culture de l'endroit où il vivra, qu'elles soient la même ou qu'elles diffèrent. De même, les parents existent eux aussi en tant qu'idéal, partagé entre les générations et transmis par la culture, même avant qu'une grossesse ait lieu. Les parents sont ceux qui voient sa place et sa tâche définies et traversées par les histoires de leurs ancêtres, par leurs vécus, par leurs héritages et, surtout, par tout les non-dits et les tabous qui leur ont été transmis. En plus, ils sont marqués et pressonnés par tout ce qui leur culture et la société dont ils vivent dictent comme la façon d'être parent. Bref, être parent et être enfant ceux sont des expériences loin d'être fondées à peine sur le vécu individuel, liées l'une à l'autre, dépendantes de l'environnement et de l'histoire familiale et culturelle. (Eiguer, Granjon & Loncan, 2006).

Ce sont les parents qui créent l'enfant en lui construisant une place psychique, physique et sociale d'existence. Mais l'enfant, même le nouveau né, ne reste pas un élément passif dans cette construction. Lui aussi, depuis le début, crée ses parents activement. Ses actions, ses réactions, sa présence forment les parents tels qu'ils seront. Il n'y a pas de parents sans enfant ni d'enfant sans parents. Il s'agit d'une co-création dans laquelle chacun dépend de l'autre pour exister en tant que tel. C'est ce qui affirme Lebovici (2002) d'après sa longue expérience

avec les bébés et leurs parents. La « parentalisation » se fait dans le contacte quotidien avec le bébé, leur bébé, le bébé singulier qui existe pour ce couple singulier. Ils deviendront parents de ce bébé singulier tandis qu'il deviendra le bébé de ses parents singuliers. Bref, c'est dans la relation parent-enfant que tous les acteurs se construisent.

En mettant l'accent sur ce lien parent-enfant et la parentalité, Lebovici (2002) montre que ce nouveau concept paru à la fin du XXème siècle se décline à plusieurs niveaux : ça fait référence plus directement à la construction du rôle du père et de la mère dans la relation avec leur bébé, certes. Mais ça demande un travail au préalable sur soi-même « (...) qui consiste d'abord à comprendre qu'on hérite quelque chose de ses propres parents. » (p.08). **L'accent est mis sur la transmission intergénérationnelle.**

Le bébé que la mère porte dans ses bras est tout autant le bébé réel que le bébé imaginaire, porteur de cette histoire transgénérationnelle, le bébé imaginé et imagé par le couple parental et par son entourage. Cette histoire comporte l'histoire des parents, des grands-parents et aussi « l'enfant mythique ». « Tous ces éléments vont se concentrer dans le mandat transgénérationnel qui est transmis à l'enfant ». (Lebovici, 2002).

L'élément transgénérationnel joue un grand rôle dans la façon par laquelle l'enfant et ses parents pourront se constituer en tant que tels. L'enfant est l'enfant biologique tout autant que celui du groupe. C'est pour cela que plusieurs auteurs depuis Lebovici (2002) affirment que la parentalité ne commence pas par la conception biologique d'un enfant, mais plutôt par ce qu'on hérite entre les générations. Être parent et être enfant passent par l'histoire d'un couple, d'une famille, d'un groupe, d'une communauté, d'un peuple. Et cela précède l'être singulier, le conditionne, le façonne tel qu'on pourrait l'assimiler au concept freudien du fantasme originaire qui traverse les générations tout autant que les individus fondant l'essentiel de leurs inconscients.

La continuité, la transmission biologique, psychique et culturelle sont au cœur de tout projet familial. D'où toute défaillance dans cette transmission produira des conséquences et pour la parentalisation des parents, et pour la constitution du bébé. « Dans les familles en souffrance ou en crise, ruptures des liens ou conflits, ou au contraire confusion et indifférenciation règnent ; les subjectivités singulières sont clivées ou aliénées les unes aux autres, gênant les fonctions psychiques individuelles et la vie psychique familiale, et perturbant le

développement et l'autonomie psychique des enfants. » (Eiguer, Granjon & Loncan, 2006, p.46). Ce qui nous ramène aux autres formes d'isolement possibles lors de l'expérience de la maternité et qui se rajoutent au vécu de base de cette expérience tel que nous l'avons exposé jusque-là.

Que se passe-t-il lorsque la mère isolée par son vécu de la maternité et dans un total dévouement au lien avec son enfant se voit confrontée à des situations qui surajoutent à son isolement ?

Dans ces cas, on peut parler d'un surplus **d'isolement très courant qui advient comme forme de défense une fois que le monde rentre dans cette dyade à travers le contraste entre l'expérience réelle et quotidienne de maternité vécue par cette femme et ce qu'elle aurait imaginé à ce propos**. C'est une forme d'invasion du monde et de ses contraintes tandis que l'enfant et la mère ne sont pas encore en mesure de le construire. Cela peut être le résultat du décalage entre l'idée de la mère en tant qu'un don naturel qui se révélerait comme instinct maternel au moment où le bébé naît et le constat du besoin de se construire en tant que mère. Ou bien, c'est le contraste entre la mère idéale et la mère réelle retrouvé dans le quotidien de l'expérience de maternage. Un contraste qui provoque pas mal de réactions. De l'intensité de son vécu et de ses ressentis, une bonne partie ne s'avère pas partageable. Quoi faire des sentiments ambigües, des doutes, des moments de détresse, bref, de tous les moments où la grossesse et la maternité se ressemblent plus à un calvaire qu'à l'expérience du bonheur absolu affirmée partout ?

Depuis un moment, l'idée de maternité répandue socialement, dans le monde occidental au moins, c'est celle d'une femme heureuse et épanouie, qui prend du plaisir à s'occuper de son enfant et qui ne vit que des moments de joie dès qu'elle confirme sa grossesse. Une grossesse serait, dans le cadre de cette image – ou de cet imaginaire - une expérience souhaitée, un projet de vie et de vie commune. Pas question de maternité compulsive où la femme paraît suivre un projet duquel elle ne s'approprie pas, juste basé sur le sens commun selon lequel il faut avoir des enfants. Pas question non plus des mariages arrangés, des enfants produits d'une grossesse non souhaitée ou même d'un viol. Pas question d'une maternité en famille recomposée ou dans un couple homosexuel. Et même lorsque cette image se rapproche de la

réalité de cette femme enceinte ou de cette jeune mère – une femme en couple dont le projet d’avoir des enfants est partagé et désiré par les deux – cela ne garantit pas un vécu sans contradictions. Parce que cette expérience est loin d’être simple. Et qu’une fois devenue réalité, elle ne coïncide pas trop avec l’image qu’on reçoit de la culture concernant l’être mère.

Il faut souhaiter être mère. C’est comme si pour être une « vraie femme » on serait censées passer par la maternité, ce qui nous rajouterait une sorte de « plus value » à notre « être femme » (Solano-Suaréz, 2014). Et en le devenant, il faut aussi exceller : la grossesse, l’accouchement, les soins du bébé, l’allaitement, la reprise du travail, du corps d’antan, de la vie sexuelle avec le conjoint, l’éducation du tout petit... tout doit être fait dans la joie et dans la facilité. On a un enfant quand on veut, comme on veut, avec qui on veut. Et pourtant, cela ne se fait pas sans souffrance et sans ambiguïtés.

« Envisager une maternité suppose également de faire face à une double pression. La pression sociale et familiale attend naturellement d’une jeune femme, un jour ou l’autre, la naissance d’un enfant, et cette pression n’est pas affaiblie malgré les nombreuses nouveautés dans ce domaine ni malgré le nouveau statut social accordé aux femmes. Le devoir de filiation reste impérieux, même s’il s’accommode éventuellement d’un enfant unique. » (Bydlowski, 2000, p.19).

Du coup, à chaque fois que le ressenti ou le vécu de cette femme enceinte ou de cette jeune mère se montrent différent de ce qui est socialement attendu et acceptable dans sa situation, elle se voit isolée. C’est-à-dire, même étant entourée de sa famille, de ses amis, d’un réseau social, cette femme peut se sentir isolée lorsque son vécu de la maternité se montre rempli de paradoxes, de hauts et de bas. Et puisque ces paradoxes ne sont presque jamais mises au clair par les autres mères, par ses proches ou par n’importe qui parlant maternité, elle sent son vécu comme exclusif et, de ce fait, comme signe de son incapacité à être comme les autres et à vivre la maternité « comme il faut ». D’où son silence, son renfermement et le sentiment de culpabilité qui alourdit encore plus son quotidien. Elle s’isole dans chaque expérience de maternité dont elle ne peut pas parler puisque trop distante de l’idéal de l’être mère.

« Si la tendance maternelle universelle est toujours de tendre vers le ‘tout’, le tout-amour, la toute-haine, le tout-sacrifice, la préoccupation de chaque instant, l’extrême dévouement,

l'abandon... qu'en est-il de ses destins 'actuels' ? La clinique du lien à la mère nous rappelle que le maternel est à questionner à l'intérieur du discours culturel et du lien social dans lesquels il se déploie. » (Benhaïm, 2001, p.11).

Le bébé imaginé est supposé « parfait » dans son être et dans ce qu'il peut combler du désir de ses parents. Il est la réalisation des souhaits infantiles de ses parents, l'objet par excellence. Lorsqu'il naît, qu'il prend corps, « (...) il n'est pas le corps du désir qui l'a précédé, il en est le rejeton, la nouvelle pousse dont le désir d'enfant a été la souche ». (Bydlowski, 2000, p.24).

C'est à travers le contact et le lien qui s'établit entre mère et bébé dans leur quotidien de soins que quelque chose de l'inconscient maternel lui sera transmis, tout autant que quelque chose du psychisme débutant du bébé. Là où le sens commun ne suppose que la présence de l'amour de part à part, le vécu des mères et de leurs bébés témoignent de quelque chose beaucoup plus complexe.

L'ambivalence est présente depuis le tout début. Le lien mère et bébé se fait d'un à l'autre, un autre qui se permet d'être pris par cet un même en se sachant extérieur. La mère se prête au jeu de la fusion avec son bébé tout en lui faisant part de cet autre qu'elle est, peu à peu, dans l'incompréhension de ses besoins, dans l'attente qu'elle impose, dans l'interprétation qu'elle fait de ses gestes et auxquels elle répond tel qu'elle les comprend et toujours de façon incomplète.

Freud (1900, 1915a) a été le premier à montrer que le désir, le pulsionnel et, de ce fait, le psychisme comme un tout, naissent de ce décalage entre le besoin et la satisfaction, de ce manque que tout chacun vivra à chaque fois que son besoin ne pourra pas être comblé totalement, de cette chute du paradis vécu par chaque sujet dans la mesure que le monde répond à ses demandes de façon toujours ratée. L'ambivalence se construit dans la mesure que le rapport se construit. Elle est inévitable puisque la frustration ne peut qu'être présente. Plutôt que d'une ambivalence, on parlerait ici d'un paradoxe, d'être avec et d'être séparé au même temps, du soutien d'une illusion nécessaire au bébé pour qu'il puisse exister tout en étant dans l'incapacité d'une fusion totale.

Mais en plus de cette ambivalence moi / non moi, intérieur / extérieur, même / autre, on constate aussi l'ambivalence de la mère – tout autant que du bébé, si on tient compte de

l'œuvre de Mélanie Klein – dans les sentiments, les actions et le vécu qu'elle porte à son enfant et au lien avec son enfant.

Cette ambivalence, une haine originaire dans les mots de Benhaïm (2001), peut être structurante pour la mère et pour l'enfant donnant lieu à l'amour maternel ou bien destructrice, faisant place à l'abandon. Cela dépend de la mère, qu'elle soit capable de ne pas être submergée d'angoisse par la demande de l'enfant et qu'elle puisse le nourrir suffisamment : ni trop, ni trop peu. Encore une fois c'est question d'être suffisamment bonne (Winnicott, 1962). Si l'enfant rencontre trop de déceptions dans l'angoisse de sa mère face à ses demandes, cette angoisse termine par envahir tous les deux.

« (...) la haine, c'est ce qui pourrait structurer l'amour maternel, comme un amour qui autoriserait l'enfant à vivre. » (Benhaïm, 2001, p.21).

C'est-à-dire que la haine s'inscrit dans l'amour maternel. Pour que l'enfant vit, il faut que la mère renonce quelque part à son rêve maternel, celui qui dit de l'enfant de son désir, l'enfant merveilleux, l'enfant idéal. L'enfant qui naît génère aussi une perte pour sa mère, la perte de cet enfant qu'elle a été, de cet enfant désiré, de cet enfant projeté. La mère suffisamment bonne est aussi la mère suffisamment haineuse, celle qui est capable de glisser de la fusion vers le constat de ce bébé déjà comme un autre, extérieur à elle. Si elle maintient son illusion à lui, ce n'est pas pour autant qu'elle sera elle-même captive de cette conviction que tous les deux font un.

Conrad Stein (1987) est l'un des premiers à aborder la question de la haine liée à la maternité. En relisant le complexe d'Œdipe tel que Freud l'avait présenté, il ouvre la voie à une relecture sous la perspective de Jocaste et de son côté haineux envers son fils. « Il se peut que le refoulement de l'image dont il vient d'être question soit à l'origine des tentatives réitérées de Freud de dénier une quelconque existence à toute hostilité foncière parmi les sentiments qu'une mère peut porter à son fils ». (p.18). Le corollaire de ce déni c'est aussi dans le fait que Freud paraît ne pas tenir en compte l'hostilité qu'un fils peut avoir envers sa mère. Dès qu'il s'agit d'hostilité, il se centre plutôt sur la dyade mère-fille, sans jamais l'examiner dans tous ses aspects et dans toutes ses directions.

Stein discute l'aveuglement freudien quant au fait que c'est Œdipe qui dévoile à Jocaste sa condition d'être sa mère à partir de laquelle elle se suicide. C'est-à-dire que la légende d'Œdipe est « un matricide censuré ». (Stein, 1987, p.26). Par conséquent, Jocaste défunte convoque les Erinyes pour que ces déesses poursuivent Œdipe, dévoilant la haine maternelle. C'est à ça que Freud ferait référence lorsqu'en *Deuil et mélancolie* (1917) il annoncerait que « l'ombre de l'objet est tombée sur moi ». L'ombre de l'objet qui tombe étant les Erinyes d'une mère qui persécutent le sujet en forme de surmoi.

« L'ombre de l'objet est tombée sur le moi. Voilà qui peut rendre compte de cette dépréciation de soi qui, seule, selon Freud, distingue la mélancolie du deuil. Les termes que Freud emploie me paraissent toutefois un peu faibles et je serais porté à penser qu'il s'agit non seulement de la dépréciation, mais aussi de la haine de soi : la haine d'une mère est tombée sur moi, d'où résulte que je me hais. » (Stein, 1987, p.35).

L'œuvre freudienne et l'un de ses piliers conceptuels témoignent ainsi de la présence de l'hostilité dans le cœur même du sujet. L'hostilité dérivant d'une hostilité du lien mère enfant et, plus spécifiquement, d'une haine de la mère envers l'enfant ainsi que l'inverse.

La haine, l'hostilité et même l'ambiguïté sont des tabous lorsqu'il s'agit du vécu des femmes en tant que mères. Là, dans leur vécu réel et quotidien de la maternité pleine de paradoxes, de contradictions et, pire, de sentiments ambiguës, les femmes se retrouvent seules et isolées, sans avoir une reconnaissance de ce qu'elles vivent ni un espace de partage où ça soit légitime de l'exprimer.

En plus de l'isolement fruit d'une symbiose mère bébé nécessaire au tout début de sa vie et de l'isolement défensif contre l'ambiguïté de ce lien mère bébé fruit du décalage entre le bébé réel et le bébé imaginaire vécu par la mère dans le quotidien de son expérience de maternité réelle, il faut aussi tenir compte de **l'isolement dû à des événements de vie, à des conflits avec la famille, aux séparations, aux distancements, aux changements**. Ainsi, il se peut que des événements viennent interférer, rendre difficile ou même s'opposer à ce procès de constitution du bébé et de sa mère à leur rythme.

Parfois c'est l'obligation de retourner au travail qui entre en conflit avec le besoin et l'envie ressentis de rester à côté de son enfant. Conflit qui peut gérer une culpabilité irréparable chez la mère qui reprend son travail la tête ailleurs, ou bien un vécu d'ostracisme, de ne rien faire de ses journées ou de dévalorisation lorsqu'elle décide d'arrêter de travailler pour s'occuper de ses enfants. En plus de cette dévalorisation et de cette condamnation quoi qu'il en soit de son choix, cela crée un isolement plus profond du fait que cette femme se sépare de son réseau social lié au travail et que ça restreint sa circulation autour des enfants, de la maison et des ambiances liés à la circulation avec des enfants en bas âge : le pédiatre, le médecin traitant, la PMI, le parc des jeux...

Néanmoins, dans cette circulation liée à la naissance du bébé, il peut en avoir aussi des événements déclencheurs de l'isolement. Ce sont les pressions sociales à propos de la façon dont la maternité doit être vécue lesquelles, à travers les discours qui lui arrivent par la bouche des médecins, des professionnels de santé, des professionnels de la petite enfance, des amis, des connaissances, des articles, de la presse et dans autant d'autres formes qui font que cette femme se sente bombardé par une infinité d'injonctions s'interposant entre elle et le bébé. Tous ces autres lui disent comment être mère et ça ne correspond pas à son vécu, ce qui peut créer une opposition insoutenable de laquelle il va falloir sortir soit en privilégiant les avis des autres, ces figures d'autorité, soit en essayant de garder sa place de sujet de son expérience et d'auteur de ses décisions quant à la façon de mater.

En plus, il peut se rajouter le conflit avec le père de l'enfant ou avec la famille des uns et des autres, par exemple, qui peut affaiblir la confiance de cette femme en elle-même et dans sa façon de mater, allant jusqu'à des ruptures. Les exigences de ces autres la dévient de cette attention presque exclusive à son enfant, créant des demandes latérales auxquelles elle se sent aussi dans l'obligation de répondre. C'est le mari qui demande de l'attention, en se plaignant du lien trop étroit entre sa femme et leur enfant. Ou bien la famille qui exige de participer à la routine des soins de ce bébé sans avoir été sollicitée d'une quelconque manière. Ou les remarques concernant la maison mal rangée, son apparence mal entretenue, concernant la maman, son corps modifié par la grossesse et par l'accouchement... bref, tout ce qui renvoie à un après la venue de ce bébé comme le bouleversement d'un état idéal de fonctionnement qui devait être rétabli. C'est la demande d'un investissement ailleurs que dans ce lien mère bébé dans lequel elle se retrouve. Cet investissement en plus s'avère lourd et à l'opposé de ce qu'elle peut ou de ce qu'elle veut faire. Le conflit s'installe et il peut mener à des séparations

et à des ruptures, laissant cette mère et son bébé dans une situation de perte de leur réseau d'appui, de fragmentation des liens et d'isolement social et affectif.

Le retour au travail, la perte d'un réseau d'antan, les conflits avec le père du bébé ou avec la famille, les discours des professionnels autour de la petite enfance fonctionnant comme élément de pression dans la façon de vivre la maternité... tout cela crée des contraintes supplémentaires pour cette femme dans le contact avec son bébé et, au lieu de l'appuyer, fonctionne comme des obstacles rendant son devenir mère plus difficile. Ce sont des événements qui la laissent isolée dans son vécu, sans réseau d'appui, sans occasion de partage, poussée par d'autres contraintes que juste celle de se dédier à son bébé. En plus, ces événements perturbateurs peuvent provoquer un isolement de la dyade mère bébé en tant que réaction de défense de la part de cette mère contre ce monde perçu comme une menace.

Certes, la symbiose mère bébé des principes doit faire place à une dépendance relative (Winnicott, 1963) dans laquelle entre la mère et l'enfant le monde s'impose. Cette fusion permise par la mère au nom de la manutention de l'intégrité corporelle et psychique de son bébé est une espèce de concession de laquelle doit advenir la capacité de cet enfant de construction de l'objet, ou bien d'un dehors et d'un dedans. Cela ne veut pas pour autant dire que ce premier moment ne soit pas important ou qu'il serait censé être interrompu au plus vite par crainte que cette fusion puisse s'éterniser du au manque de capacité de cette mère à frustrer son enfant.

L'enfant qui gagne corps rappelle sans cesse à la mère l'incontournable de la castration. Pas besoin d'en rajouter. La fonction du père c'est d'être présent pour la mère et de pouvoir, peu à peu, lui permettre de détourner son regard de l'enfant. Mais cette fonction, ou bien ce que le sens commun en conçoit, crée une espèce de méfiance par rapport au lien mère bébé du côté du père et de son entourage. Il faut couper, et au plus vite, cette proximité si intime, au nom de la menace que ça représenterait pour le bébé de rester coincé dans une telle situation. Dans le monde actuel, il n'y a pas assez de temps ni de tolérance envers une mère et son bébé desquels on exige que l'autonomie se fasse au plus vite. Mais à quel prix ? Au prix d'une possible violence de l'arrachement de sa mère à lui pour l'enfant, au prix d'une intromission trop précoce du monde, au prix d'un événement traumatique. C'est ce que Winnicott (1962) nomme comme « éprouver une angoisse inimaginable » pour ce qui est du bébé.

L'isolement des femmes enceintes et des jeunes mères ne se restreint pas à cette condition de renfermement dans le lien mère-bébé, ni au manque de partage du vécu émotionnel ambiguë lié à la maternité ou à l'isolement voulu pour se protéger à soi et au bébé des interférences d'un monde qui insiste en se présenter trop tôt. Il peut en avoir d'autres éléments qui renforcent encore plus cet isolement, créant une situation de risque pour les deux, tels que le conflit avec le père, l'entourage, les ruptures, les pressions sociales, les discours d'autorité sur ce qu'elle doit faire ou sur comment elle doit vivre la maternité... Il y a aussi et parfois un autre facteur capable de rajouter de l'isolement au vécu de ces mères : **elles peuvent éprouver un surplus d'isolement du fait d'une migration**. La migration c'est alors le second facteur que j'ai choisi d'examiner par la suite dans cette réflexion.

3.2) La maternité et la migration : un double isolement ?

« you broke the ocean in
half to be here.
only to meet nothing that wants you.

- immigrant » (Waheed, 2013, p.05)²

Une mère isolée, ou bien une dyade mère enfant isolée, c'est une situation de grande vulnérabilité pour ces deux composants. Que ça soit du à une séparation précoce entre la mère et le père de cet enfant, à un manque ou à une rupture de contact avec la famille pour n'importe quelle raison, à une prise de distance des amis d'antan du au changement de vie ou à l'arrêt du travail, à une prise de distance géographique de la famille du à un déménagement ou bien à la migration de cette mère et de ce bébé avant ou pendant la grossesse ou après sa naissance, tout facteur constituant une raison d'isolement pour cette mère et son bébé peuvent devenir une source de stress, de difficultés et de troubles plus ou moins importants pour les deux.

La migration n'est pas un facteur obligatoire d'isolement des mères et de ces enfants, mais elle peut rajouter des difficultés supplémentaires pour que la maternité soit construite et vécu, tout autant pour la mère migrante que pour son bébé. Que cette femme arrive enceinte ou déjà mère ou qu'elle éprouve toute cette expérience de grossesse et de maternité sur place, le plus important paraît être la qualité des liens qu'elle aura ou qu'elle saura construire avec son entourage et aussi avec les professionnels de santé et de la petite enfance qu'elle côtoiera en tant que femme enceinte et jeune mère. Mais revenons un instant aux difficultés supplémentaires auxquelles cette femme pourra être confronté du fait d'être une migrante :

3.2.1) Le choc des cultures, la pression de s'adapter à celle du pays d'accueil et l'acculturation.

Tout d'abord, la difficulté concernant la migration proprement dite et tout ce qu'elle implique pour chaque sujet migrant.

² « tu as cassé l'océan
en deux pour être là.
juste pour rencontrer rien qui veut de toi. »

- migrant » (traduction libre).

« (...) la migration est le plus souvent bien plus qu'un stress adaptif. Elle implique une rupture des enveloppes qui permettent de contenir les pensées. Comme dans tout traumatisme, il s'agit, avec la rupture du pare-excitation, d'un envahissement par des émotions, sensations difficilement symbolisables. La rupture des cadres de pensée s'accompagne du sentiment que tout ce qui était naturel ne l'est plus (...). L'accès au statut d'étranger par la migration, avant même d'être un fait social ou juridique, est un fait existentiel et subjectif, producteur d'angoisse, de dépression, voire de dépersonnalisation. » (Giraud, 2010, p.71-72).

Pour toute personne migrante, l'arrivée en pays étranger entame un dur et long travail. S'installer ailleurs veut dire s'insérer dans un quotidien autre dont on ignore les codes d'accès. Même les tâches les plus banales peuvent se révéler compliqués du à cette ignorance, faisant que le migrant se sente perdu, sans repères et isolé. La barrière de la langue peut se rajouter à cette méconnaissance rendant encore plus difficile le contacte et la recherche des informations.

S'installer dans un autre pays oblige à tout réapprendre : les documents, les bureaucraties administratives, le permis de conduire, le parcours en service de soin, le parcours dans l'éducation, les aides sociales, les impôts, le travail, les droits, les devoirs.... Bref, tout est nouveau et l'expérience antérieure ne sert pas forcément comme base pour réaliser les mêmes démarches dans le pays d'accueil. Il faut « s'adapter ».

« Les parents, ceux qui ont fait le voyage, acceptent souvent (mais ont-ils le choix) la place d'un 'immigré en voie d'intégration'. Ils l'acceptent parce qu'ils sont dans un processus d'acculturation qui leur fait espérer que leurs enfants seront inscrits dans cet autre monde et qu'ils récolteront les fruits de leur 'sacrifice'. Mais voilà, le prix de l'acculturation est bien lourd, c'est parfois celui de l'effacement de l'identité. » (Moro, 2002, p.19).

Cette adaptation c'est une chose demandée par les accueillants à juste titre. Lorsqu'on reçoit quelqu'un, un invité, on se dit que c'est à lui l'effort de venir vers nous. Parler la langue du pays d'accueil, se conformer à ses règles, à ses coutumes, accepter de suivre les voies établies collectivement pour l'usage, le partage et la préservation de tout ce qui est commun, y compris la mémoire et l'histoire. Bref, un minimum d'effort et d'ouverture envers l'autre qui nous reçoit afin de rendre la communication et l'échange possible. Le but c'est d'être inclus,

de faire partie et de pouvoir s'approprier de ce pays, de cette culture, de cette façon de vivre la vie afin d'y construire un projet de vie.

Néanmoins, une personne arrivant en pays étranger porte avec elle son histoire, ses parcours, sa culture, sa langue, ses repères. Et tout cela définit en grande partie son identité, la façon dont elle se voit et la façon dont elle peut se dire. Du coup, cette adaptation nécessaire, ce mouvement d'ouverture vers l'autre veut aussi dire un renoncement d'une partie de soi, une perte des références, une acceptation de laisser de côté le connu et d'aller vers l'inconnu. Bref, toute adaptation crée une acculturation, un renoncement de soi et de ses repères au nom de ce nouveau monde dans lequel on veut s'inscrire. Ce qui comporte forcément un risque.

« Les migrations modifient la nature même des sociétés qui les accueillent, elles entraînent des processus de métissages profonds qui transforment l'identité collective dans une respiration vivante et ouverte. Ce processus est identique à celui qui traverse les migrants eux-mêmes, individuellement et collectivement : ils s'acculturent, se confrontent à des représentations et à des manières de penser, de dire et de faire qui les changent. Leur identité se modifie dans un processus long, parfois douloureux mais toujours créatif. Appelons ici ce processus 'acculturation' chez les migrants et 'transformation' chez les accueillants, même s'il s'agit du même processus en miroir – l'ensemble constituant le métissage des groupes, des individus, des pensées. » (Moro, 2002, p.25-26)

Nous pouvons revenir à Freud (1919) et à ce qu'il dit à propos de l'étranger : il est d'une certaine manière une facette du familier. D'où la méfiance, la terreur et la repousse qu'il provoque. C'est le retour du refoulé, l'inquiétant familier indésirable et bien caché à l'intérieur de chacun qui fait surface lorsque l'étranger croise la frontière entre le dehors et le dedans. Et cet aussi fréquemment par un refoulement qu'il paye son entrée, son « inclusion » : le refoulement de soi, de ses origines, de sa langue, de sa culture. Il renonce à quelque chose de soi afin de « se fondre dans la foule ». C'est ce qui est caractéristique de tout phénomène de masse : la pression envers une identification dans laquelle toute différence doit être dénié au nom de ce qui garantit la cohésion du groupe. Et autant tout s'égale à l'intérieur de ce groupe en dépit des différences, tout ce qui leur est étranger est perçu comme une menace. Encore selon Freud (1921) :

« Quand l'hostilité est dirigée contre des personnes qui par ailleurs ne laissent pas d'être aimées, nous qualifions cela d'ambivalence du sentiment et nous nous expliquons ce cas de façon sûrement trop rationnelle par la multitude de facteurs occasionnant des conflits d'intérêts qui se produisent justement dans des relations intimes. Dans les cas des aversions et répulsions surgissant sans détour envers les étrangers vivant près de nous, nous pouvons y voir l'expression d'un amour de soi, d'un narcissisme cherchant à s'affirmer et se comportant comme si la survenue d'un écart par rapport aux caractéristiques de son développement individuel impliquait la critique de ceux-ci et une invitation à les remodeler. Nous ne savons pas pourquoi cette irritabilité est censée se focaliser précisément sur ces différences de détail ; mais il est indéniable que dans ce comportement, les hommes manifestent une propension à la haine, une agressivité dont l'origine est inconnue et à laquelle on serait tenté d'attribuer un caractère élémentaire. » (p.1317-1318).

Cela revient à dire que les mouvements d'acculturation chez les migrants et de transformation chez les accueillants tels qu'en parle Moro (2002) ne sont pas faits sans violence. Ils sont, quand même, une réaction de part à part pour se défendre de la violence de l'autre. La violence de l'altérité de l'étranger qui s'impose s'atténue dans une adaptation plus ou moins réussie. La violence de l'altérité de celui qui exige l'adaptation s'adoucit dans la mesure que le contact avec l'autre le transforme.

Pour ce qui est du migrant, cette pression adaptative risque de créer un conflit entre ce à quoi on doit renoncer pour être reconnu dans le pays d'accueil et ce de sa culture qu'on essaye de conserver. C'est un conflit entre des identifications et des besoins d'identifications qui s'opposent. Et lorsqu'il y a conflit, il y a opposition. Et lorsqu'il y a opposition, il y a une fixation dans des positions à être défendues, voire une immobilisation et une impossibilité de dialogue. C'est là qu'on ouvre la porte aux névroses, selon Freud. Et qu'on pourrait penser qu'on ouvre aussi la porte, dans le cas de la migration, à des innombrables malentendus, à un possible isolement comme défense et, à l'extrême de cet endurcissement des positions, à la violence de part à part. Ne pas reconnaître les différences c'est « faire le lit du racisme » (Moro, 2012).

Dans les meilleurs des cas, ce qui va se produire lors de cette rencontre entre le migrant et le pays qui le reçoit, c'est une construction. La création d'un savoir jongler entre l'avant et l'après, entre la culture du pays d'origine et celle du pays d'accueil, entre les anciens repères

et les nouvelles, entre la langue maternelle et la langue du pays. Ou bien ce que Moro (2002) appelle « métissage », quelque chose qui n'est pas une adaptation dans le sens d'une acculturation et d'un renoncement de soi mais plutôt un tissage entre deux références, entre deux cultures, entre deux langues dans le but d'une construction plus complexe. Comment favoriser cela ?

3.2.2) Le manque de la famille et du savoir faire familial et communautaire pour ce qui est de la grossesse et de la maternité.

On passe par la suite aux difficultés qu'une femme migrante peut avoir du fait de vivre une grossesse et la maternité en situation migratoire.

S'installer dans un autre pays c'est, dans une certaine mesure, une rupture avec la langue, les valeurs, les codes culturels, la famille, le mode de vie. En plus, c'est une perte du *continuum* transgénérationnel que nous avons établi antérieurement dans ce texte comme un aspect primordial de l'expérience de la maternité. Les ancêtres des migrants restent fréquemment dans le pays d'origine et, avec eux, toute une histoire familiale liée à l'expérience du devenir parent se perd. Cela peut rendre la tâche du devenir mère, par exemple, très difficile, voire impossible, vu le manque de cet apport culturel et familial aux identifications et aux idéalizations nécessaires pour que cette femme puisse travailler en soi la question de la maternité et retrouver sa place dans ce nouveau monde lors de l'arrivée d'un enfant.

Notre culture et ce qu'elle dit à propos de la maternité, de l'enfance, de l'enfant influencent notre manière d'être mères et de faire avec nos enfants. De ce fait, la mère migrante est soumise à des exigences contradictoires, comme quoi elle serait censée intérioriser les valeurs du pays d'accueil en même temps qu'elle devrait transmettre à l'enfant les valeurs de son pays d'origine. Les soins, les questions d'alimentation, de sommeil, de santé, bref tout thème lié à l'enfance peut avoir un biais culturel, une réponse traversée par la façon dont une telle culture conçoit l'enfance, la santé, l'éducation... Ce qui veut dire que les réponses que cette mère rencontre autour d'elle ne correspondent pas forcément à ce qu'elle connaît de par son vécu antérieur. Et, d'un côté, la pression sociale pour qu'elle réponde tel qu'on le fait dans le pays d'accueil la pousse parfois à des actions vides de sens pour elle, voire en totale opposition à ses convictions, ce qui peut générer de la souffrance, de la détresse ainsi que l'envoi d'un tas de messages ambigus au bébé par rapport à ce qu'elle lui fait.

De l'autre côté, le réseau d'appui de cette femme dans son vécu et dans ses gestes en tant que mère pour qu'elle puisse se sentir légitime dans sa position peut être si distant que la distance géographique avec son pays d'origine. Sans sa propre mère, sans ses ancêtres, sans les autres femmes, les autres mères, les modèles et les savoir-faire de sa culture à soi, dans la distance trop importante avec tout ce que lui est familier, elle peut se retrouver larguée et dans un état de grande solitude. C'est comme si elle devenait un enfant en total désarroi qui doit s'en occuper d'un autre. Ou bien, en faisant appel à une autre image, c'est comme si elle devait être en mesure de porter ce bébé psychique et physiquement alors qu'elle n'est pas portée elle-même en tant que mère par un réseau d'étayage. Cette situation rend autant l'enfant que la mère vulnérables.

« La mère accouche seule dans un monde étranger avec tout ce que cela comporte de risques et d'incertitude. Elle devra s'ajuster à son bébé et apprendre à être mère sans l'aide de ses 'commères' (mères avec), contrairement à l'usage dans les sociétés traditionnelles, où le groupe accompagne tous les moments initiatiques comme le sont la grossesse et la naissance de l'enfant. Dans ces premiers échanges, le bébé va être imprégné des bagages que la mère a apportés avec elle : une langue, des manières d'être et de faire, un rapport au monde, des techniques de soins... Au cours de cette période, la mère est confrontée à des tâches contradictoires : protéger l'enfant, l'investir, l'aimer à sa façon, mais aussi le préparer à la rencontre avec le monde du dehors, dont elle ne connaît pas forcément les logiques. » (Moro, 2002, p.56).

Toute personne appréhende le monde à travers les catégories déterminées par sa culture. Cela veut dire qu'entre elle et le « réel » il y a la perspective culturelle qui s'interpose et qui lui donne les codes pour en accéder. Lors d'une migration, ce tout ce système de codage qui change, faisant de sorte à que cette personne perde ses repères. Ses instruments de perception du monde ne fonctionnent plus et elle perd son assurance quant à la sûreté de ses perceptions. Cela, pour la mère migrante, peut lui faire vaciller dans sa compréhension de ce qui est de son vécu de la maternité et, en plus, de ce qui est de son enfant et ses besoins, créant un état de confusion et d'incertitude.

N'importe quelle femme enceinte est dans un état de vulnérabilité du fait de sa grossesse. C'est ce à quoi Bydlowski (2000) fait référence en parlant de transparence psychique. Ses

désirs, ses conflits, ses mouvements sont à fleur de peau. Ils apparaissent, ils se dévoilent facilement. Tout ce qui est de l'ordre de l'archaïque, du refoulé, de l'héritage, de l'enfantin peut refaire surface au moment de la grossesse, de l'accouchement ou dans le tout début de la vie en tant que mère vu l'immense bouleversement psychique que cette expérience provoque. Or, la migration peut potentialiser cette transparence psychique chez les jeunes mères rajoutant à ce qui remonte du point de vue individuel un remontage aussi de tout ce qui, de la culture et des anciennes générations, fait référence à la maternité, au maternage, à l'enfant et à l'enfance.

« Au plan culturel et anthropologique, la maternité apparaît traditionnellement comme l'expression privilégiée de l'affirmation de l'appartenance au groupe par le biais de la structuration de la filiation. Naissance, vie et mort sont vécues et acceptées dans une dimension où l'appartenance au groupe, « moi collectif », est la donnée de base. La dyade mère-bébé constitue une sorte de microcosme du milieu et de la culture ambiante. » (Ferradji, 2010, p.12-13).

En situation de migration, le vécu de la maternité affirme une appartenance à quoi ? Au groupe d'origine ? A la culture d'origine ? Au monde et à la culture d'accueil ? Bien qu'elle puisse affirmer cette multiplicité d'appartenances, voire mener au métissage tel que Moro le conçoit (Moro, 1994, 2002 ; Baubet & Moro, 2009) le plus souvent dans le vécu des mères migrantes c'est plutôt question d'une non appartenance à où que ce soit, de la perte totale des références, du vécu d'un non-lieu tel que Marc Augé (1992) l'a défini.

On peut faire une analogie entre ce qui se passe pour la migration et pour le vécu de la maternité, les femmes se retrouvant dans un non-lieu dans lequel elles ne sont plus ce qu'elles ont été auparavant et elles ne sont pas encore ce qu'elles songent devenir, c'est-à-dire, mères. Pour ce qui est de la migration, le non-lieu c'est cet état dans lequel les références du pays d'origine ne servent plus, ou pas totalement, et celles du pays d'accueil n'ont pas encore de sens. On rassemble les deux et on peut facilement arriver à une mère en situation de détresse due à la défaillance de ses références à propos de soi-même et de ses possibilités d'être mère intensifiée par sa condition d'être aussi une migrante. En outre :

« Les femmes enceintes dans la situation de migration vont être exposées à une double vulnérabilité : celle psychique, singulière des futures mères en rapport avec ce déplacement

identitaire majeur qui constitue le passage de fille à mère en devenir, avec reviviscence des conflits et expressions des émotions ; et se rajoute en la potentialisant la vulnérabilité liée à l'exil (cet autre entre-deux) avec tous ses bouleversements. » (Davoudian, 2007, p.157).

L'isolement social, la perte des repères et d'étayage culturel influent sur l'établissement de la relation mère-enfant. C'est ce qui montre, entre autres, Panaccione (2013) dans son article à propos des mères migrantes qui perdent la référence primordiale d'un habitat comme lieu d'ancrage dans lequel construire leur expérience de la maternité. Sans domicile fixe, elles errent tout autant que leurs identités vacillent et cela dévoile la difficulté de ces femmes pour fabriquer un lieu psychique autant que physique dans lequel l'accueil de leur bébé serait possible. Cela peut débaucher sur une difficulté pour porter le bébé – dans le sens du *holding* winnicottien (Winnicott, 1960) – de le soutenir au sens propre ainsi que dans la continuité de son existence corporelle et dans le temps.

3.2.3) La langue et la façon de dire et de vivre le devenir mère

En continuité avec les difficultés dues à la migration et au vécu de la maternité en situation migratoire, nous abordons aussi la question de la langue comme l'un des facteurs principaux d'isolement condensant en soi autant l'impossibilité de dire (du fait de ne pas parler la langue du pays d'accueil) que l'impossibilité - en conséquence de cette première – de dire la maternité.

Le langage a un rôle essentiel dans la constitution de l'individu et de son rapport au monde. C'est une porte d'accès à une culture et à ses codes, un véhicule de transmission et de partage de l'histoire, des vécus, des sentiments, des lois, des coutumes et même des non-dits et des tabous. Tant au niveau d'individu à individu, au niveau familial quant au niveau d'une collectivité toute entière, c'est le langage qui assure la communication, la transmission et la circulation de tout ce qui identifie ces gens et cette communauté en tant que tels ainsi que de tout ce qui leur différencie du dehors ; ce qui leur donne une place, des repères, une façon de voir et de se situer dans le monde.

« La rencontre avec une langue seconde ne se réduit pas à l'acquisition d'un nouveau système linguistique. Cela implique également, et de manière concomitante, la confrontation de deux (voire plus) univers culturels. » (Sanson, 2010, p.54).

C'est par la langue que le migrant constate son exclusion de l'univers du pays d'accueil. Certes, il y a la différence inscrite dans l'apparence des gens, leurs habits, leur gestuelle, leurs traces physiques... Il y a aussi la différence bâtie en architecture et en paysage urbain, dans la forme des maisons, des rues, dans la présence ou l'absence de la nature... Et il y a aussi la différence traduite, ou non traductible, en langage. Le langage écrit des mots incompréhensibles sur les affiches, sur les façades, sur les documents... Le langage parlé lors de chaque contacte quotidien qui s'avère un impossible de la communication. Le langage des émissions à la télé, des appels téléphoniques... Le migrant se voit dans un effort permanent de compréhension dans lequel il s'épuise en tentant de capturer des mots, des phrases, des sens, des références toujours plus rapides, plus subtiles et plus fuyantes que ce dont il est capable d'absorber.

C'est aussi à travers du langage que la mère nomme son bébé. Elle lui parle dans son ventre, elle lui parle après sa naissance. Elle lui parle et elle parle de lui dans sa langue, qui sera la langue maternelle pour cet enfant. Comment faire lorsque cette langue devient un secret partagé juste entre l'enfant et sa mère ? Comment faire lorsque cette langue n'ouvre pas à l'extérieur et qu'elle se retrouve enkysté en permanence dans ce rapport duel et que, de ce fait, elle risque d'enkyster aussi mère et bébé dans une communication non communicable ? Comment faire lorsque cette langue ne traduit pas pour la mère ni pour le bébé le monde autour d'eux et ne leur offre aucun recours pour aller dans cette direction ? Comment faire lorsque cette langue partagée entre mère et enfant ne leur permet pas d'accéder au monde les entourant ? Avec quels instruments aller vers le monde sans que la langue en sert de pont ?

La langue véhicule du partage peut aussi devenir source d'isolement pour la mère migrante de ces deux façons : d'un côté elle se voit exclue des références culturelles du pays d'accueil dans la mesure où elle ne parle pas la langue française. Ou, même lorsqu'elle la parle, il y a quelque chose du sens subliminal des phrases, des mots, des intonations qui lui échappent, lui donnant accès seulement au sens superficiel de ce qui est dit. De l'autre côté, cette mère peut se voir aussi isolée et renfermée avec son enfant dans une langue maternelle qui ne leur facilite pas l'accès au monde. Alors elle se retrouve porteuse et « transmetteuse » d'un monde qui ne rend pas forcément possible ni à elle ni à son enfant de se construire dans ce monde dans lequel ils vivent. Comment réaliser cette fonction d'ouverture envers le monde si entre son monde et celui du dehors tout paraît crypté ?

La langue et l'accès aux codes culturels, le besoin d'intégration et la pression vers un renoncement de soi, l'expérience de la maternité dans un contexte d'absence de points de repères pour son vécu... voici quelques difficultés importantes à partir desquelles la migration peut influencer la maternité par un approfondissement de l'isolement de la femme devenue mère. Est-ce qu'il y a des choses à faire pour combler ce double isolement ?

3.3) Une insertion possible pour la mère migrante

Comment rompre avec ce double isolement ? Comment créer des liens et favoriser un réseau dans lequel la mère migrante puisse s'inscrire afin de trouver les moyens de mieux vivre sa maternité ?

Mon pari – et aussi mon hypothèse – c'est que cela a déjà lieu, cette construction de lien et de réseau, dans les endroits par lesquels cette femme circule. **C'est-à-dire que cette femme migrante doublement isolée, du fait d'être mère et d'être migrante, fréquente obligatoirement certains espaces, certains services, certaines institutions et c'est là, dans ces endroits pas forcément conçus dans le but d'accueillir sa problématique, qu'elle pourra néanmoins trouver un accueil, une écoute, un partage et une possibilité d'inclusion.**

Mestre (2015) affirme que : « L'insertion dans la société d'accueil, pour les femmes, se fait en général par le contact avec les institutions de soin et du social lorsqu'elles deviennent mères, les hommes s'insérant jusqu'à présent de façon préférentielle par l'obtention d'un travail ». (p.209).

C'est-à-dire que la femme enceinte et la jeune mère devront forcément parcourir les institutions de soin pour le suivi de leur grossesse et pour le post natal. De même, elles auront affaire à moment donné aux institutions du social pour tout ce qui sera liée à la garde de leur enfant. Sous prétexte du suivi médical, du suivi du nouveau né, de l'insertion en crèche ou en halte garderie ou bien de la fréquentation des espaces pour enfants et parents dans le but de sociabiliser les enfants, voici que cette femme parcourt un nombre de services où, selon l'ouverture et la sensibilité des équipes à ses doutes, à sa détresse et à son isolement, elle sera plus ou moins vu et plus ou moins tenue en compte. C'est là, à ces endroits, qu'il faut agir. C'est là, à ces endroits, qu'on agi déjà.

Dans un numéro spécialement dédié au thème des lieux d'accueil de la petite enfance en tant que constructeurs des nouvelles parentalités, la revue *Spirale* (2015/3, n°.75) se penche sur le thème à partir des réflexions et des témoignages de plusieurs acteurs institutionnels de ce genre de service. Déjà dans la présentation, Ben Soussan (2015) se demande :

« Les lieux d'accueil de la petite enfance ne figureraient-ils pas ces nouvelles terres où se travaillent l'égalité, la fraternité, la liberté, la laïcité, la solidarité ? » (p.13) En outre, ce sont des lieux de culture au sens freudien, c'est-à-dire, des lieux dans lesquels l'humain paye le prix de la civilisation en renonçant à sa toute-puissance et à la satisfaction de ses pulsions à tout prix au nom de l'inscription dans une collectivité qui le protège d'être soumis à la violence de la force. (Freud, 1929).

Outre que leur fonction légitimée par les décrets des années 2000 (Latuillière, 2015) insistant sur l'inclusion des parents dans les services pour la petite enfance ainsi que sur la consigne pour que ces services aident les parents dans l'exercice de leurs fonctions, ces lieux d'accueil terminent par ouvrir aussi sur tout ce qui de cette expérience des parents puisse être liée à la migration.

Du coup, c'est ce qu'elles font, les équipes. Dans des services divers, dotés de missions diverses, il arrive à moment donné que les professionnels se rendent compte qu'ils reçoivent des mères isolées et, d'entre elles, des mères migrantes. Et le plus courant c'est qu'ils mettront en œuvre des dispositifs plus ou moins formels afin de faire la place à ces mères pour qu'elles y viennent, pour qu'elles s'y installent, pour qu'elles y circulent. Pour qu'elles en puissent parler, pour qu'elles soient écoutées, pour qu'elles partagent. Bref, pour qu'elles construisent lien. Un lien autre avec leur enfant si jamais ça s'avère difficile, un lien les unes avec les autres dans le partage des expériences communes, un lien avec les professionnels dans l'échange d'informations dans un cadre non menaçant. Enfin, un lien avec la culture et le mode de vie du pays d'accueil incarné, en dernière instance, dans tous ces personnages. Comme quoi l'inclusion se fait dans le quotidien, parfois de façon latérale, comme effet secondaire d'un autre projet, de façon fréquemment très simple. Voyons certains exemples.

4) L'accueil des mères migrantes dans les espaces dédiés à la petite enfance.

4.1) Le lieu d'accueil enfants parents de la PMI Perpignan Sud³.

Tout commence dans les années 2000 avec l'éducatrice des jeunes enfants du service et son projet de faire une activité en salle d'attente avec les enfants dans le but de leur préparer pour la scolarisation. Ces salles d'attente sont converties alors en salles de jeu.

Rapidement l'objectif premier des salles d'attente de focaliser sur l'éveil des enfants dans le but de les préparer pour l'entrée à l'école se montre secondaire, dans la mesure où l'évolution même du dispositif d'accueil fait comprendre que travailler sur les enfants est un moyen de travailler sur la parentalité. En partant sur ce constat, l'éducatrice et les puéricultrices menant le projet le transforment en créant un lieu d'accueil enfants parents, dans un espace spécifiquement aménagé pour cette fin.

A cette époque il y avait des accueils enfants parents sur Perpignan déjà, inspirés de la Maison Verte de Françoise Dolto (2009), dont le but était de travailler sur les difficultés précoces des enfants avant même qu'elles se convertissent en troubles. Et pour cela, la stratégie était celle de travailler sur le lien enfant parent et sur les conséquences de ce lien, tout autant que sur des éventuels dysfonctionnements de ceci pour le développement de l'enfant.

De toute façon, hormis l'existence de ce genre de projet sur place, les parents n'y allaient pas. Ou bien, les parents qui fréquentaient la PMI n'allaient pas à la Maison Verte ni à ses congénères non plus. D'un côté, c'était dû à une « différence de public, avec l'idée que la PMI est destinée aux parents défavorisés tandis que la Maison Verte accueillerait les parents plus aisés », dans une démarche plus intellectuelle et réfléchie concernant leur expérience en

³ L'historique de cette action menant à la création d'un LAEP à la PMI Perpignan Sud, ainsi que l'historique de la PMI proprement dite et les réflexions quant à la nature de ce travail sont le résultat des entretiens avec l'éducatrice des jeunes enfants responsable du projet. Mes propres réflexions sur le sujet seront présentées dans un chapitre qui se suivra, sauf mention en contraire.

tant que parents. Ce ne sont que des images, mais les images ont le pouvoir de coller aux établissements et de définir leur « visage », rendant impossible des fréquentations autres pour la plupart des personnes accueillies⁴. Bref, les parents constituant le public de la PMI n'y allaient pas. En plus, l'idée d'un espace pour eux ne leur paraissait pas avoir du sens, dans leur conviction que tout ce qui était prioritaire tournait autour du suivi de grossesse et du suivi du bébé, tout le reste étant du superflu. Du coup, ce qui leur aurait permis de fréquenter l'accueil proposée par la PMI a été justement le fait que « cet espace est annexe à la salle de consultation et légitimé de ce fait par le suivi de leur enfant ».

La non autorisation d'occuper un espace et un temps pour soi et pour son expérience en tant que parent n'empêchait pas pour autant que certaines mères viennent à la PMI sous prétexte d'une consultation toutes les semaines, y restant souvent tout l'après-midi. C'est à partir de l'observation de cette façon de circuler et d'occuper l'espace, ainsi que des possibles raisons pour qu'elles agissent comme ça tel que l'isolement, la solitude, le besoin de parler ou de sortir quelque part prendre l'air que l'éducatrice décide d'amener l'idée de la Maison Verte à ce public qui « ne voyait pas sa propre difficulté dans leur rôle de parents ». Ou bien, un public qui ne voyait pas comme légitime d'en parler où que ce soit. Le projet médical, le prétexte du médical aura servi, dans ce cas, pour arriver à l'éducatif.

La PMI a été créée après la guerre, dans le but de repeupler la France dans un moment où la mortalité infantile était haute. Elle se centrait sur le suivi de grossesse, la vaccination des enfants et la surveillance de la première année afin d'éviter les soucis de déshydratation dus au sevrage. C'était un service mené par les assistants sociaux, ce qui génère la révolte des médecins, craignant une intromission dans leur domaine de compétences. On décide alors que la PMI ne s'occupe pas des enfants malades et « qu'on fait que de la prévention ». Cela prend la forme des consultations gratuites pendant la grossesse et pour les bébés jusqu'à l'âge de 6 ans.

Dans les années 70 la problématique se déplace du repeuplement vers le handicap. Le but devient celui de repérer le handicap au plus tôt. De ce fait, le bilan de santé devient obligatoire à 4 ans. Se rajoute aussi à leur mission la visite aux écoles maternelles afin de

⁴ Pour tout vous dire, mon propre conjoint pédopsychiatre, qui pourtant travaille avec les médecins de PMI a été surpris quand jeune maman, j'ai trouvé du sens et de la chaleur dans cet accompagnement médical et de soutien à la parentalité en PMI. Les clichés ont la vie dure... Même chez les mieux informés...

repérer les enfants et les orienter si besoin. C'est aussi en ce moment qui augmente le numéro de femmes qui travaillent et qui auront besoin d'un mode de garde pour leurs enfants en bas âge. La PMI récupère alors les agréments des assistantes maternelles et l'ouverture des crèches dans le cadre de ses missions. Ensuite, tout ce qui est relatif à la contraception et à l'IVG est aussi récupéré par la PMI.

Avant, « la PMI c'était l'Etat ». Suite au gouvernement Mitterrand, il y a eu la décentralisation. Du coup, c'est le département qui gère la PMI. Ils sont obligés d'appliquer la loi et de se tenir aux missions de base mais, néanmoins, ils peuvent les développer tels qu'ils le souhaitent. Dans les Pyrénées-Orientales, cela permet de mettre l'accent sur les quartiers défavorisés.

Dans les années 80 la problématique n'est plus médicale, dans la mesure où tout le monde a accès aux services de santé et aux soins. « On se déplace vers l'éducatif ». On se centre sur les problèmes sociaux et économiques. D'autres professionnels intègrent la PMI et, à partir d'une démarche venant des médecins et des puéricultrices, « on décide de profiter du temps d'attente pour les consultations afin travailler avec les enfants dans leur éveil ». C'est dans ce contexte qu'ils surgissent, les groupes de salle d'attente mentionnés antérieurement, lesquels auront donné naissance aux accueils enfants parents. Ils gardent l'objectif de prévention à travers le jeu sous l'influence du projet de la Maison Verte. De même, ces groupes tiennent compte de la problématique de la périnatalité, l'une des missions du service.

Leur projet : mettre les enfants en position de jeu afin de montrer aux parents leurs compétences, c'est-à-dire, celles de leurs enfants tout autant que les leurs. En d'autres mots, l'idée était de faire voir aux parents les compétences de leur bébé. Et qu'ils puissent s'approprier des siennes aussi. Pour cela, on utilise notamment la référence au travail de Brazelton, dont le but ultime c'était de faire voir aux parents que « leur enfant est aimable ».

Tout en focalisant sur les bébés et leurs aptitudes, « on travaille notamment sur les parents et leurs comportements lors de ces accueils ». Par exemple, on travaille sur les limites et la façon de les imposer sans avoir affaire à la violence. C'est aussi l'opportunité d'établir un premier lien de socialisation en dehors de la famille pour certains enfants. « Les mères souvent ne s'autorisent pas un temps de plaisir avec leur enfant, se renfermant dans l'exécution des

tâches quotidiennes ». Du coup, c'est aussi une occasion pour avoir cette expérience d'un temps de plaisir en exerçant la maternité.

Il s'avère que beaucoup de choses soient exprimées par ces mères puisqu'elles peuvent être dites dans le contexte d'une situation de jeu. « Les gens s'autorisent à d'autres questionnements, on peut parler des choses traumatiques. On ne fait pas de diagnostique, mais on repère les difficultés ». On est dans un contexte « plus naturel ». Ensuite, lors des consultations, c'est un moment d'observation aussi. Avec le médecin et la puéricultrice, l'éducatrice partage leurs observations différentes. Le médecin, lors de la consultation qui s'en suit, valide ce qui se passe en salle d'attente.

Cependant, on n'y est que pour les enfants. Le temps de socialisation procuré par ces espaces d'accueil en est aussi pour les parents. Un échange entre les parents a forcément lieu et c'est le rôle à l'éducatrice de faire une médiation pour qu'ils entendent les uns les autres. C'est fréquent que les mêmes choses qui sont dites par les professionnels puissent être écoutées différemment lorsque c'est un autre parent qui parle. Un exemple : une maman qui s'autorise en espace d'accueil à dire, pour la première fois, que la maternité est difficile. C'est la magie et la puissance des groupes de pairs et d'entraide.

Le lieu d'accueil fonctionne aussi comme un « lieu ressource » pour les parents et, notamment, pour les mères qui composent la vaste majorité de sa fréquentation. L'enfant a des multiples besoins et « on peut les orienter vers d'autres services, comme la crèche, le parc, l'école... »

Il y a dans les espaces d'accueil une mixité de problématiques, mais non une mixité sociale. Certaines mères, surtout les mères migrantes, viennent pour la socialisation. D'autres viennent parce qu'elles trouvent une difficulté avec leurs enfants. D'autres encore viennent pour s'y réincarner. Elles ont déjà eu une histoire avec la protection de l'enfance et lorsqu'elles ont un autre enfant elles y reviennent dans le but de construire une autre histoire. C'est plutôt un parcours de réparation dans ce dernier cas.

La venue en accueil, le « prétexte », c'est parce qu'on a eu un bébé, non parce qu'elles, les mères, ont une déficience intellectuelle, une maladie psychique, un historique de toxicomanie.

Dans les mots d'une mère : « Vous m'avez sauvé la vie parce que vous ne m'avez pas vu comme toxicomane, mais comme maman ».

Plus récemment, la prévention et la protection se sont mises ensemble et la PMI commence à être vue comme la responsable pour placer les enfants. Cela fait que les parents se méfient des espaces d'accueil et qu'ils ne viennent plus si nombreux. Il y a des familles qui sont suivis à la PMI lorsqu'il y a des informations inquiétantes sur eux. Parfois ils sont « invités » à participer de l'accueil. Ces changements interfèrent dans l'image des accueils comme espace de réception bienveillante pour la fabrication des liens entre les mères et leurs bébés tout autant qu'entre les mères et les autres mères ou bien entre elles et les professionnels. Cela risque de nuire le cadre et le but du projet.

Tout au long de ces années, l'accueil enfants parents a été fréquenté par des mères migrantes.

La différence entre une mère isolée et une mère migrante, formellement, réside dans le fait qu'une mère isolée n'est pas en couple alors qu'une mère migrante peut l'être ou pas. Du coup, migration n'est pas synonyme d'isolement, même si en pratique « ce qu'on constate est que la migration augmente la vulnérabilité des mères le concernant ».

Il y a des femmes qui sont en couple et qui, pourtant, « n'ont pas de ressources ». Il y a des familles migrantes qui vivent « en tribu » et cela comble leur isolement, même si ça ne favorise pas forcément leur intégration. L'isolement, puisque ce n'est pas lié à aucun statut, ne peut qu'être constaté pendant les accueils, dans le contact avec les mères. Par exemple, une mère venant de la Bretagne, fuyant son compagnon et qui choisit Perpignan sur la carte parce que c'est « le plus loin ». « Ce sont des gens démunis. Parfois on est obligé de placer les enfants parce qu'il n'y a pas de relais. La maman doit aller à l'hôpital par exemple et elle n'a personne à qui confier ses enfants. » Du coup, l'isolement, c'est plutôt un vécu.

Une mère isolée a peu de réseau sociale et un parcours souvent chaotique. Elle peut n'avoir personne d'autre que son enfant, qui devient tout son univers et qui est investi lourdement. Une mère migrante peut éprouver les mêmes contraintes. Mais il y a des mères migrantes arrivant en couple ou en famille, ayant un certain réseau d'appui et pour lesquelles la

problématique est plutôt culturelle et pas liée au devenir mère. Sauf dans le sens où ce devenir mère dévoile le choc culturel et la différence entre la maternité dans le pays d'origine et en France. C'est cette différence qui peut faire problème et qui peut produire pour cette mère une remise en question. Il va falloir alors réapprendre à être mère autrement.

L'éducatrice des jeunes enfants responsable du projet témoigne d'un changement important des flux migratoires ainsi que des besoins, des demandes et des possibilités de maternage de ces mères migrantes en dépendant de la façon dont elles arrivent et dont elles sont accueillies par le pays.

Au début elles viennent principalement du Maghreb et de l'Afrique Noire du a des rapprochements de famille. Ce sont des femmes pour la plupart issues des mariages arrangés pour lesquelles le souci n'est pas la maternité mais plutôt l'isolement. Elles viennent des cultures où on vit et on élève les enfants entre femmes et la famille nucléaire française n'a aucun sens pour elles. Venant à l'accueil, elles se retrouvent et créent une grande solidarité entre elles. Les unes amènent les autres et ce lieu devient un lieu social. Ces mères utilisent le temps d'accueil pour elles et, même physiquement ça se constate dans leur façon d'occuper l'espace, en cercle, renfermées entre elles. En plus, la barrière de la langue rend difficile l'ouverture et c'est à l'éducatrice de leur rappeler souvent qu'elles y sont aussi pour les enfants.

Ensuite se rajoute un deuxième profil de mères migrantes. Ce sont celles qui avaient un « certain niveau » dans leur pays d'origine. Issues des couples moins traditionnels, moins inscrits dans leur culture d'origine et dans leurs communautés, elles se séparent, elles sont exclues. Là il y a un plus grand isolement. Ces sont des mères ayant vécues pas mal de souffrances et qui ne font plus confiance à personne. Pour ces personnes, l'accueil est « très structurant ». Cette vague coïncide avec le boom des sites de rencontre, des femmes qu'y trouvent un partenaire et pour lesquelles le « comte des fées » ne marche pas du tout. Soit contraintes par leurs partenaires, soit par un projet personnel, elles restent en France et investissent fortement leurs enfants.

Plus récemment, s'y rajoute la migration clandestine et surtout la venue des réfugiés. Ce sont des familles entières pour lesquelles le souci principal sera le droit, les papiers, la clandestinité. Ce ne sont plus l'isolement ni la parentalité les problématiques prioritaires, mais

le rapport à la loi. Ce sont des personnes en « état d'attente », ce qui fait qu'on ne soit plus dans « l'intégration ». « Ces gens n'ont plus de projet de vie en France, ils n'ont plus d'avenir. C'est d'une violence institutionnelle ». Malgré qu'ils soient suivis par un service spécifique et qu'ils soient placés dans des appartements, ils ne savent pas s'ils vont rester. Ils entrent dans des démarches d'état et la parentalité est mise de côté. Ce sont des « mères déprimées », prises dans les discussions sur les papiers.

Ces mères viennent pour la plupart des cultures où la maternité est très différente de ce qu'on vit en France. Et ça n'a pas lieu d'être perçu, discuté, assimilé, tellement ils restent dans un étayage de survie, basé sur le matériel, sur le « basique ». Les femmes restent extrêmement isolées et n'adhèrent pas au service.

Un exemple : une mère syrienne, pharmacienne, le père avocat. Elle venait à l'accueil et passait son temps à étudier le français. Les appartements où ils sont logés sont collectifs, ils sont pris dans des démarches de prouver qu'ils peuvent rester en France pour avoir leurs documents, ils sont énormément demandés au niveau administratif. Ils sont dans « des stratégies pour avoir des papiers ». Duc coup, elle vient et elle li pour apprendre le français. Aucune attention pour son enfant, aucun intérêt à discuter, à partager sur quoi que ce soit. Ces enfants sont sages, très sages. « Il ne faut pas faire de bruit », ils semblent avoir intégré. Comme s'il ne fallait pas trop exister.

L'éducatrice présente l'espace comme un endroit pour souffler, mais ça ne colle pas. Ils ne s'en approprient pas trop. « On est utilisés pour les soins et pour l'aide. » En plus, vu le manque de lien, on ne peut rester que sur l'hypothèse qu'ils y viennent pour la survie, on ne sait rien. « On est un lieu de vie, mais elles ne restent pas dans le vivre ensemble. C'est difficile de se projeter. Ils changent de ville, ils sont repartis dans le territoire par les services sociaux... La migration, maintenant, c'est ça. Avant, la seule problématique c'était la langue, la culture. Maintenant, ils ne savent pas où ils vont, ils sont entre deux. » Dans ce cadre de la migration survie, la parentalité n'a pas de place.

Autre exemple : une femme russe qui a mis 3 mois pour arriver jusqu'en France et qui a été violée partout où elle est passée. Et qui a eu un bébé de l'un de ces viols. Elle venait à l'accueil pour « recharger ses batteries », celles de son portable. « Elle est dans la consommation ».

Avant, toute migration avait un « potentiel d'intégration », ce qui n'est plus le cas maintenant, avec l'augmentation de cette vague de réfugiés.

Un dernier exemple : une femme tchéchène réfugiée qui n'accrochait pas trop au service. Ils avaient eu un peu avant une femme parlant russe qui était venue en France pour un cours de langues et que s'y était mariée, ayant restée sur le territoire. Un peu après, sa sœur y est venue elle aussi et elle fréquentait l'espace au même moment que la femme tchéchène. Puisqu'elle parlait russe à sa fille, l'éducatrice a voulu les rapprocher, histoire de peut être aider la mère réfugiée à faire un lien quelconque. « Elle est là depuis 6 ans, elle n'a pas le droit d'y rester, on lui a dit de quitter le territoire/ Elle n'investit pas son bébé. Elle a parlé en russe avec l'autre mère. Elle ne s'est même pas assise. Et elle a laissé son bébé tout seul dans sa poussette dans le couloir d'entrée. Elle n'est pas dans l'inclusion ». Quoi faire dans ces cas extrêmes ?

Dans les meilleurs des cas, les politiques sociales sont une « boîte à outils » et parfois des mères vont s'accrocher à l'accueil de la PMI alors que d'autres vont s'accrocher à la crèche ou bien à d'autres services. Les 3 tiers qui font la réussite d'un accueil sont : les accueillants, l'espace et le collectif. « On ne sait jamais qui va accrocher, ni à quoi, mais on en constate les effets ».

Un exemple : une jeune femme sans souci de couple ni lié à la maternité vient aux accueils, restant toujours très réservée. Une autre jeune femme arrive et « elle doit se reconnaître dans cette deuxième » car, dans la mesure que l'éducatrice lui explique le fonctionnement de l'espace, elle lui dit : « Moi, ça m'a fait du bien de venir. Quand j'ai eu mon bébé, j'ai arrêté de travailler et tout le monde me disait que j'avais de la chance... Mais elle se sentait mal. Elle trouvait ça super dur et ne s'autorisait pas à le dire. Elle a vu que c'était dur pour tout le monde. Elle a compris que c'était légitime. C'était validé que c'était compliqué. » Le collectif, les autres mères jouent alors un rôle important car c'est dans leurs discours que les femmes se reconnaissent et c'est à partir de ce partage des vécus qu'elles peuvent parfois trouver un espace où déposer leurs non-dits. Cette femme l'exprime à une autre mère.

Lors qu'il s'agit d'un isolement du à un manque de ressources, l'accueil fonctionne comme lieu ressource et l'éducatrice propose des alternatives : la crèche, l'école, la garderie, le centre

social, les accueils parents enfants. L'idée c'est d'ouvrir vers les partenaires et permettre le relais pour ces mères. Et lorsqu'il n'y a pas de partenaire, c'est aussi question d'en créer. C'est ainsi que l'éducatrice participe à la création d'une association qui travaille sur l'alphabétisation des mères migrantes, tenant compte du fait qu'elles n'ont pas pour la plupart les moyens de faire garder leurs enfants. Du coup, ils y sont les bienvenus pour les cours de français et ça termine par créer une circulation de ces femmes autour de cette association qui la rend un autre espace d'inclusion et de partage. Ou bien, lorsqu'un relai est impossible du à l'isolement de la mère, l'indication pour la crèche est faite incluant un travail conjoint avec les directrices des établissements pour lesquelles chaque mère en situation de grande vulnérabilité est présentée en tant qu'un cas prioritaire. Cela aide les directrices de crèche à mieux accueillir ces enfants et constitue aussi un réseau de circulation pour ces mères isolées.

Par contre, lorsqu'il s'agit plutôt d'un isolement émotionnel, psychique, son rôle c'est « d'aller chercher la personne et la mettre en relation ».

Autre exemple : une jeune fille argentine qui vient passer trois mois à Paris et y tombe amoureuse d'un perpignanais. Elle tombe enceinte, elle reste en France. Il est toxicomane, violent, ils se séparent. Mais elle ne peut pas quitter le territoire du à des questions de garde de l'enfant. L'éducatrice lui dit à chaque fois qu'elle peut parler à d'autres mamans, ce à quoi elle répond : « non, parce que je suis la seule toute seule ». Elle fait de sorte à que, lors des conversations, on mentionne quelque chose de l'histoire des autres mères liée à cette solitude dans leurs expériences. La jeune fille se surprend à ne pas être la seule. L'éducatrice les met en contact et, à moment donné, « c'est le partage du vécu et de l'expérience, c'est la parole entre mamans ».

On en résume en un mot-clé : la médiation.

L'atout de l'accueil à la PMI c'est « qu'on est là à la naissance ». Les mères sont en situation de vulnérabilité par la grossesse ou après la naissance du bébé et, de ce fait, elles acceptent d'être suivies et de venir. Du coup, lorsqu'il y a un souci, elles reviennent pour en parler, car l'espace et les professionnels sont devenus une référence. La difficulté c'est qu'au but de quelques années le suivi médical s'estompe, l'enfant part à l'école et les mères ne peuvent plus fréquenter l'accueil. Bref, il n'y a plus rien pour elles.

La constitution d'un réseau social pour ces mères, d'un lien social entre elles parfois rentre dans le cadre d'un soutien à la parentalité, l'une des missions du service. Même si l'avis du professionnel est important, le plus important lors des accueils c'est le partage des expériences entre les parents. C'est cela qui légitime leur place en tant que parents.

4.2) La crèche Jordi Barre⁵.

Localisée en centre ville de Perpignan, dans un quartier classé « difficile », cette crèche voit depuis toujours sa fréquentation suivre le profil, les mouvements et les changements du quartier qui l'entoure. Comme presque partout en centre ville, La Réal est un quartier qui a connu une période de grand investissement par ses habitants aisés depuis le moyen âge suivie par l'abandon et le départ presque total de cette population à l'exception des petites rues proches de là où se situe la crèche jusqu'au Palais des Rois de Majorque. Cet « exode » fait place à une occupation des bâtiments par des familles de migrants provenant de plusieurs vagues migratoires. En plus de ça, ce sont des quartiers dans lesquels s'installent des familles en situation de précarité due à différentes raisons : les familles monoparentales, les cas sociaux, les logements sociaux avec un grand « turnover ». Bref : l'isolement, la pauvreté, la violence s'installent en centre ville... tout ce qui accroît le niveau de vulnérabilité de sa population.

Pour ce qui est de la crèche, ce qui les interpelle le plus c'est la problématique de l'isolement. Un nombre conséquent des enfants accueillis viennent des familles monoparentales dans lesquelles la mère et l'enfant en constituent la totalité. Ce sont des femmes qui se séparent et qui s'installent dans le quartier venant parfois de très loin, sans famille, sans repères, sans cercle d'amies, sans aucun point d'ancrage. « Elles ne sortent pas, elles ne connaissent personne, elles ne savent pas où aller ». L'hostilité environnante fait qu'elles ne soient pas forcément aidées par une voisine, par un membre d'une communauté quelconque et elles débarquent à la crèche avec leur enfant sans aucune information sur l'endroit où elles vivent.

« Parfois la crèche c'est le premier endroit qu'elles fréquentent, c'est la première fois qu'elles sortent de chez elles, qu'elles parlent à quelqu'un d'autre. » De ce fait, les professionnels du service se voient vite interpellés par plusieurs demandes autres que celles auxquelles elles ont affaire dans le cadre de leurs fonctions.

Une structure de taille conséquente, qui accueille autour de 60 enfants entre 2 mois et demi et 4 ans pour des séjours hebdomadaires avec repas, sieste, espace de jeux. Même s'ils ont une

⁵ L'historique de la crèche Jordi Barre et de ses projets, ainsi que les réflexions quant à la nature du travail sur la parentalité y ayant lieu sont le résultat d'un entretien avec la directrice de cette crèche.

« bonne équipe » et qu'ils sont tous sensibles aux difficultés vécues par ces mères, ils se voient vite dépassés. Une mère amène son enfant en crèche et elle parle à la professionnelle qui fait l'accueil. Elle est tellement isolée qu'elle se confie. La fonctionnaire offre son écoute, dépasse ses fonctions, ses heures de travail. La difficulté sur la suite à donner à ces échanges devient vite problématique et même si la mère y retrouve un espace de parole, l'équipe se retrouve frustrée de la réponse qu'elle donne et du surplus que cela rajoute à leur quotidien de travail.

Elle, même en tant que directrice, prend les choses en main et interpelle les mères à chaque fois qu'on lui signale ou dès qu'elle perçoit une situation de détresse, de désarroi, de souffrance. En voyant les mères passer devant son bureau pour déposer leurs enfants, elle a toujours un mot à leur dire, une question à leur poser. Cela ne résout pas pour autant l'intensité de la demande de ces femmes qui occupent chaque espace informel et chaque occasion de contact avec l'équipe pour leur faire part d'un peu de leur souffrance. Elles leur font confiance, ils se sentent dans le devoir de répondre à l' hauteur, surtout dans les cas où ils sont les seuls à avoir cette confiance de la part d'une mère isolée.

Parfois le lien ne se fait pas entre les mères, chacune venant dans un horaire différent. En plus il y a la méfiance, la peur due aux histoires de violence vécues. C'est à l'équipe que cette demande de contacte et d'étayage paraît s'adresser presque exclusivement.

Tenant compte de la directive selon laquelle des actions concernant la parentalité peuvent être réalisées dans tous les établissements pour la petite enfance, ils s'animent à proposer un café des parents. Leur idée c'est précisément de faire de sorte à que ces femmes se rencontrent et qu'elles puissent échanger. Cela leur permettrait peut-être de constituer un réseau d'appui, ainsi qu'aux professionnels de ne plus être les seuls destinataires de leur demande d'aide. Leur pari est que la création d'une salle d'attente accueillante où les parents peuvent venir s'installer le temps d'un café et d'une discussion autour d'un thème proposé favoriserait la circulation de ces femmes, l'amplifiant envers les autres mères et, pourquoi pas, envers le monde autour lequel elles méconnaissent.

En accord avec la directrice, j'essaie d'intégrer ce café des parents, mais le projet n'aboutit pas.

4.3) Le Centre Social Saint Mathieu et sa Joujouthèque⁶.

Le Centre Social s'occupe de 3 quartiers du centre ville de Perpignan : Saint Jacques, Saint Mathieu et La Réal et il possède 4 lieux. C'est la référente famille, responsable de l'accompagnement des familles sur des projets collectifs qui m'accueille et me parle du service.

Son travail commence par l'écoute et l'orientation des familles. Ensuite, elle participe au développement des projets adaptés au public, c'est-à-dire, des projets basés sur la demande des familles qui viennent au centre tout autant qu'à des projets basés sur les besoins du quartier. Tout ce qui est mis en place doit bénéficier le quartier, c'est la vocation d'un centre social. En plus, son but spécifique c'est de focaliser sur la relation parent-enfant.

Tenant compte des spécificités des quartiers concernés tout autant que du public ciblé par les actions du centre, ils programment une série d'activités destinés aux enfants tout autant qu'à leurs parents. Entre elles, une Joujouthèque, c'est-à-dire, un espace de jeux dans lequel enfants et parents peuvent venir et circuler librement. Ils passent un temps ensemble dans un cadre extérieur à la maison, accompagnés des animateurs de cette activité, le but étant de permettre aux enfants de jouer et de sociabiliser ainsi qu'à leurs parents de se retrouver avec d'autres parents et avec les professionnels. Cela permet la construction d'un moment d'échanges pour les adultes à propos de leurs vécus en tant que parents. Cet espace devient aussi un point d'information, dans la mesure où les professionnels fonctionnent comme source d'information et de soutien pour tout ce qui concerne l'expérience de mater/paternité, des choses pratiques passant par les démarches administratives et allant jusqu'aux vécus émotionnels.

Le travail centré sur la famille a par but de favoriser la rencontre. « Ce sont des gens qui viennent de très loin et qui se déplacent très peu ». Les maghrébins, les gitans, toutes ces populations de migrants vivant dans les quartiers sur lesquels le centre social cherche à agir sont des groupes que, selon la référente famille, se renferment dans leur quartier. « Les gens

⁶ L'historique du Centre Social Saint Mathieu ainsi que l'historique et les réflexions concernant leurs projets sur la parentalité sont le fruit de quelques entretiens avec la référente famille du centre.

ont tendance à se regrouper et à se renfermer lorsqu'ils sont dans un pays étranger. Et nous, on enclave ainsi les gens par nos actions ».

Les systèmes administratifs et de logement aident dans ce renfermement. Ce qui appauvrit leur circulation, leurs échanges et leurs conditions d'inclusion. Sur l'un de ces quartiers, « (...) les gens viennent suite à des parcours de rupture avec quelque chose. Ceux qui ont plus de moyens partent vite du quartier. » Des parcours de rupture génèrent l'isolement. Aux habitants qu'y vivent depuis longtemps se rajoutent les migrants, à l' hauteur de presque 40% de la population du quartier.

C'est le « bouche à oreille » qui fait que les familles arrivent au centre social. Ce sont les enfants qui les font y aller. « Souvent ils arrivent par la quête d'informations et après, d'après ce qu'on peut percevoir, on propose certaines actions ». En plus, il y a des associations qui sont hébergées dans les lieux du centre social, ce qui rend possible des partenariats afin de proposer un ensemble d'actions vouées à ce public.

Ce sont les mères qui fréquentent le centre dans sa majorité. Cela du au fait que ce sont elles qui s'occupent plus souvent de leurs enfants et, aussi, puisqu'il y a énormément de mères isolées. Du coup, les actions proposées sont plutôt destinées aux femmes ou au binôme mère / enfant.

La plus grande difficulté de ces familles, selon son expérience, c'est « (...) une forme d'isolement qui fait que ça devienne difficile de tout gérer. Tout gérer lorsqu'on est dans la précarité est difficile. Cela génère du stress pour les adultes et pour les enfants. »

Ils courent en permanence. « Les gens dans leurs discours parlent beaucoup des situations administratives. Cela prend le pas sur plein de choses (...) La France est compliquée du point de vue administratif. L'information est découpée. » L'information devient le thème des discussions lors des activités. Et c'est leur idée de bien informer, de garantir l'accès à l'information.

Quant aux migrants, elle perçoit une grande différence dépendant des raisons qui génèrent la migration. Pour les gens qui viennent séjourner en France pour des raisons de santé ou en raison d'une fuite de quelque chose, ce sont les séparations qui sont difficiles. Après, il y a les

demandeurs d'asile, ou bien les gens qui viennent pour des raisons économiques et pour travailler en France. Chacun de ces groupes est dans une situation différente par rapport au droit et cela joue sur leur intégration.

En tout cas, ils se retrouvent dans la situation d'être « (...) dans un contexte différent du sien. Il va falloir tout construire ». Lorsqu'il n'y a pas de réseau pour ces gens, la situation s'aggrave. Comment essayer d'accompagner ces parcours ?

« Les enfants ont une grande capacité à s'adapter. Les adultes, c'est plus variable ».

Pour les jeunes mères, les difficultés adviennent notamment de l'isolement, de devoir tout gérer toute seule et fréquemment sans parler la langue française. Du coup, ces mères « (...) se noient dans des questions administratives ». Lors des activités, même s'il s'agit d'un temps pour qu'elles puissent se poser et être avec leurs enfants, ces questions prennent le dessus. « C'est assez difficile de convaincre les parents que ce temps est précieux pour eux et pour leurs enfants ».

Encore une fois, le principal rôle du professionnel dans ces activités est défini comme un rôle de médiateur. « La base du travail c'est le soutien du lien parent enfant. En plus, faciliter tant que possible le lien dans tous les sens. Qu'ils s'approprient du quartier et qu'il devienne un quartier vivant, « (...) un quartier où les gens se respectent, se connaissent, se parlent et qu'ils ne restent pas cloîtrés chez eux ».

L'idée c'est de faire réagir collectivement les adultes. Dans ces quartiers précaires où les logements sont petits et la circulation dans les espaces publics peut créer des conflits, les gens restent renfermés dans leurs vies et dans leurs ghettos. « Si nous en tant qu'adultes on ne réagit pas quand on voit un enfant en danger... c'est ça un quartier vivant. »

Comment intervenir auprès d'un enfant qui n'est pas le sien ? Cela provoque des conflits, surtout lorsque les parents sont migrants et qu'il y a des différences dans l'exercice de la mater / paternité. « Dans les familles souvent tout va bien pour la petite enfance. A l'adolescence ça commence à se passer mal. Il y a des gens qui vont baisser les bras. Soit ils vont les renfermer à la maison. Soit ils laissent sortir leur enfant, ils le laissent dans la rue tout seuls. » Face à un espace publique difficile et avec peu de repères, comment en apporter ?

Les familles viennent leur parler de leurs difficultés dans les espaces individuelles. Dès que ça passe au collectif, elles ne viennent plus. Cela leur renvoie à la façon d'être parent et ils ont du mal à mettre ça en question devant les autres parents. « Il y a des groupes où ça fonctionne bien, les familles se soutiennent bien. Les migrants espagnols par exemple. Il y a des choses qui se passent entre les familles, entre les enfants. »

Lors d'une migration, les parents surinvestissent leurs enfants. Parfois ils arrivent à créer aussi entre les membres d'un même groupe une dynamique qui fonctionne. C'est lorsque ça ne marche pas que les gens arrivent au centre social. Lorsqu'il y a de la violence dans le groupe, des persécutions et que les gens se voient obligées d'aller chercher de l'aide à l'extérieur de leur collectif de référence.

« La grossesse, l'enfant, c'est ce qui a de commun entre les gens, n'importe dans quelle culture. Cela leur rapproche. Même si elles ne parlent pas la même langue, elles peuvent se comprendre là-dessus (...) Souvent dans ces questions la maternité c'est la chose positive, alors qu'elles sont toujours dans la difficulté du quotidien. C'est la chose qui les fait avancer. L'enfant leur fait réagir ». C'est dans cette situation que les groupes favorisent une construction d'un réseau solidaire, les femmes étant très « soutenantes » les unes envers les autres.

4.3.1) La Joujouthèque

La Joujouthèque est une activité du Centre Social en partenariat avec la ludothèque de l'association Les Enfants du Lude dans laquelle parents et enfants de 0 à 6 ans peuvent venir une fois par semaine jouer ensemble. La référente famille et une animatrice / un animateur de l'association animent l'activité. Les enfants sont reçus par l'un d'entre eux, leur prénom est inscrit sur une ardoise et ils peuvent circuler comme ils veulent par l'espace et par les activités. Parfois les animateurs jouent avec eux ou ils leurs montrent des jeux selon ce qu'ils repèrent de leurs intérêts. Parfois les parents jouent avec leurs enfants. Parfois les enfants jouent ensemble. Bref, toutes les combinaisons entre enfants, parents et animateurs sont possibles. Les parents peuvent aussi s'asseoir sur les canapés dans un coin de la salle, boire un thé ou un café, lire les plaquettes des activités proposés dans le quartier ou par des partenaires, discuter avec l'une des animatrices, discuter entre elles.

Lors de ma venue dans l'activité, la plupart des enfants sont venus accompagnés de leurs mères (un seul enfant est venu accompagné par les deux parents). Ils étaient dans leur majorité des habitués du service, ayant déjà venus à d'autres moments à la joujouthèque et se montrant assez à l'aise par rapport à l'espace et au fonctionnement de l'activité.

Je me suis présentée à chaque mère en leur parlant de mon projet et de l'observation que j'y faisais. On a discuté de leurs enfants et j'ai joué avec eux. Elles ont préféré me parler de comment ils étaient leurs enfants, dans une espèce de témoignage de leur développement, de ce qu'ils sont capables de faire et de leurs difficultés (des enfants, pas celles des mères).

Cela a été possible de repérer leur motivation de socialiser leurs enfants en ce qui leur fait venir à la Joujouthèque. Pour certaines, c'est une activité entre plusieurs dans le complexe planning qu'elles ont établi pour leurs enfants qui ne sont pas encore en âge d'aller à l'école. Pour d'autres, c'est presque la seule activité en dehors de la maison à laquelle elles se permettent d'aller.

La discussion avec les animatrices à partir du jeu avec les enfants passe toujours aussi par leurs exploits, par leur développement, par leurs difficultés. Les informations sur d'autres activités sont données, parfois on les renseigne sur les modes de garde, la crèche, la halte garderie. Plusieurs dispositifs pour leur permettre de « souffler ». Les mères sourient timidement quand ce besoin de faire attention à soi est évoqué, comme s'il n'était pas légitime et qu'il ne pouvait pas être assumé franchement.

Des découvertes sont faites, les enfants découvrent des jeux, les mères découvrent ce qu'ils peuvent faire, leurs enfants, dans un cadre en dehors de la maison. Cela leur étonne parfois. L'enfant peut parler, peut respecter une règle, peut apprendre. Les mères sourient, elles sont fières, elles semblent contentes d'être venues.

Entre les mères un dialogue s'établit. Elles échangent des informations sur le quartier, sur d'autres activités, sur des achats, des écoles. Deux mères musulmanes qui fréquentent la joujouthèque entre plusieurs autres activités de ce service et d'autant d'autres me racontent qu'elles sont la deuxième génération des familles migrantes venues du Maghreb. Toutes les

deux ont choisi de ne pas scolariser leurs enfants avant l'âge de 6 ans et de les garder à la maison. Elles justifient leur choix d'après leur propre parcours scolaire.

L'une dit qu'en tant que mère elle ne veut pas que ses enfants vivent ce qu'elle a vécu, qu'elle veut faire différemment de ce qu'ils ont fait ses parents. Elle n'est pas d'accord avec comment ça se passe à l'école publique, cela ne correspond pas à ses valeurs. Du coup, ses enfants restent chez elle et c'est elle qui leur apprend des choses.

Les deux me parlent de ce qu'elles apprennent aux enfants, des lectures qu'ils font ensemble et de tout un ensemble de choses sur lesquelles les maternelles se penchent d'habitude. Elles me parlent des exploits de leurs enfants, de comment l'une sait déjà lire, de leur façon de parler, de leur adaptation aux conventions sociales (dire bonjour, remercier, dire au revoir).

Elles me parlent ensuite de leurs parents et surtout de leurs mères comme des exemples qu'elles ne veulent pas suivre. Les souffrances de leurs vécus en tant que filles s'insinuent sans trop se dévoiler. Elles parlent de la difficulté par rapport à la langue française de leurs parents autant que d'une communication compliquée entre elles et leurs parents et entre leurs parents et leurs petits enfants. Et, surtout, elles parlent d'une distance établie entre elles et leurs mères pour que celles-là ne se mêlent de l'éducation qui elles veulent offrir à leurs enfants.

Est-ce qu'il y a un composant de ces difficultés entre les générations, exprimé par le souhait de ne pas faire comme ses parents, qu'on pourrait attribuer au fait qu'il s'agisse d'une famille dans laquelle il y a eu une migration ? Est-ce un choc de cultures entre la première génération venue d'ailleurs et ce qu'elle a pu créer comme hybride entre sa culture d'origine et la culture française et la deuxième génération née en France et pour laquelle cette mélange culturelle aura pu paraître un poids duquel il faut s'éloigner pour le faire autrement avec ses propres enfants ?

Ce sont des questions suscitées par le discours de ces deux mères et qui touchent le thème de cette recherche de façon latérale, pointant vers une suite possible aux questions lesquelles animent l'écriture de ce mémoire et qu'y sont énoncés tout le long.

4.4) La Halte Garderie les Petits Princes, ses ateliers et son café des parents⁷.

Lors de la venue de la référant famille au Centre Social Saint Mathieu, elle identifie entre les familles du quartier un manque de place dans les structures. Pour ces familles toujours en transit et dans la précarité ce n'était pas possible de respecter le cadre d'une crèche, par exemple. Néanmoins, elles avaient la demande d'un lieu de garde occasionnel pour leurs enfants. C'est à partir de ce besoin qu'ils ouvrent un espace pour la création d'une Halte Garderie dans les lieux du centre social aussi qu'un LAEP (lieu d'accueil enfant parent). Le LAEP ne durera pas longtemps puisqu'il n'a été quasiment fréquenté que par les familles des enfants allant à la halte garderie et qu'utilisaient le LAEP comme une continuité de l'autre espace. Peu de familles extérieures au projet y vont et on décide de l'arrêter alors que la halte garderie continue.

C'est l'association Auteuil Petite Enfance qui a été choisi pour gérer la structure qui a ouvert ses portes en 2011, étant rapidement complète pour le numéro d'enfants par demie journée. Dans la moyenne, les familles amènent leurs enfants autour de 5 demie journées par semaine et leur principal moteur c'est la socialisation. C'est l'éducatrice de jeunes enfants et directrice du service mon interlocuteur pour cet entretien.

Du côté de l'association, ils essayent de baser leur projet sur leurs valeurs principales, voire le partage, le vivre ensemble et le respect. « Pour nous, les adultes, c'est le non jugement. Les familles viennent et ils sont libres de participer de la vie de l'association ou pas. Pour les enfants, ça se traduit par tous les gens sont à leur disposition et ils peuvent jouer avec ce qu'ils veulent. On est là pour les accompagner dans leur chemin d'être parent. »

Même s'il y a un souhait d'intégrer les familles dans le sein même de l'association et de la structure, leur façon d'y circuler est toujours respecté. D'ailleurs, cette tentative d'intégration part du principe que les « (...) parents sont les premiers éducateurs de leurs enfants. Je ne vois pas comment on pourrait ne pas travailler ensemble. »

Pour ce qui est des activités conjointes proposés par l'halte garderie, la directrice constate que lorsqu'elles sont dans les mêmes lieux du service, les gens viennent peu. Mais dès qu'il y a

⁷ L'historique de la Halte Garderie les Petits Princes ainsi que l'historique et les réflexions concernant leurs projets sur la parentalité sont le fruit de quelques entretiens avec sa directrice.

une sortie, les parents sont très impliqués. Ils s'impliquent aussi beaucoup dans l'atelier de langage de signes dans lequel ils apprennent un autre moyen de communication avec leurs enfants.

Il n'y a pas de profil type pour les familles qui fréquentent la halte garderie. Néanmoins, elle semble intéresser plus aux familles dont l'un des parents ne travaillent pas dans la mesure où les horaires ne sont pas adaptés pour les gens qui travaillent. Il n'y a pas beaucoup de mixité sociale non plus. Par contre, il y a une vraie mixité culturelle, les familles dont au moins l'un des parents est migrant étant assez nombreuses dans le service. Cependant, « (...) ces espaces d'activité ne sont pas trop utilisés pour les familles pour parler de leurs difficultés ou de leurs différences culturelles. On essaie de comprendre ces différences et on les respecte. Ils disent : 'on est en France, il faut quand même qu'on soit inclus dans la société française.' On dit : 'vous avez le droit à exprimer votre individualité'. (...) Comment allier ce que je ferais si j'étais chez moi mais, en même temps, il faut que l'enfant grandisse dans cette société. Mais ça, ce n'est pas clairement dit, ça passe par les questions éducatives. »

C'est-à-dire que la différence apparaît par le biais des différences dans l'éducation des enfants, mais qu'elle n'est jamais énoncée de façon explicite. « On contribue à faire partager la vie en société en France. On aide les familles à sortir de leur isolement du fait de partager des choses ensemble. Il y a même des liens qui se tissent entre les mamans et elles deviennent ressource les unes pour les autres. Si on contribue à rompre l'isolement de la famille c'est déjà bien.

Les femmes isolées sont au moins un tiers de leur public. Et elles sont reçues et accueillies par les autres mères qui avaient déjà formé un réseau d'entre-aide. « On fait entrer ces gens dans la société française ». Mais à partir du moment où les femmes tissent des liens entre elles, « (...) elles désinvestissent la structure. J'espère qu'elles viendront au café des parents pour mettre ça au service des autres. »

L'institution fonctionne comme un intermédiaire, un « vecteur ». Même si ces femmes peuvent demander de l'aide directement à l'éducatrice et qu'elle peut leur répondre, « (...) des fois il faut mettre en avant le savoir faire des autres. » Néanmoins, on ne peut pas « (...) rester en vase clos entre mamans lorsqu'il y a des problèmes. (...) Il faut aérer. Pour cette raison on propose le café des parents. »

4.4.1) L'atelier de langue des signes

Pour cet atelier, l'animatrice spécialisée en langue des signes accueille avec les deux professionnels de la halte garderie les enfants et leurs parents. Le but c'est de leur apprendre quelques éléments de la langue des signes afin de développer un autre moyen de communication en plus du langage oral. Compte tenu de l'âge des enfants, c'est un moment dans lequel ils n'ont pas encore acquis la maîtrise de la communication verbale et les tentatives de communiquer quelque chose aux adultes peuvent se montrer difficiles, compliquées, voire ratées. D'où leur frustration et leur colère, parfois démontrées de façon claire et physique lors des situations où ils n'arrivent pas à exprimer ce dont ils ont besoin de façon à être compris. La langue des signes peut venir comme un recours en plus facilitant cette communication.

Dans la halte garderie, les professionnels utilisent quelques mots basiques en langue de signes dans le quotidien du service. Pour les parents aussi cela semble faciliter la compréhension des besoins de leurs enfants. Pendant l'atelier l'animatrice travaille à travers des chansons et des histoires les mots relatifs à un thème spécifique, par exemple, les vêtements, la nourriture...

Lors de l'atelier, les parents échangent à propos de leurs difficultés pour comprendre ce que leurs enfants veulent et comment ça peut déboucher sur des moments de stress et d'angoisse de part à part. La discussion tourne autour du thème de l'atelier ainsi que du thème choisi par l'animatrice pour chaque atelier. Il y a des parents migrants, mais le sujet ne suscite pas de discussion même si on discute à propos du langage, de la langue, de la communication. Par contre, on voit entre les parents un échange qui dépasse le moment de l'atelier. Les femmes discutent des sujets quotidiens concernant leurs enfants et leur expérience de la maternité, ils s'échangent des adresses, des indications, des astuces. La création de lien est facilitée par l'activité ouvert à enfants et parents, qui permet de prolonger le moment de rencontre au delà de la porte du service. En plus, les professionnels restent un bon moment avec les parents avant et après l'atelier, sans se presser pour qu'ils partent, laissant à tous un moment pour venir discuter, pour parler de leur enfant, pour échanger entre eux et permettant qu'ils circulent dans leur rythme.

4.4.2) Le Café des Parents

D'après une initiative conjointe entre la halte garderie et le centre social, la référente famille et la directrice de la halte garderie ont proposé un moment de café des parents destiné aux familles fréquentant le service. C'est une expérience qui vient de commencer et qui n'a pas encore reçu plusieurs parents. Autour d'un café ou d'un thé, les professionnels et les mères discutent de leur expérience à partir d'un thème spécifique proposé pour elles au début de la rencontre. C'est le moment pour un échange d'informations, d'adresses, de renseignements pour tout ce qui concerne la maternité, la parentalité, les modes de garde, les aides, etcetera. Cela termine pour parler des enfants et des difficultés perçues par les mères concernant leurs enfants au moment présent. Cela peut être l'école, l'alimentation, le sommeil, tout peut être dit et discuté, dans un cadre bienveillant et sans jugement.

4.5) Quelques considérations à propos des entretiens et des observations des services pour la petite enfance.

La médiation. Voici le mot-clé de ces services pour la petite enfance lorsqu'ils ont affaire aux parents, aux mères, aux mères isolées et aux mères migrantes dans le cadre de leurs activités d'accueil. Une médiation qui se fait en plusieurs niveaux, entre la mère et l'enfant, entre la mère et les autres mères, entre la mère et les professionnels du service, entre la mère, la culture et la communauté française. Les services et les espaces d'accueil fonctionnent « comme des intermédiaires, comme des vecteurs ».

Cela renvoie à Winnicott (1951) et son objet transitionnel duquel on peut dériver l'espace transitionnel précisément comme celui qui fait une fonction analogue à celle primordiale exercée par la mère : se situer entre le dehors et le dedans sans jamais poser la question au bébé, sans jamais l'obliger à décider s'il s'agit bien d'un autre ou de soi-même pour que cela se construise à son temps et sous l'illusion de sa toute puissance. L'espace transitionnel serait cet espace-entre, pas dans le sens d'une frontière mais d'une ligne poreuse qui permet l'échange entre le dedans et le dehors dans un cadre sécurisé.

La médiation faite par ces services auprès de ces mères consiste à créer et à soutenir cette ambiance frontalière et perméable pour que ces femmes y puissent s'installer ainsi qu'à leurs souffrances, à leur isolement, à leur différence. **C'est la constitution de cet espace entre ces dyades mère bébé et le monde dans le cadre des activités les incluant qui leur permet aussi de réaliser le travail pour créer psychiquement un espace entre : entre elles, leur culture, leurs origines et l'autre, l'autre culture, l'autre du pays d'accueil.** C'est ce qu'on pourrait nommer d'après Moro (2002), et dans le cas des mères migrantes, comme un espace de métissage.

Tout en focalisant sur les bébés et leurs aptitudes, « on travaille notamment sur les parents et leurs comportements lors de ces accueils ». L'enfant est le centre mais aussi le prétexte pour que quelque chose de leurs parents, voire de leurs mères, de leurs liens et de leurs souffrances puissent être mobilisées et trouver un espace d'expression « sans jugement ».

Le groupe porte la mère, ce qui lui permet de porter son bébé. Le format de groupe de toutes les interventions fonctionne comme une vraie action d'étayage pour la dyade mère bébé (Gioan & Mestre, 2010). C'est lui qui permet d'instaurer la continuité dans la rupture, ainsi que la création d'une aire culturelle partagée (Weiller, 2015).

Du coup, les autres mères ont un rôle important car c'est dans leurs discours que les femmes se reconnaissent et c'est à partir de ce partage des vécus qu'elles peuvent parfois trouver un espace où déposer leurs non-dits. C'est ce qui fait l'une des professionnels affirmer que les trois tiers qui font la réussite d'un accueil sont : les accueillants, l'espace et **le collectif**. « On ne sait jamais qui va accrocher, ni à quoi, mais on en constate les effets ».

Les femmes se croient toutes seules et elles constatent avec surprise qu'elles ne le sont pas. Le professionnel fait la médiation, il favorise le contacte et ce qui se suit « c'est le partage du vécu et de l'expérience, c'est la parole entre mamans ». A un tel point que, une fois les liens établis, le réseau de soutien entre mères constitué, les conditions d'un partage assurées, il peut se suivre un désinvestissement des groupes et des services. Au lieu d'y voir un échec, on verrait plutôt une réussite, l'institution ayant servi à sa fonction d'intermédiaire et pouvant faire place au monde.

C'est dans ce sens-là que Freud (1908) a affirmé, lors de sa réflexion sur le suivi du 'petit Hans', que le fait que le garçon, une fois adulte, ne se souvienne plus de l'entretien qu'il a eu avec lui et qu'il ne se reconnaisse même pas dans la lecture du cas clinique publié par Freud dévoilent d'une réussite de son travail analytique. On est fait pour être oubliés. Ou bien notre travail, lorsqu'il est efficace, a par conséquence qu'on nous oublie à nous et au travail même. De même, on pourrait dire qu'un travail d'intermédiation efficace fait aussi de sorte à que l'intermédiaire devienne obsolète.

L'isolement. Un nombre conséquent d'enfants accueillis dans les services pour la petite enfance tenus en compte lors de cette recherche viennent de familles monoparentales dans lesquelles la mère et l'enfant en constituent la totalité. Ce sont des femmes qui se séparent et qui s'installent dans les quartiers desservis par les services, venant parfois de très loin, sans famille, sans repères, sans cercle d'amies, sans aucun point d'ancrage.

Lorsque cet isolement devient désespérant et que ces femmes décident de chercher de l'aide, c'est aux équipes des services pour la petite enfance que cette demande de contact et d'étayage paraît s'adresser presque exclusivement dans un premier temps. Elles ne vont pas aux services de soins, elles en parlent aux endroits et aux gens à qui elles font confiance.

L'atout de ces services, comme l'affirme l'éducatrice de la PMI, c'est « qu'on est là à la naissance ». Les mères sont en situation de vulnérabilité dû à la grossesse ou après la naissance du bébé et, de ce fait, elles acceptent d'être suivies et de venir. Du coup, lorsqu'il y a un souci, elles reviennent pour en parler, car l'espace et les professionnels sont devenus une référence. La même hypothèse peut être répandue aux autres services étant devenus des points de repère pour ces mères et des espaces de confiance. D'où l'importance de **renforcer les conditions pour qu'elles puissent être reçues là où elles vont chercher de l'aide, là où elles songent pouvoir trouver un espace d'échange, là où un rapport de confiance a déjà été établi du fait que ces services s'occupent de leur enfant.**

Dans le chapitre précédent j'ai pu discuter de la vulnérabilité dans laquelle les jeunes mères se retrouvent lors de leur grossesse et suite à la naissance de leur enfant. L'isolement peut être vécu à plusieurs niveaux, une couche se rajoutant à l'autre tant cet isolement dit normal au cours du début de la constitution du lien mère bébé se voit augmenté par l'isolement du aux conflits entre la mère et ses idéaux autant que par les conflits entre elle et le monde.

Les services dédiés à la petite enfance se montrent comme des espaces « naturels » de circulation de ces mères et de leurs enfants. Qu'ils se voient tout d'un coup investis de cette place et de cette tâche de soutenir ces mères dans leur rôle et contre l'isolement, c'est l'une des conséquences du fait qu'un bébé ou un petit enfant n'existent que dans le rapport avec leur mère, tel qu'on a pu constater à partir les références de Winnicott (1945, 1951, 1956, 1962, 1963) et de Lebovici (1983, 2002) entre autres.

De ce fait, s'occuper d'un bébé ou d'un enfant en bas âge ne peut se faire qu'en tenant compte du lien mère bébé. Les services pour la petite enfance acquièrent alors une position privilégiée dans cette mission de travailler ce lien ainsi que de soutenir cette mère dans l'exercice de sa maternité.

La constitution d'un réseau social pour ces mères, d'un lien social entre elles parfois rentre dans le cadre d'un soutien à la parentalité, qui est l'une des missions du service. En outre, **les services pour la petite enfance sont devenus des services de soutien à la parentalité**, y compris du point de vue formel (Latuillière, 2015). C'est ce qui légitime leur action et leur permet de proposer des activités incluant les parents. Mais même si l'avis du professionnel est important, le plus important lors des accueils c'est le partage des expériences entre les parents. C'est cela qui légitime leur place en tant que parents.

Les femmes isolées, si nombreuses dans tous les services mentionnés, sont reçues et accueillies par les autres mères ayant déjà constitué un réseau antérieur d'entre-aide. L'isolement, puisque ce n'est pas lié à aucun statut, ne peut qu'être constaté pendant les accueils, dans le contact avec les mères. Il ne peut être supposé du fait de la migration. De ce fait, lorsqu'on identifie cet isolement, le rôle du professionnel c'est « d'aller chercher la personne et la mettre en relation ».

Lors qu'il s'agit d'un isolement dû au manque de ressources, l'accueil aura pour fonction d'être **lieu ressource** et c'est au professionnel d'offrir les informations dont il dispose : les modes de garde, les aides, les espaces d'accueil, les activités... L'espace devient un point d'information dans la mesure où les professionnels fonctionnent comme source d'information et de soutien pour tout ce qui concerne l'expérience de mater/paternité, des choses pratiques passant par les démarches administratives et allant jusqu'aux vécus émotionnels. « Souvent ils arrivent par la quête d'informations et après, d'après ce qu'on peut percevoir, on propose certaines actions »

La migration n'est pas synonyme d'isolement, même si en pratique « ce qu'on constate est que la migration augmente la vulnérabilité des mères le concernant ». Les professionnels y perçoivent une grande différence dépendant des raisons à l'origine du mouvement migratoire. « Pour les gens qui viennent séjourner en France pour des raisons de santé ou en raison d'une fuite de quelque chose, ce sont les séparations qui sont difficiles. Après, il y a les demandeurs d'asile, ou bien les gens qui viennent pour des raisons économiques et pour travailler en

France. Chacun de ces groupes est dans une situation différente par rapport au droit et cela joue sur leur intégration ».

Nombre d'auteurs s'accordent sur ce point auquel les professionnels font souvent référence : bien que **la migration n'est pas obligatoirement source d'isolement, elle peut être vécue de façon traumatique** et mener à un renfermement dangereux pour le sujet (Jacques, 2001 ; Mestre, 2006; Giraud, 2010; Gioan & Mestre, 2010, entre autres).

« On sait aussi grâce à d'autres travaux (...) que les conditions de l'émigration et les traumatismes prémigratoires mais aussi toutes les entraves dans la migration sont déterminants : les conflits « d'accommodation » à de nouvelles normes sociales et culturelles, l'absence de réseau d'entraide, l'isolement social, la séparation d'avec les familles, les modifications du rôle des parents lié au genre, les difficultés linguistiques, la baisse du niveau social, le statut vis à vis de la citoyenneté..., mais aussi la discrimination silencieuse sont autant de facteurs qui pèsent dans les parcours migratoires. » (Mestre, 2006, p.126-127).

C'est-à-dire que plus que la migration en elle-même, c'est la trajectoire migratoire qui sera déterminante pour que cette expérience soit vécue comme un trauma ou pas. Et lorsqu'il y a un vécu traumatique qui isole le sujet, il faut agir. Les professionnels des services pour la petite enfance le perçoivent clairement et ils interviennent soit en faisant le pont envers les autres mères, soit en fonctionnant comme pont entre ces mères migrantes isolées et la culture française en ce qu'elle se dévoile à travers les services, les démarches, les habitudes, la langue...

Certaines mères, mais surtout les mères migrantes d'après la perception de ces professionnels, fréquentent les services pour la **socialisation**. Et lorsqu'elles viennent, c'est aussi question de leur mettre en lien et de faire face à un possible isolement. Et là les expériences sont différentes selon le service concerné. Tandis qu'à l'accueil de la PMI les mères migrantes se regroupent entre elles, créant même un groupe à l'intérieur du groupe, telle est l'intensité de leur identification mutuelle et la puissance de la constitution d'un réseau basé sur leur condition commune liée à la migration, dans d'autres services cette « mise en acte » de la différence n'est pas si explicite. Tel que le dit la directrice de la halte garderie :

« (...) ces espaces d'activité ne sont pas trop utilisés pour les familles pour parler de leurs difficultés ou de leurs différences culturelles. On essaie de comprendre ces différences et on les respecte. Ils disent : 'on est en France, il faut quand même qu'on soit inclus dans la société française.' On dit : 'vous avez le droit à exprimer votre individualité'. (...) Comment allier ce que je ferais si j'étais chez moi mais, en même temps, il faut que l'enfant grandisse dans cette société. Mais ça, ce n'est pas clairement dit, ça passe par les questions éducatives. »

C'est-à-dire que la différence apparaît par le biais des différences dans l'éducation des enfants, mais qu'elle n'est jamais énoncée de façon explicite. « On contribue à faire partager la vie en société en France. On aide les familles à sortir de leur isolement du fait de partager des choses ensemble. Il y a même des liens qui se tissent entre les mamans et elles deviennent ressource les unes pour les autres. Si on contribue à rompre l'isolement de la famille c'est déjà bien ».

Le temps de socialisation procuré par les espaces d'accueil l'est aussi pour les parents que pour les enfants, comme avaient constaté Scheu & Fraioli (2007/2008) dans le cadre de leur recherche concernant les LAEPs. Un échange entre les parents a forcément lieu dès qu'ils se retrouvent tous au même endroit au même temps. Et c'est le rôle du professionnel de faire une médiation pour qu'ils entendent les uns les autres. « **La base du travail c'est le soutien du lien parent enfant. En plus, faciliter tant que possible le lien dans tous les sens.** » C'est fréquent que les mêmes choses qui sont dites par les professionnels du service puissent être écoutées différemment lorsque c'est un autre parent qui parle. Cela permet la construction d'un moment d'échanges pour les adultes à propos de leurs vécus en tant que parents.

Le travail centré sur l'accueil parent enfant a pour but de favoriser la rencontre. Des parcours de rupture génèrent l'isolement et tout gérer lorsqu'on est dans la précarité est difficile. C'est ce qui arrive aux mères isolées très nombreuses dans tous les services. « On est là pour les accompagner dans leur chemin d'être parent. » Ils « (...) sont les premiers éducateurs de leurs enfants. Je ne vois pas comment on pourrait ne pas travailler ensemble. »

Travailler avec les parents, pas à leur place, renforçant leur capacité à se construire en tant que tels, voici le focus du travail sur la parentalité. Il s'agit notamment d'un travail d'étayage

lequel se retrouve avec ses origines, la proposition de Dolto (2009) pour la Maison Verte : un espace destiné aussi aux mères et qui vise à faire face à leur isolement.

Néanmoins, certains de ces espaces de rencontre sont vite envahis par des questions administratives qui rendent difficile qu'autres questions plus subjectives et liées au vécu de la maternité puissent apparaître. Les mères, et principalement les mères isolées en situation de précarité « (...) se noient dans des questions administratives ». Lors des activités, même s'il s'agit d'un temps pour qu'elles puissent se poser et être avec leurs enfants, ces questions prennent le dessus. Elles ne peuvent pas se permettre de « souffler », elles sont tout le temps dans « l'urgence ».

Pire que ça c'est quand ces mères isolées sont dans une situation aggravée par l'expérience d'une migration traumatique, tel que les professionnels de ces services témoignent de plus en plus avec l'augmentation des migrants arrivant en France en tant que réfugiés. « On est un lieu de vie, mais elles ne restent pas dans le vivre ensemble. C'est difficile de se projeter. Ils changent de ville, ils sont repartis dans le territoire par les services sociaux... La migration, maintenant, c'est ça. Avant, la seule problématique c'était la langue, la culture. Maintenant, ils ne savent pas où ils vont, ils sont entre deux. » **Dans ce cadre de la migration de survie, la parentalité n'a pas de place.** Une difficulté supplémentaire, un surplus d'isolement du aux conditions de leur exil et voici qu'un nouveau défi s'impose pour ces professionnels au moment actuel: comment accueillir ces mères migrantes incapables de vivre la maternité ?

5) **Le partage du vécu des mères migrantes.**

Lorsque l'éducatrice des jeunes enfants a commencé l'accueil parents enfants à la PMI de Perpignan Sud, elle a pu constater que l'un des problèmes les plus fréquents des mères qu'y venaient pour ces accueils c'était l'isolement. Et la question de la langue augmentait cet isolement pour les femmes qui ne parlaient pas français. Elles se retrouvaient dans des situations où elles devaient se faire accompagner par quelqu'un de leur famille ou de leur entourage partout où elles étaient censées d'aller, sans avoir aucune autonomie pour pouvoir gérer ses propres démarches en France. Du coup, lors des accueils elles ne pouvaient communiquer qu'avec la personne qui les avait accompagnés ou entre femmes parlant la même langue. Même si cela s'avérait déjà une insertion possible et que ça aidait à créer des liens et à mitiger un peu l'isolement dû à la migration ainsi qu'à la maternité, la limite de leurs recours était encore très moindre.

L'éducatrice fait appel à une association qui s'occupe des droits des femmes et ensemble elles développent un projet d'enseignement de la langue française pour ces mères migrantes fréquentant l'accueil. Le tout sur un fond de renforcer leur condition d'émancipation et d'autonomie. C'est le début de l'association Femmes Espoir.

Pour que les femmes puissent faire valoir leurs droits, il faut déjà qu'elles parlent français. Et dans la mesure où elles ont des enfants en bas âge dont elles doivent s'occuper en permanence, il faut quelqu'un pour garder les enfants pendant les cours. Cela se met en ouvre et le bouche à oreille fait le reste. Suite à la formation linguistique, il y a les ateliers d'autonomie sociale, la formation en santé, le soutien psychologique à la fonction parentale. Des groupes de paroles sont créés en plus des ateliers de langue.

Les femmes fréquentant cette association sont toutes maghrébines, compte tenu de la localisation première de l'association dans un quartier dans lequel cette population est majoritaire et du fait qu'aussi pour les mères fréquentant l'accueil parents enfants à la PMI de Perpignan Sud celles venues du Maghreb sont assez nombreuses.

L'association crée une possibilité de continuité suite à la fréquentation de l'accueil à la PMI, destinée aux mères des enfants entre 0 et 6 ans. La plupart des femmes fréquentant Femmes Espoir sont venues par ce biais et y sont restées même après que leurs enfants sont grandis et

qu'ils sont devenus des adultes. Il y a une solidarité qui s'est constituée entre elles, une entraide, une confiance.

C'est dans ce cadre que certaines femmes ayant eu un long contact avec l'éducatrice de jeunes enfants de la PMI et ayant basculé dans la fréquentation de l'association acceptent de me parler de leur vécu en tant que femmes migrantes étant devenues mères en France. Dans l'espace des groupes de paroles avec la psychologue je participe de trois séances, la première pour me présenter et pour expliquer mon projet et les deux suivantes pour discuter du sujet de la maternité et de la migration. Voici un récit de leurs expériences.

5.1) Les femmes migrantes devenues mères en France

Elle arrive en France en 2003, venue de l'Algérie pour s'y marier. Suite à la grossesse, l'accouchement. « C'est le paradis », du point de vue de la technologie, des soins, du suivi médical, tout ça inexistante dans son pays d'origine. Elle en garde un souvenir d'avoir été bien traité.

Au début, elle ne sortait pas. Ne parlant pas français, elle avait peur. C'est sa belle-mère que lui a poussé à sortir pour s'en occuper des tâches administratives la concernant. Elle s'attendait à que les gens parlant français soient tous « méchants » comme sa belle-mère. Cela s'est avéré faux et elle s'est retrouvée bien accueillie par tous les fonctionnaires l'ayant reçu dans les services administratifs. C'est ce qui l'a fait se sentir la bienvenue.

Concernant les services dédiés à la petite enfance, elle a fréquenté la PMI pour faire les vaccins de ses enfants. C'est là qu'elle rencontre une dame qui lui parle de cette association qu'elle fréquente depuis. Elle se sent intégrée et bien accueillie en France, notamment à partir du contact avec le personnel de santé lors de ses accouchements et avec le personnel des services administratifs lors de ses démarches pour en faire ses papiers.

Cette autre aussi est venue en France de l'Algérie pour se marier. C'était en 2009. Pendant plus d'une année elle n'a pas « accepté ici ». Elle pleurait : « je ne veux pas rester ici ». Sa

famille et ses repères lui manquaient jusqu'à qu'elle tombe enceinte. C'est ce qui l'aide à rester en France.

C'était sa belle-mère qui l'accompagnait à chaque fois qu'elle avait besoin de sortir faire quelque chose. A moment donné elle s'interroge : « elle sait tout de moi, pour quoi je ne le fais pas moi même ? » Elle trouve l'association dont elle fait partie depuis, elle y suit un cours de français et elle reprend la capacité de gérer sa vie.

La troisième est venue d'Algérie en France en 2000, déjà mariée et enceinte. Elle n'y avait pas de famille et s'y sentait seule. C'est son mari qui l'accompagnait pour toute tâche en dehors de la maison jusqu'à qu'elle retrouve l'association.

Cette autre est venue du Maroc pour se marier en France. Ses enfants sont nés ici. « C'est difficile, on n'a pas la famille ». Elle a pu néanmoins compter sur ses voisins et sur les copines afin d'y trouver ses repères.

Même si en France l'accouchement « c'est le paradis », « lorsqu'on sort de l'hôpital, il n'y a personne. Là bas, la belle mère s'occupe de tout pour 40 jours. C'est la fête. On ne touche rien. ». Elles peuvent s'occuper du bébé tandis que leur belle-mère et les autres membres de la famille font attention à la femme qui vient d'accoucher. La première semaine, elles ne sortent même pas de la chambre. Ici, c'est la sage-femme que leur a tout appris. Et c'est à elles de se débrouiller toutes seules.

En allant à la PMI pour le suivi de leur bébé, elles font connaissance avec l'éducatrice qui leur présente l'accueil parents enfants. « Les enfants jouent, on peut parler ». C'est un point de repère facilitant la compréhension de comment les choses fonctionnent en France et qui proportionne aussi des rencontres et de l'échange avec d'autres mères.

La cinquième est venue de l'Algérie en 2004 avec ses enfants déjà grands. Son mari travaille et elle est seule à la maison. Du coup, elle entame des relations avec une voisine française avec qui elle discute fréquemment afin d'apprendre à parler français. « Je suis seule ici, je ne peux pas rester seule (...) Je fais ça cachée, je veux vivre, je ne peux pas vivre seule ».

Encore une autre qui arrive du Maroc en France en 2011. C'est sa deuxième migration, avant elle était en Italie. Ce qui lui a aidé à s'intégrer c'est l'école des enfants.

« Ici, ils t'aident. » Dans les services administratifs d'accueil des migrants, elles se sentent plutôt bien reçues, aidées, prises en compte. Cette première impression de bienveillance c'est un point commun dans leurs discours.

« Ici, c'est la loi. Le riche, c'est comme le pauvre. La loi est juste ici ». Elles remarquent une organisation structurante, qui fonctionne, qui se montre plus égalitaire et cela contraste aussi avec leur vécu dans leurs pays d'origine. Et pour la loi et pour le soin, tout leur paraît mieux, plus organisé, plus juste, plus avancé.

Une septième qui vient du Maroc pour se marier. « Il n'y a pas ma famille ». Elle y tombe enceinte et accouche en France. Pour faire ses papiers, elle y est allée avec son mari. Ensuite, il y a eu le cours obligatoire de langue française qui l'aura aidé. Et, pour en finir, l'école de ses enfants et le contact avec d'autres mères ainsi qu'avec les enseignants.

« La famille est ici, les enfants, le mari ». Elles se sentent désormais installées en France. « Même nous, nous changeons ». Lors des séjours dans les pays d'origine, elles remarquent les différences ou bien on leur fait les remarquer. Certaines choses deviennent inacceptables, comme le frère qui frappe ses enfants, ou la famille qui parle du mariage des filles. Faire ses enfants – et surtout ses filles – aller à l'école et finir ses études paraît une évidence qui contraste avec les valeurs et les priorités des gens du pays. Pareil pour l'idée que c'est aux enfants de choisir leur vie, de miser sur leurs études, de travailler, de s'habiller comme ils

veulent... Autant de contrastes leur mettent dans une position d'étrangères là où elles sont nées.

« Même les enfants ne veulent plus y retourner ». Au fur et à mesure qu'ils grandissent, ils s'intéressent de moins en moins pour aller passer leurs vacances dans le pays d'origine de leurs parents. « Je suis français » devient une justificative pour leur manque d'intérêt pour ces voyages, qui terminent par s'espacer ou même par s'estomper. Elles mêmes trouvent de moins en moins du sens pour ces séjours. Au bout de quelques jours, la France leur manque, elles s'énervent de ces différences, les conflits surgissent. Il faut mieux rentrer à la maison.

Une autre, venue d'Algérie, en parle : « J'y reste 10 jours au maximum ». L'un de ses fils lui dit après un séjour : « jamais je ne retournerai en Algérie, je suis français ». Les filles veulent mettre un short et cela pose problème. C'est le choc de cultures.

« Les filles s'habillent comme les autres filles à l'école ».

« Ce que je veux c'est de donner de la confiance à ma fille ».

« Moi, je veux marier ma fille ».

« Une famille de migrants part en vacances, elle a une fille, elle va sauver notre fils ». C'est ce qu'ils pensent les gens du pays, en voyant leurs filles comme une opportunité pour améliorer leur vie et celle de leurs enfants.

« Pas de mariage, d'abord l'école, le travail... après le mariage ».

En parlant de leurs filles et de leur éducation, elles dévoilent tous les paradoxes, tous les contrastes entre leur culture d'origine et ce qu'elles ont intégré de la culture et des valeurs français. Elles parlent aussi de cet entre-deux dont elles vivent et de la façon dont elles jonglent plus ou moins entre leur culture d'origine et celle de leur pays d'accueil.

Cela apparaît aussi dans la façon dont elles conçoivent leur fin de vie. Certaines veulent être enterrées dans leurs pays d'origine et ont déjà fait les démarches pour cette fin. La plupart a

décidé d'être enterré en France. « Je ne veux pas être enterré là bas parce que mes enfants sont ici » dit l'une d'entre elles. Les enfants d'une autre menacent : « on ne te pardonnera jamais d'avoir enterré notre père en Algérie ». Même après la mort, elles n'appartiennent pas totalement à aucun des pays et restent entre les deux : retourner enfin « chez soi », tournées vers le passé, vers leurs ascendances et vers leurs origines ou bien rester près des siens, de leur descendance et tournées vers le futur.

5.2) Quelques considérations à propos des entretiens

Tout d'abord il faut peut-être tenir compte que **la migration se décline au pluriel**. Ce sont plusieurs migrations, presque autant que le nombre de migrants et qui peuvent être groupées selon la raison principale ayant motivé le départ du pays d'origine : une migration pour des finalités professionnelles ou d'études, une migration pour des finalités de regroupement familial, une migration pour des raisons économiques et une migration en raison des conflits, de la violence, des guerres. Tel que plusieurs professionnels en ayant affaire aux mères migrantes ont déclaré lors des entretiens décrites dans le chapitre précédent, chacune de ces migrations favorise plus ou moins l'insertion dans le pays d'accueil et le métissage.

Du coup, ce que ces femmes ont en commun et qui doit être pris en compte pour ce qui est de la suite de leurs discours, c'est qu'ils s'agissent des femmes migrantes venues en France pour des raisons familiales. Elles y sont venues pour se marier ou bien pour rejoindre leurs conjoints. Bref, elles ont déjà une famille plus ou moins nombreuse et plus ou moins « étayante » comme point de départ. Ainsi, leur vécu de la maternité en situation de migration sera biaisé par le fait qu'elles ne se soient pas retrouvées totalement coupées de leurs repères culturels lors qu'elles sont devenues mères dans un autre pays.

Leur venue est motivée par le mariage et par la constitution d'une famille. Nous sommes en plein dedans la migration la plus répandue en France jusqu'à très récemment, celle motivée par un regroupement familial et dans laquelle il y a un projet de s'installer dans le pays d'accueil et y construire une vie. Du coup, l'intégration apparaît comme un vrai besoin et ces femmes y mettent tout leurs moyens, autant pour elles que pour leurs enfants.

Chacune d'entre elles décrit un premier moment d'isolement, de repli sur soi, de peur de l'inconnu lors de leur arrivé, basé notamment sur leur méconnaissance de la langue

française et des codes de circulation et de fonctionnement du quotidien en France. Elles vivent confinées dans le petit cercle de leurs connaissances, parfois juste avec leurs maris et dépendent de ce peu de monde pour tout faire à leur place. Elles parlent de la peur, de la honte de ne pas savoir, de ne pas pouvoir communiquer. Il y a la perte des repères et le manque de la famille et de toutes leurs références, ce qui fait qu'elles aient plus ou moins de mal pour passer de ce premier moment d'isolement et de repli vers un deuxième temps dans lequel elles décident d'aller vers les autres.

Il y a apparemment deux facteurs qui leur poussent dans la direction d'une ouverture, au-delà de la peur et du renfermement : les démarches administratives obligatoires pour tout immigré en France et les besoins de suivi médical et d'insertion dans le système éducationnel de leurs enfants.

« La naissance de l'enfant facilite l'insertion sociale, culturelle et psychique de la mère, introduisant un lien là où il y avait clivage, 'au sens d'une continuité là où il y a eu rupture'. » (Panaccione, 2013, p.42). Ou bien, tel que les professionnels des services pour la petite enfance ont affirmé : c'est leurs enfants qui les font avancer.

Même si elles ont une famille en France, cette expérience de famille nucléaire est très distante de ce qu'elles ont connu dans leur pays d'origine. Du coup, leur souffrance se doit à la perte de cette référence de famille répandue dans la communauté, de cet ensemble de personnes qui s'occupent d'une mère et d'un enfant qui naît, de ces points d'étayage auxquels le suivi médical et les bonnes conditions techniques et physiques pour un accouchement n'arrivent pas à remplacer. Comment devenir mère dans ces conditions ?

« Elles sont perdues à mi-chemin dans un entre deux lieux, mais aussi dans un entre deux temps d'ordre plus psychique que matériel, que l'on peut rapprocher de ce que René Kaës (1978) appelle le 'lieu de l'utopie'. A travers ce recours permanente au clivage entre le pays d'origine et le pays d'accueil s'exprime leur quête identitaire maintenue inachevée par la recherche d'un lieu identifiable dans lequel exister ». (Panaccione, 2013, p.42).

Si dans un premier temps la solution c'est de se réfugier dans la maison et entre les siens, de pleurer le manque et la distance du pays d'origine et de craindre le pays d'accueil comme une

menace à l'intégrité de son être, toutes ces femmes semblent aussi avoir en commun le moment du point de bascule de leur expérience. A partir d'un moment plus ou moins proche de la naissance de leurs enfants, elles ressentent le besoin de prendre leurs vies en main. Cela débouche sur un effort pour apprendre la langue française qui leur mène à cette association. Cela leur oblige aussi à un effort de circulation par les structures administratives et à une mise en relation avec les gens.

La peur vient aussi de leurs origines. « La France, qu'est-ce qu'elle a fait en Algérie ? Que des massacres. » L'histoire collective s'impose dans l'image que ces femmes font de ce pays en y arrivant, tout autant que de son peuple. Elles craignent la violence, la maltraitance. Elles craignent la répétition de ce qu'elles ont vécu petites, ou de ce qu'ils ont vécu leurs parents ou grands-parents.

Néanmoins, elles se retrouvent accueillies par « des gens gentils ». Et cette bonne surprise change l'image qu'elles ont de leur pays d'accueil et leur pousse à faire des efforts pour s'y intégrer.

« Le début c'était difficile, mais je me suis très bien intégré. J'ai vu la France comme je voulais la voir. J'y ai trouvé la liberté d'expression. »

Petit à petit, ce dont ces femmes parlent c'est d'un changement en elles. Plus qu'une adaptation basée sur une acculturation, elles décrivent une espèce de vie entre deux mondes, une création d'un soi-même qui n'est plus totalement chez soi nulle part. Dans leurs pays d'origine elles deviennent étrangères. Et une distance s'installe entre elles et leur culture, laquelle jusqu'à il y a peu de temps était si prégnante au point de ne pas générer des questions. Mais voici que lors de leurs séjours de vacances en famille, dans leurs pays d'origine, le familier devient étrange et étranger et les habitudes, les coutumes, les gestes, les valeurs, les principes leur paraissent moins naturels.

« Nous sommes imprégnés, imbibés de notre culture. La culture offre un codage de l'ensemble de l'expérience vécue par l'individu. Elle lui permet de maîtriser la violence de l'imprévu en anticipant le sens de ce qui peut survenir, et, par conséquent, du non-sens qui en découle. Elle met à disposition du sujet une grille de lecture mouvante et souple, mais toujours présente. Cependant, dans des situations de rupture comme celles qui existent dans

certaines migrations particulièrement traumatiques, cette grille de lecture peut être en danger d'effacement ou de non-contenance. » (Cadart, 2004, p.63).

La grille se casse et l'un des signes de cette cassure c'est cet inquiétant familial (Freud, 1919) qu'elles éprouvent maintenant en regardant du côté de leurs origines plutôt que du côté de ce qu'elles ont construit dans le pays d'accueil. Cela ne veut pas pour autant dire qu'elles deviennent autres, au moins pas totalement. Parce qu'aussi en France ce vécu d'étrangeté leur arrive éventuellement.

La comparaison entre « ce qu'on fait dans le bled et ce qu'on fait ici » est une constante dans leurs discours, assez fréquente pour démontrer que la position acquise en France est loin d'être confortable. Et qu'il s'agit plutôt, dans le meilleur des cas, d'un métissage (Moro, 2002) par la création d'un être complexe produit de la rencontre entre deux mondes. Dans le pire des cas, c'est plutôt question de rester dans un non-lieu (Augé, 1992), dans l'entre deux, étrangères partout, appartenant à nulle part.

Si le regard d'étrangeté de ces femmes se détourne petit à petit du monde retrouvé en France envers le monde qu'elles ont laissé dans leurs pays d'origine, faisant preuve de cette construction dans l'espace entre, dans la frontière, dans l'entre-deux de ces deux mondes, le regard de l'autre les voyant encore et toujours comme une autre ne change pas forcément de direction. C'est-à-dire que si bien intégrées elles puissent être il y aura toujours quelqu'un qui leur fera se souvenir de leur condition de migrantes, leur empêchant de se sentir chez soi pour complet. Et cela rejoint les jours actuels à travers le regard voué à ces femmes depuis la montée de la violence terroriste.

L'image que la France donne aux étrangers semble avoir changé. Au moins dans le Maghreb le pays colonisateur a fait place au pays d'accueil et « tout le monde veut venir vivre en France ». Par contre, si cette France terre d'accueil c'est le pays que ces femmes semblent vivre dans leur quotidien, elles reconnaissent un changement au bout de ces dernières années. C'est un pays qui est devenu moins accueillant. « Tout a changé après les attentats terroristes ». Même si elles disent ne pas sentir le préjugé envers les arabes dans leur vécu quotidien, « on s'inquiète pour nos enfants. D'un côté, j'ai peur qu'il soit maltraité par l'Etat. D'autre côté, j'ai peur qu'il soit manipulé par d'autres personnes. »

Elles apprennent à leurs enfants à ne pas faire confiance, à ne pas amener les gens à la maison, à ne pas dire des mots en arabe. « On est loin de revivre les années de souffrance en Algérie. » Et pourtant, elles apprennent à leurs enfants à vivre dans la méfiance et dans un état d'attention permanente à ce qu'ils expriment et à la façon dont ils vivent. Leurs origines, leur culture deviennent un signe identificatoire non souhaitable dans le monde d'aujourd'hui. Et ce qui aura pu être plus ou moins refoulé dans leur effort d'intégration revient dans le réel de leurs rapports quotidiens dans lesquels elles doivent toujours jongler entre ce qu'elles peuvent montrer et ce qu'elles doivent cacher d'elles mêmes et de leurs origines.

6) Quelques réflexions en guise de conclusion

« La seule chose que puisse interrompre le malaise du vertige au sens physiologique est de prendre un point fixe sur lequel l'œil puisse se reposer. De la même façon, sur le plan existentiel, l'être humain peut se découvrir dépouillé de tout fondement de son existence et, par conséquent, il cherche un point d'appui pour son regard et reste pris de vertige jusqu'au moment où il trouve un point fixe ». (Kierkegaard, 1965, p. 157-158).

Qu'est-ce qui ressort de tous ces entretiens, de toutes ces observations et de tous ces témoins ?

L'isolement c'est l'un des principaux facteurs de vulnérabilité pour les jeunes mères. Même si la migration n'est pas obligatoirement productrice d'isolement, elle peut cependant en contribuer largement, ce qui la rend aussi un facteur à être pris en compte lors du suivi des jeunes mères migrantes dans les services de soin ou dans les services sociaux.

Les services de santé, les services sociaux et les services éducationnels destinés à la petite enfance sont les premiers confrontés à cette condition d'isolement des jeunes mères et des jeunes mères migrantes. Sous le prétexte des obligations de faire suivre, soigner, éduquer ou sociabiliser leur enfant, elles circulent par ces premiers espaces de contact entre elles et le monde extérieur suite au vécu de la maternité. Et c'est dans ces espaces-là qu'elles vont déposer leur vulnérabilité, leur solitude, leurs angoisses, leurs difficultés et leurs craintes.

La formalisation de la directive de soutien à la parentalité vient à la rencontre de la perception et du vécu des professionnels de ces services quant à leur fonction de travailler aussi avec les parents des enfants en bas âge. L'isolement des jeunes mères et des jeunes mères migrantes devient ainsi une problématique à être abordé de façon légitime par les interventions proposées par ces services. D'où l'apparition de nombre de projets d'accueil parent enfant dans chacun d'entre eux visant, pour l'essentiel, à soutenir le lien entre les parents et leurs enfants et à favoriser la rencontre entre les parents et d'autres parents avec qui ils puissent partager des expériences communes. Tout est fait dans le but de mitiger l'isolement, de favoriser la socialisation pour l'enfant et pour le parent qui l'accompagne et de fonctionner en

tant que lieu ressource, voire comme une espèce de pont entre le parent, son enfant et le monde qui les entoure.

Le mot-clé pour les services pour la petite enfance et pour leurs propositions d'accueil parent enfant est la **médiation** dans tous les sens. Soutenus dans leurs propos par le cadre du soutien à la parentalité, ils font de sorte à ce que ces mères isolées puissent être vues, reçues et accueillies là où elles vont chercher de l'aide. Au lieu de les envoyer vers un service spécialisé et de prendre le risque qu'elles n'y arrivent pas, cela leur permet de leur proposer une place légitime de parole et d'échange là où elles font confiance, tout en s'adressant à des professionnels qu'elles connaissent déjà par le biais de leurs enfants.

Même si la migration n'est pas la cible prioritaire de ces actions de soutien à la parentalité, et dans la mesure où ces services font un travail sur l'isolement des jeunes mères à travers leurs activités d'accueil parent enfant, elle sera également prise en compte. Lorsque ces mères isolées sont aussi des mères migrantes et que la question de la migration aura contribué à leur isolement, impossible de ne pas l'inclure dans les thèmes abordés dans ces espaces. Et c'est ça qui font les mères, de façon spontanée, dès qu'elles viennent et qu'elles partagent leur vécu.

Avoir un enfant en France semble être le principal facteur poussant ces mères migrantes dans le sens d'une intégration. C'est une sorte de point de bascule qui fait qu'elles ressentent le besoin d'y construire une vie, puisque leur enfant a des origines autres que les siennes et qu'il va falloir en bâtir des ponts. Des ponts entre soi-même et son enfant. Des ponts entre sa culture et celle qui sera à son enfant. Des ponts entre sa langue et celle de son enfant. Des ponts entre son pays d'origine et celui de son enfant. Bref, si elles n'avaient pas ressenti le besoin de sortir de leur isolement jusque là, la naissance de leur enfant en pays étranger les précipite dans une démarche pour tisser des liens.

Les jeunes mères migrantes fréquentent les services pour la petite enfance dans le but principal de sociabiliser leurs enfants. Elles fréquentent aussi les services administratifs chargés de la régularisation de leur statut en France. Ce sont ces deux « territoires de circulation » qui fonctionnent comme leur premier contact approfondi avec la culture et la société française et c'est à ces deux « endroits » qu'elles créditent leur sensation première d'avoir été bien ou mal accueillies. C'est à travers les démarches de ces deux territoires

qu'elles se sont vues poussées à circuler et à s'impliquer dans cette construction des ponts si fondamentales entre elles, leur culture et celle d'où elles vivent. **D'où l'importance de rendre légitime le rôle de ces services d'accueillir et de faire face à l'isolement dû à la migration.** Et cela non seulement comme un gain secondaire de leurs fonctions primaires mais comme un but en soi, l'accueil et le travail avec les jeunes mères migrantes devenant à bon droit l'une de leurs missions.

Les différences culturelles quant aux modes de soutien de la femme enceinte et surtout de la jeune mère : voici l'un des plus gros obstacles dans l'exercice de la maternité en pays d'accueil vécus par les femmes migrantes. Sans leur réseau familial et leurs façons de faire avec l'être mère, c'est la technique qui remplace la culture ; les soins hospitaliers, le geste technique lors de l'accouchement, les mode d'emploi donnés par le personnel soignant. La solitude de l'expérience de devenir mère prend le dessus et il va falloir un effort actif de leur côté pour sortir de cet isolement.

Ces femmes font un mouvement vers l'intégration, elles cherchent l'autonomie, elles s'efforcent de parler la langue, l'instrument fondamental d'entrée dans ce nouveau monde et de partage de leur propre monde avec ceux qui l'entourent. Dire la différence dans certains espaces devient un échange, un constat des différences, un enrichissement de leur répertoire personnel concernant l'être mère. L'isolement fait place au changement, au métissage et elles deviennent peu à peu étrangères dans leur pays d'origine. C'est la construction d'une vie dans l'entre-deux, jonglant entre deux cultures pour en produire un hybride personnel et subjectif qui leur permet de circuler avec une certaine aisance dans ce monde qui est celui de leurs enfants.

Dans ce processus, il s'avère que l'image du pays d'accueil dans l'histoire collective des gens du pays d'origine peut faciliter ou rendre difficile tous ces mouvements des mères migrantes vers l'intégration. Un vécu collectif, familial ou individuel traumatiques concernant le pays dans lequel cette personne vient s'installer peut se rajouter à une expérience de migration en soi traumatique due à son contexte, créant un environnement menaçant, persécuteur et peu accueillant pour celle qui arrive. Cette image est mise à l'épreuve dans le contact quotidien entre les femmes migrantes et les fonctionnaires des services par lesquels elles circulent, le

tout de cette construction imaginaire étant joué à chaque rencontre. D'où l'importance, encore une fois, de rendre légitime la fonction d'accueil de ce contact.

Au fur et à mesure de leur intégration, ces jeunes mères migrantes éprouvent la création d'un soi-même qui n'est plus totalement chez soi nulle part. C'est une sorte de déracinement à travers lequel elles font l'expérience du déplacement de l'inquiétant familial (Freud, 1919) qu'elles sont là où elles vivent vers l'inquiétant familial qu'elles et que leurs repères deviennent là où elles ont leurs origines. Leur rôle d'incarner l'inquiétant familial se répand du pays d'accueil vers le pays d'origine de la même façon qu'elles éprouvent cette sensation d'étrangeté s'élargir de leur vécu dans le pays d'accueil vers leurs retrouvailles dans leur pays. **Être partout une étrangère, voici la condition dans laquelle elles auront à se construire une identité plus ou moins réussie entre ce qu'elles ont été et ce qu'elles sont devenues après avoir migré et après être devenues mères.**

Qu'est-ce qui fait la différence dans le devenir de cette construction de mère migrante entre le métissage créateur de ponts et des subjectivités hybrides et le confinement dans une condition d'être étrangère et isolée partout ? Mise à part les conditions à l'origine de la migration et les facteurs personnels et subjectifs, **on pourrait affirmer que la façon dont ces femmes sont accueillies dans les espaces par lesquels elles circulent semble jouer un rôle important dans ce qui sera l'avenir de leur intégration.** Comment prendre sa en considération dans les missions attribuées aux services recevant ces jeunes mères migrantes ?

Dans son article à propos des LAEPs, les Lieux d'Accueil Enfants Parents, Weiller (2015) montre la façon dont ces espaces fonctionnent comme un espace transitionnel aidant la mère migrante dans son devenir mère. Mettre un enfant au monde dans un autre pays c'est, selon l'auteure, inscrire elle-même tout autant que son enfant dans la culture de ce pays. Les accueils fonctionneraient alors comme un objet transitionnel créant un lien et une continuité entre les cultures d'origine et du pays d'accueil, à travers la création d'une « aire culturelle partagée. »

« Les observations menées auprès de différentes familles migrantes permettent d'énoncer que ce dispositif est un lieu qui permet aux mères une réélaboration psychique, et où les processus

de construction identitaire sont possibles et visibles. Cet espace, que l'on qualifie d'espace tiers, est un lieu d'élaboration d'une nouvelle identité interculturelle, une culture tierce grâce à sa fonction d'entre-deux. En d'autres termes, ces mères se construisent un entre-deux dans un espace transitionnel, entre l'intra-psychique et l'inter-individuel, l'avant et l'après, la sphère intime et la sphère sociale. Le LAEP permettrait le passage d'une culture à l'autre en offrant un espace de création et d'expérimentation. » (Weiller, 2015, p.38).

C'est-à-dire que la maternité oblige l'insertion dans la culture du pays d'accueil et, de ce fait, elle précipite le travail psychique nécessaire pour faire avec le choc de cultures. Il faut fabriquer des ponts entre l'avant et l'après migration tout autant qu'entre l'avant et l'après maternité. Et tout ça au même temps, ce qui renforce la vulnérabilité de ces femmes. Dans les espaces d'accueil elles auraient la possibilité d'un espace « entre » afin de réaliser ce travail en douceur.

D'après les discussions avec les interlocuteurs responsables de plusieurs dispositifs voués à la petite enfance, il me semble qu'on peut élargir ce qui est dit pour les LAEPs dans l'article ci-dessus à tous les services tenus en compte par cette recherche. **Autant l'accueil en PMI que les activités proposées au centre social, ou bien celles incluant les parents et qui sont offertes par la halte garderie ou par la crèche avec lesquels j'ai eu l'occasion d'échanger fonctionnent comme des espaces formalisés d'inclusion des parents et notamment des mères des enfants en bas âge.** Suite à la perception par les équipes travaillant dans ces services des situations d'isolement et de précarité du lien social de ces jeunes mères, du ou non au fait de la migration, chacun d'entre eux a fini par proposer une activité ou un espace dans lequel cette demande de création de liens et d'échange d'informations et d'expériences pourrait être prise en compte. C'est à dire que ces services dont la mission principale est centralisée sur l'enfant terminent par incorporer dans leurs pratiques et de façon cohérente avec leurs expériences un travail même que ponctuel sur les parents et les enfants, voire sur la parentalité. On ne peut pas s'occuper d'un bébé ou d'un enfant tout petit sans tenir en compte sa mère et leur lien.

Du coup, celle qui a été mon hypothèse de départ à partir de laquelle je songeais démontrer ce rôle d'étayage des LAEPs dans l'inclusion des mères pour lesquelles l'un des facteurs principaux de son isolement hormis l'expérience de la maternité proprement dite c'est son expérience de migration s'est étalé vers tous ces services destinés à la petite enfance. Et le

discours de leurs coordinateurs témoigne tout autant de la perception de cet isolement que des mesures mises en place pour essayer de le combler. **Bref, ces services s'accaparent de la mission de faire place aux parents et surtout aux mères et, d'entre elles, de fonctionner comme point d'appui, d'inclusion et d'ouverture vers le monde pour celles qui sont dans les situations de plus de vulnérabilité : les mères isolées, les mères migrantes.**

Ce qui est perçu dans la pratique quotidienne des services dédiés à la petite enfance reçoit une légitimité ou bien une poussé de la part des directives politiques concernant le thème : «(...) la loi du 5 mars 2007 fait (enfin) la part belle à la parentalité dans les dispositifs de protection de l'enfance. En effet, dans un souhait de maintenir le lien parents-enfants, ou enfants-familles, un ensemble de dispositifs est proposé pour répondre à cet objectif. Ainsi, cette loi a posé clairement que la « parentalité » pouvait être faillible, voire clairement défailante, mais que, pour autant, elle ne devait pas être réduite en poussière mais plutôt soutenue. » (Latuillière, 2015, p.16). Même avant, en début des années 2000, la consigne pour les établissements pour la petite enfance c'est que les parents y soient inclus et qu'ils participent de la vie institutionnelle. Une démarche politico-administrative s'allie à la perception des travailleurs d'une demande de la part de ces parents et surtout des mères d'être prises en compte dans le quotidien institutionnel de leurs enfants et, surtout, d'être soutenues dans leurs questionnements et dans leurs difficultés concernant la maternité.

Le soutien à la parentalité est défini par Latuillière (2015) : «(...) je parlerais plutôt de partage de connaissances d'un enfant en particulier et des enfants en général, d'écoute des difficultés, des questionnements et des réussites des parents, et surtout, de création d'un lien entre la maison et la structure, ainsi qu'entre les différents adultes référents de l'enfant. » (p.18). Cela se décline en plusieurs actions différentes selon chaque structure, chaque équipe et chaque ensemble de besoins identifiés par les professionnels dans des services spécifiques : un café des parents proposé dans une crèche, un espace de joujouthèque proposé par un centre social pour que parents et enfants y participent ensemble, des ateliers conjoints, un accueil parents-enfants proposé par la PMI dans le même but, des activités de sortie proposés par une halte garderie dans lesquelles les parents participent, encore un café des parents... Tous les formats sont possibles et ils amènent tous à un point commun : faciliter l'insertion des parents dans la structure qui s'occupe de leurs enfants et, de ce fait, leur permettre un espace d'échange, d'information, de formation de réseau et d'inclusion.

J'ai pu constater l'attention accordée à cette fonction d'étayage dans les espaces dédiées à la petite enfance dans les observations et dans les discours des mères fréquentant ces espaces, tel que je l'ai présenté antérieurement. C'est-à-dire que la perception et l'expérience des équipes de ces services va à la rencontre d'un réel besoin et que les réponses données par ces services rencontrent un écho dans la venue de ces mères aux activités proposés. **Bref, les services pour la petite enfance sont un lieu d'accueil et d'étayage pour les jeunes mères et, surtout, pour celles en situation d'isolement, principalement du au fait d'une migration.**

Pour ces mères, les enfants sont la raison première pour laquelle elles fréquentent ces services. Sous prétexte du suivi ou de la socialisation de l'enfant, elles se retrouvent toutes ensemble dans ces espaces informels qui deviennent des espaces d'échange d'informations et de formation d'un réseau de solidarité, tel qu'on a pu témoigner lors des observations. La sortie de la crèche ou de la halte garderie devient un moment d'échange entre les mères et entre elles et l'équipe. Suite à ça, des activités de sortie, de café des parents, des ateliers conjoints mère-enfant sont proposés et elles retrouvent un espace légitime dans lequel elles viennent déposer et, pour quoi pas, soigner leurs inquiétudes et leurs difficultés.

Ces lieux d'accueil se prêtent à être les acteurs d'une parentalité répandue entre plusieurs acteurs autres que les parents. Dans un monde où la fonction parentale s'est restreint au couple parentale de plus en plus isolé dans son quotidien d'être parents, la possibilité d'un partage et d'un soutien de cette fonction par d'autres personnes n'est pas négligeable.

« Dans les dispositifs de la parentalité, il convient d'insérer tous les réseaux d'identification, les interrelations envisagées en termes d'identifications croisées, pour citer un titre de Winnicott. Dans des registres aussi divers que psychique, ethnique, juridique, institutionnel, éducatif et socioculturel. » (Clerget, 2015, p.38).

Voici que les services de la petite enfance accueillent les parents et notamment les mères et qu'ils témoignent de leurs fonctions dans cette parentalité répandue, dans cette parentalité en réseau qu'ils aident à construire dans le but de soutenir les parents dans leurs rôles tout autant que de partager avec eux les tâches concernant ce rôle.

La parentalité, en bref, c'est une transmission. Et qui dit transmission parle de quelque chose qui traverse l'histoire, de quelque chose qui se traduit dans une culture, de quelque chose qui s'éternise d'une génération à autre, de quelque chose qui traverse d'un psychisme à autre. La transmission se fait en plusieurs niveaux et dans plusieurs directions.

Lors des entretiens avec les responsables pour les structures vouées à la petite enfance, j'ai pu constater un point commun dans leurs discours : **le service ou bien les activités destinées à l'accueil des enfants et de leurs parents a comme rôle principal la médiation**. Cette médiation entre le dedans de la famille, voire entre le dedans du lien mère enfant et le dehors, la société, la culture. Ils font fonction de présentation du monde, dans le même sens de la présentation de l'objet winnicottien (1963b) créant un cadre propice pour que les échanges s'installent et pour que les gens puissent s'y installer le temps d'une activité et y déposer leurs armes, leur parole, leurs angoisses, leurs vécus.

Cette médiation permet aux gens de se rencontrer entre eux, aux mères de partager leurs expériences à partir du point commun de la maternité, en construisant des liens d'amitié, un champ d'échanges, un espace de parole, en se faisant compagnie mutuellement. Mais en plus de faciliter ce partage horizontal entre égaux qu'on pourrait peut-être nommer comme quelque chose proche de l'amitié, ou bien de l'hospitalité tel que Derrida (1997) la conçoit, ces espaces permettent aussi la rencontre entre les discours asymétriques dans des conditions plus propices que celles où s'installerait un rapport d'autorité. C'est-à-dire qu'en plus d'un réseau de femmes, de mères, de jeunes mères isolées qui se soutiennent, ces espaces permettent la création d'une surface de contact entre ces mères et la société française, une surface poreuse à travers laquelle quelque chose comme une inclusion peut être envisagé.

L'information peut passer de part à part sans être perçue comme une menace. La différence peut apparaître dans les discussions à propos de l'éducation des enfants comme une curiosité, une donnée presque pittoresque qu'on fait voir aux autres, dans le cadre d'un partage et non d'un encadrement. Ainsi, lorsque les professionnels disent quelque chose, c'est de la place de quelqu'un qui batit les ponts d'une comparaison qu'ils le font, pas dans le but de soumettre une certaine manière à la leurs. Et cela est plus efficace qu'un discours d'autorité.

« Une femme ne peut pas vivre seule sa maternité. Bien qu'éminemment individuelle, cette expérience nécessite le concours et la chaleur d'autres femmes, mère, sœurs ou cousines,

voire collègues, d'autres femmes qui s'incarnent dans la réalité actuelle et représentent les références au passé. L'identification à une image maternelle *positive* est une nécessité pour la jeune femme qui attend un enfant. Cette image sera d'autant plus intensément recherchée auprès de l'entourage qu'elle aura fait défaut dans le cœur. » (Bydlowski, 2000, p.20). Et pourtant, la maternité est une expérience d'isolement.

C'est l'isolement que les parents et notamment les mères viennent soigner par leur fréquentation des espaces pour la petite enfance. L'isolement commun, certes, mais aussi l'isolement fruit du décalage entre l'image de mère idéale à atteindre et la mère réel qu'elles découvrent pouvoir être. L'isolement du constat de l'ambivalence et de la haine, les indicibles de l'expérience de la maternité qu'elles peinent à trouver où déposer et à qui adresser. Mais aussi l'isolement dû à des événements de leurs vies, à des ruptures, à des fuites, à des violences.

En plus de tous ces isolements, **certaines femmes rencontrent dans les services pour la petite enfance un espace d'accueil de leur double isolement lorsqu'il s'agit des femmes devenues mères dans le cadre d'une migration.** Tout ce qui est rendu possible par leur fréquentation de ces services concernant un partage à propos de la maternité est aussi valable pour ce qui est de créer une possibilité de partage, d'inclusion et d'insertion dans la langue, la société et la culture françaises. C'est en vivant ces espaces qu'elles se confrontent à la différence. C'est aussi dans ces moments de partage entre enfants, mères, professionnels et institutions qu'elles construisent les premiers ponts entre elles et tous ces autres. Pour confronter l'isolement et de la maternité, et de la migration.

C'est assez juste ce que les responsables des services perçoivent : plus que la migration, l'isolement c'est ce qui met les femmes, les jeunes mères et leurs enfants en situation de vulnérabilité. La migration pouvant toujours rajouter à cet isolement, certes, mais n'étant pas une cause d'isolement en soi. Maintes sont les femmes migrantes dont on n'a pas des nouvelles puisqu'elles sont entourées par leur famille, par leur communauté, par leurs proches. Et si ça peut ne pas forcément ouvrir dans le sens de l'intégration, car certaines familles et certaines communautés font ghetto et isolent, ça peut néanmoins fonctionner comme réseau et point d'ancrage pour que cette jeune mère puisse vivre son expérience de maternité. Ce qui n'est pas négligeable.

A notre époque, et encore plus dans les cas de migration, la maternité devient affaire entre deux personnes, voire trois au grand maximum. Les parents isolés ne tiennent pas compte de l'héritage transgénérationnel offert à leur enfant malgré eux-mêmes. Dans leur effort d'insertion, d'inclusion, d'adaptation, ils négligent assez souvent leurs origines et leur culture d'origine qui les traversent et atteignent l'enfant en tant que discours inconscient, souterrain, voire comme symptôme.

Les mères migrantes elles-mêmes parlent d'un vécu d'isolement qui est moins celui lié à la solitude, dans la mesure où presque toutes font référence à ses conjoints, à quelqu'un de la famille, aux proches et à sa communauté comme des présences lors de leur arrivée en France et lors de leur devenir mères. **L'isolement, elles le placent surtout dans la distance et dans la différence.** L'abîme de la langue, l'incompréhensible des différences culturelles, l'énigmatique des démarches, des procédures, tout cela les isole et les exclut.

L'isolement est plutôt culturel que personnel. La perte du cadre culturel intériorisé suite à la migration, le vécu d'insécurité et d'étrangeté et l'absence d'étayage sont exacerbés par la grossesse et structurent les premières interactions mère-bébé. On le lit partout dans les références théoriques (Moro, 2002 ; Mestre, 2015 ; Ferradji, 2010 ; Panaccione, 2013 ; Daubigny, 2002 ; Cadart, 2004 pour n'en citer que quelques unes). Et on le perçoit dans le discours des femmes mères migrantes et dans ce qu'elles énoncent comme leurs deux principaux facteurs d'isolement au tout début : la langue et la capacité de circuler de façon autonome par les lieux.

Ne pas pouvoir parler français c'est être coupé d'un des moyens principaux d'accès à la culture, aux codes, à la condition de partage. Comment accéder à ce qu'on ne peut même pas lire ? Comment partager sur ce qu'on ne peut pas communiquer ? Tout de même, la circulation par les lieux dévoile aussi d'un accès et d'un partage culturel : être en mesure de comprendre où on est et où on va, pouvoir s'occuper des démarches administratives qui garantissent la légitimité de cette circulation, être capable d'aller aux services administratifs, aux services de santé, aux services de la petite enfance. Savoir où aller et comment s'y porter. Savoir ce à quoi s'attendre de chaque endroit, de chaque personne... voici les codes culturels passant par les institutions et par les rapports entre les gens sous le prétexte de chaque

fréquentation institutionnelle. Voici deux piliers fondamentaux pour bâtir le pont entre elles et le pays d'accueil que ces femmes perçoivent et sur lesquels elles cherchent à agir.

C'est intéressant à constater qu'autant les services pour la petite enfance font office de pont entre ces jeunes mères et d'autres mères, entre ces mères et les professionnels et entre ces mères et la culture et la société française que les services administratifs le font entre ces femmes migrantes et la société incarnée par ses fonctionnaires, par leurs démarches, par les documents et par leurs conduites. Chaque espace de circulation au-delà de ceux destinés à leurs enfants deviennent des espaces d'intégration potentiels, des espaces d'accueil réels où plusieurs de ces femmes ressentent pour la première fois une bienveillance envers elles et une ouverture à leur inclusion. Ce n'est pas anodin que plusieurs de ces femmes mères migrantes fassent référence à ces services administratifs comme le premier endroit de rencontre entre elles et la communauté française, une première rencontre plutôt rassurante et dans laquelle elles se sont senties renforcées dans leurs capacités de tisser un pont et de construire une vie possible et souhaitable dans ce pays.

Moro (2002) affirme avec justesse qu'étant la France un pays multiculturel, c'est aux institutions de l'éducation et de la santé, autant que d'autres, l'obligation de penser la diversité. Moi, je rajouterais que c'est à toutes ces instances aussi de l'accueillir.

L'identification est, pour la psychanalyse depuis Freud (1921), la manifestation la plus précoce du lien affectif avec une autre personne, voire avec un objet. C'est un lien ambivalent depuis le début, duquel l'hostilité n'est pas exclue, expression de la pulsion sexuelle devenue constitution d'un modèle de soi. C'est autant cet envers quoi le bébé tend dans son rapport fusionnel avec sa mère que cet envers quoi la mère tend dans le but d'en devenir une, dans la référence remontée à son enfance, à sa propre mère et au vécu maternel de ses ancêtres. C'est aussi ce à quoi le migrant tend dans son mouvement de construction d'un être possible dans un autre pays. Des identifications d'un bébé en tant qu'un être, l'enfant de cette mère, membre de cette famille. Des identifications d'une mère en tant que mère. Des identifications d'une mère migrante en tant que quelqu'un qui peut exister à cet endroit dans le tissage d'un entre deux, d'un entre soi et l'autre, dans un nouveau moi/autre. **Est-ce que finalement la maternité et la migration ne posent pas toutes les deux les dilemmes et les défis du**

processus identificatoire pour lequel toute forme d'exclusion peut s'avérer désastreuse à posteriori ?

C'est-à-dire que l'inclusion qui demande l'acculturation comme prix peut être si violente pour une migrante que la constitution de son être mère qui lui demanderait de s'isoler dans la fusion avec son bébé afin de les protéger tous les deux de toute sorte d'invasion d'un monde qui leur pousse à se confronter avec les différences beaucoup trop tôt.

La culture « (...) non seulement elle se trouve au cœur de la souffrance de nos patients migrants et de leurs enfants, mais elle est aussi déterminante pour la création de dispositifs de soins pertinents et efficaces (...) » (Moro, 2002, p.29).

En plus des services et des dispositifs mises en œuvre dans le but de tenir en compte le facteur culturel, voire transculturel de la souffrance psychique des familles et surtout des enfants issus de la migration, tel les consultations transculturelles – ou consultations en ethnopsychanalyse – menées par Moro et son équipe dans le service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent du CHU Avicenne à Bobigny, chaque service de santé ou de l'éducation a les conditions de faire face à cette même problématique dans le cadre de son fonctionnement et tenant compte de ses possibilités.

C'est ce qui est fait, de façon latérale et non systématisé lorsque les services pour la petite enfance se chargent de s'occuper de la parentalité. Même si la question de la migration n'est pas la cible de leurs actions, dans la mesure où les professionnels de ces services ouvrent un espace pour que les parents les fréquentent, **il sera question de migration autant qu'il y aura des parents migrants. En ciblant l'isolement parental et, surtout, celui des mères, les équipes terminent pour agir aussi sur l'isolement issu de la confluence entre maternité et migration.** Et, de ce fait, elles agissent dans la direction d'une intégration possible.

La culture et les différences culturelles ne sont pas les seuls facteurs auxquels doivent être attribués la souffrance et l'isolement d'une jeune mère en difficulté. L'isolement est question de culture, voire de différence, mais aussi de contexte social, d'histoire et de parcours. Et

autant plus, c'est question de transmission, d'héritage, voire d'inconscient. Tout cela peut jouer et peut être pris en compte lorsqu'une jeune mère migrante circule par les services pour la petite enfance en déposant par ici par là sa souffrance, sa solitude, son incompréhension. Comme l'affirme Mestre (2015) pour ce qui est des consultations transculturelles : c'est un travail sur « l'écart », plus que sur l'altérité radicale. Bref, c'est le travail de bâtir des ponts.

Dans un moment où tant se dit par rapport à la migration due aux réfugiés qui viennent de plus en plus nombreux en Europe fuyant leurs pays d'origine et dont la plupart des discours décrivent une France malveillante dans laquelle les gens ne seraient pas ouverts à l'accueil de tous ces autres, c'est avec surprise que je constate que, dans le vécu de certains de ces migrants, l'expérience est autre. Même si les services administratifs n'ont pas été sujet de cette recherche, elles en font référence de façon si contondante qu'on ne peut pas l'ignorer. Et on ne peut pas l'ignorer non plus dans son potentiel de permettre une rupture de cet isolement pour ces femmes jeunes mères. De façon ponctuelle et épisodique, puisqu'il s'agit d'une fréquentation éventuelle. Mais aussi de façon pérenne dans l'impression que ces contacts laissent et qui vont dans le sens d'une rencontre et d'une acceptation.

Tout autant que ça, ce sont les contacts avec les professionnels de la petite enfance, plus systématiques, continus dans l'espace et dans le temps, créateurs de moments de rencontre plus amples autour de l'enfance, de leurs enfants, de leur vécu en tant que mères. Ce sont des rencontres rendues possibles avec d'autres mères par le biais de leurs enfants et du discours partagé et toujours partageable à propos de leurs enfants. Ce sont les rencontres avec les professionnels de ces services, représentant tout autant le discours savant sur l'enfance que l'incarnation de cet accueil qui peut se faire ou pas par la France par rapport à chacune. Chaque personne et chaque espace fonctionnent comme une possibilité de partage, comme une opportunité de nommer quelque chose de soi, de sa culture et de son vécu pour que ça soit inclus, pour que ça fasse partie, pour que ça soit vu comme légitime. Cette reconnaissance les légitime en tant que mères et rend possible et partageable leur expérience de la maternité.

C'est aussi une opportunité d'écouter cet autre et d'essayer de le comprendre, de l'intégrer, tissant entre elle – la mère migrante – et lui, l'autre représentant de cet autre pays, le pays d'accueil, une forme mixte, métisse, intégrée puisqu'intégrante de toutes ces différences entre elle et eux. Cette opportunité, les professionnels de ces services la saisissent bien. C'est ce qu'ils ont perçu dans les contacts informels avec ces mères et c'est ce sur quoi ils essaient de

travailler en proposant toute sorte d'inclusion et de circulation de ces mères et des parents dans le maillage institutionnel.

Contrairement à ce qu'on dit, il y a des gens sur le terrain qui se sentent concernées, qui se préoccupent et qui s'occupent des soucis de l'isolement des jeunes mères et des jeunes mères issues de la migration. Ils se sentent concernés et responsables, travaillant pour construire des ponts et pour créer des conditions d'une vraie insertion qui passerait par la création des réseaux de partage et de solidarité entre femmes, entre mères, entre migrantes et françaises. Est-ce une utopie de la création d'une nouvelle tribu là où celle des origines, qui était censé s'occuper d'une mère et de son enfant, a été perdue ?

Peut être que le rejet de l'étranger est plus question de politique et des hauts échelons de pouvoir que de ce ou de ceux qui sont sur le terrain confrontés quotidiennement à ces gens, à leurs différences, à leurs besoins et à leur extrême vulnérabilité ? Peut être que c'est juste une question de disloquer la problématique de la migration de la perspective sécuritaire et politique envers l'endroit où elle devrait plus légitimement trouver sa place : du côté d'une problématique de santé, sociale et d'éducation.

7) Références bibliographiques :

Abraham, Nicolas & Torok, Marie (1987) : *L'écorce et le noyau*. Paris : Flammarion, 2009.

Augé, Marc (1992) : *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil, 1992.

Baubet, Thierry & Moro, Marie Rose (2009) : *Psychopathologie transculturelle*. Issy-les-Moulineaux : Elsevier Masson, 2013.

Ben Soussan, Patrick (2015) : « Présentation », *Spirale* 2015/3 (N° 75), p. 12-14. DOI 10.3917/spi.075.0012

Benhaïm, Michèle (2001) : *L'ambivalence de la mère*. Toulouse : éditions Eres, 2011.

Bydlowski, Monique (2000) : *Je rêve un enfant – l'expérience intérieure de la maternité*. Paris : Odile Jacob, 2010.

Cadart, Marie Laure (2004) : « La vulnérabilité des mères seules en situation de migration », *Dialogue* 2004/1 (no 163), p. 60-71. DOI 10.3917/dia.163.0060

Clerget, Joël (2015) : « Polyphonie paternelle Voix d'un papa », *Spirale* 2015/3 (N° 75), p. 37-51. DOI 10.3917/spi.075.0037

Davoudian, Christine (2007) : « Penser une clinique de l'errance et de l'invisibilité. A propos d'un groupe de parole en PMI de femmes enceintes migrantes en grande précarité », *Spirale* 2007/1 (n° 41), p.157-164.

Daubigny, Corinne (2002) : « Identité sans nom, sur le fil du 'rien' », *Le Coq-héron* 2002/3 (no 170), p. 77-86. DOI 10.3917/cohe.170.0077

Derrida, Jacques (1997) : *De l'hospitalité*. Paris : Calmann-Lévy, 1997.

Dolto, Françoise (2009) : *Une psychanalyste dans la cité : l'aventure de la Maison Verte*. Paris, Gallimard.

Eiguer, Alberto ; Granjon, Evelyn ; Loncan, Anne (2006) : *La part des ancêtres*. Paris, Dunod.

Kierkegaard, Soren (1965) : *Le livre sur Adler (1846-1855)*, œuvres complètes, Paris, Éditions de l'Orante, tome XII, 1965, p. 157-158.

Ferradji, Taïeb (2010) : « Enfants venus d'ailleurs : accueillir et soigner », *Enfances & Psy* 2010/3 (n° 48), p. 12-20. DOI 10.3917/ep.048.0012

Freud, Sigmund (1900) : *L'interprétation du rêve*. Paris : Seuil, 2010.

_____ (1909) : « Le petit Hans » in : *Cinq psychanalyses*. Paris : PUF, 2008, p.143-282.

_____ (1913) : « Totem et tabou » in *Écrits philosophiques et littéraires*. Paris : Éditions du Seuil, 2015, p. 971-1116.

_____ (1915a) : « Pulsions et destins de pulsions » in : *Métapsychologie*. Paris : Flammarion, 2012, p.75-108.

_____ (1915b) : « L'inconscient » in : *Métapsychologie*. Paris : Flammarion, 2012, p.129-188.

_____ (1916) : *Introduction à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1975.

_____ (1917) : « Deuil et mélancolie » in : *Métapsychologie*. Paris : Flammarion, 2012, p.211-237.

_____ (1919) : *L'inquiétant familial*. Paris : Payot, 2011.

_____ (1921) : « Psychologie des foules et analyse du moi » in : *Écrits philosophiques et littéraires*. Paris : Éditions du Seuil, 2015, p. 1289-1262.

_____ (1923) : *Le moi et le ça*. Paris : Payot, 2010.

_____ (1929) : *Le malaise dans la culture*. Paris, PUF, 2011.

Frydman, René (2005) : *Lettre à une mère*. Paris : Le livre de Poche, 2014.

Gioan, Estelle & Mestre, Claire (2010) : « Parentalité en danger : la situation des mères gravement traumatisées », *Enfances & Psy* 2010/3 (n° 48), p. 33-44. DOI 10.3917/ep.048.0033

Giraud, François (2010) : « Les fantômes invisibles : silence parental et transmission traumatique », *Enfances & Psy* 2010/3 (n° 48), p. 64-74. DOI 10.3917/ep.048.0064

Hoffmann, E.T.A. (1817) : *Le marchand de sable*. In : Freud, Sigmund : *L'inquiétant familial*. Paris : éditions Payot & Rivages, p.91-153.

Jacques, Paul (2001) : « Trauma et culture. De la mémoire collective à la reconstruction psychique », *Cahiers de psychologie clinique* 2001/2 (n° 17), p. 189-198. DOI 10.3917/cpc.017.0189

Lacan, Jacques (1954) : *Escritos*. Rio de Janeiro : Jorge Zahar editor, 1998.

Latuillière, Marion (2015) : « Qui dit parentalité ? », *Spirale* 2015/3 (N° 75), p. 15-22. DOI 10.3917/spi.075.0015

Lebovici, Serge ; Stoléru, Serge (1983) : *Le nourrisson, la mère et le psychanalyste – les interactions précoces*. Paris, Bayard éditions, 1994.

Lebovici, Serge (2002) : « Dialogue Leticia Solis-Ponton / Serge Lebovici » in : Solis-Ponton, Leticia (org.) (2002) : *La parentalité – défi pour le troisième millénaire*. Paris : PUF, 2002, p.7-21.

Mestre, Claire (2006) : « Quelle place pour la clinique transculturelle dans la promotion de la diversité? », *L'Autre* 2006/1 (Volume 7), p. 125-128. DOI 10.3917/lautr.019.0125

_____ (2015) : « Parentalité, migration et exil, comment prendre soin des parents ? », *Spirale* 2015/1 (n° 73), p.206-216.

Moro, Marie Rose (1994) : *Parents en exil – psychopathologie et migrations*. Paris : PUF.

-
- (2002) : *Enfants d'ici venus d'ailleurs*. Paris : Fayard/Pluriel, 2011.
- Neyrand, Gérard (1995) : *Sur les pas de la Maison Verte – des lieux d'accueil pour les enfants et leurs parents*. Paris : Syros / Fondation de France.
- Panaccione, Elodie (2013) : « Maternités à l'épreuve de l'errance migratoire », *Le Journal des Psychologues* 2013/9 (n° : 312), p.40-44.
- REAAP 66 (2015/2016) : *Le répertoire des actions de soutien à la fonction parentale de l'année 2015/2016*. Sous le lien : <http://www.msagrandsud.fr/lfr/documents/98815/15840297/REPertoire+DES+ACTIONs+DE+SOUTIEN+A+LA+PARENTALITE+Reaap+66+2015.pdf>
- REAAP 66 (2016) : *Le répertoire des actions de soutien à la fonction parentale de l'année 2016* : et <http://www.ouillade.eu/wp-content/uploads/2016/10/Repertoire-actions-Reaap-66-2016-Maj-oct.pdf>
- Rimbaud, Arthur (1871) : « Lettre du voyant ».
- Sanson, Coralie (2010) : « Troubles du langage, particularités liées aux situations de bilinguisme », *Enfances & Psy* 2010/3 (n° 48), p. 45-55. DOI 10.3917/ep.048.0045
- Scheu, Henriette & Fraioli, Nathalie (2007/2008) : *Lieux d'accueil enfants parents et socialisation(s) – rapport*. Paris : Fondation de France / Allocations Familiales / L'ACSE / Bernard van Leer Foundation.
- Solano-Suárez, Esthela (2014) : « Maternité blues », in : Alberti, Christiane (org.) : *Être mère – des femmes psychanalystes parlent de la maternité*. Paris : Navarin / Le Champ Freudien, 2014.
- Solis-Ponton, Leticia (org.) (2002) : *La parentalité – défi pour le troisième millénaire*. Paris : PUF, 2002.

Stein, Conrad (1987) : *Les Erinyes d'une mère – essai sur la haine*. Quimper : Calligrammes.

Waheed, Nayyirah (2013) : *Salt*. Great Britain : Amazon.

Weiller, Cynthia (2015) : « Le lieu d'accueil enfants-parents : un espace transitionnel qui aide au devenir mère en contexte migratoire », *Le Journal des Psychologues* 2015/5 (n° 328), p.34-38.

Winnicott, Donald Woods (1945) : « Primitive emotional development » in : *Through paediatrics to psychoanalysis – collected papers*. London, Karnac Book, 1984, p.145-156.

_____ (1951) : « Transitional objects and transitional phenomena » in : *Through paediatrics to psychoanalysis – collected papers*. London, Karnac Book, 1984, p.229-242.

_____ (1953) : « Objetos transicionais e fenômenos transicionais » in : *O brincar e a realidade*. Rio de Janeiro : Imago editor, 1975.

_____ (1956) : « Primary maternal preoccupation » in : *Through paediatrics to psychoanalysis – collected papers*. London, Karnac Book, 1984, p.300-305.

_____ (1960) : « Teoria do relacionamento paterno-infantil » in : *O ambiente e os processos de maturação – estudos sobre a teoria do desenvolvimento emocional*. Porto Alegre : Artes Médicas, 1983, p.38-54.

_____ (1962) : « A integração do ego no desenvolvimento da criança » in : *O ambiente e os processos de maturação – estudos sobre a teoria do desenvolvimento emocional*. Porto Alegre : Artes Médicas, 1983, p.55-61.

_____ (1963a) : « Da dependência à independência no desenvolvimento do indivíduo » in : *O ambiente e os processos de maturação – estudos sobre a teoria do desenvolvimento emocional*. Porto Alegre : Artes Médicas, 1983, p.70-78.

_____ (1963b) : « Fear of breakdown » in *Psychoanalytic explorations*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1992, p.87-95.

MONACHESI RIBEIRO, Alessandra : « Les services pour la petite enfance comme lieux d'accueil et d'étayage pour les mères migrantes ». Mémoire rendu comme exigence pour l'obtention du Diplôme Universitaire en Psychopathologie du Bébé de l'UFR – Santé, Médecine et Biologie de l'Université de Paris 13. Année 2016 / 2017.

Résumé :

La maternité vécue dans un pays étranger renforce la perte des repères déjà présente dans cette expérience et peut créer une condition de grande vulnérabilité dû au double isolement qu'elle génère. L'un des seuls moments dans lesquels ces femmes ont la possibilité de faire face à cet isolement et d'être soutenues, c'est lors de leur venue aux services pour la petite enfance au nom de la socialisation de leur enfant. En saisissant le besoin d'intervenir dans cette condition de vulnérabilité, les équipes des services réagissent faisant de la parentalité l'une des axes de leur action. A partir de l'observation des groupes pour parents et enfants proposées par les services et des entretiens avec les professionnels et les mères migrantes, le texte exploite les potentialités d'inclusion, de création d'un réseau de partage et d'étayage entre mères ainsi que d'un espace d'intégration et de métissage de ces dispositifs destinés à l'accueil des parents.

Mots-clés: maternité, migration, isolement, services petite enfance, accueil parent enfant.

Abstract :

Experiencing maternity in a foreign country reinforces the loss of references already present within this experience. It can also create a condition of high vulnerability due to the double isolation that maternity and immigration generates. One of the seldom moments in which these women have the possibility to confront this isolation and be supported is when they come to early childhood services on behalf of socialising their child. Seizing the need of intervention within this vulnerability condition, early childhood services professionals react by transforming parenthood in one of their main action axes. Based on observation of parents and child's groups offered by those services and on professionals and immigrant mother's interviews, this text explores their inclusion potential, their creation of a network for sharing and support between mothers as well as them being a place for creativity and cultural mixity.

